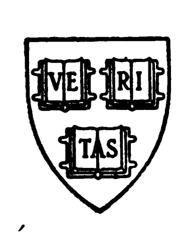




ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MELIN DE SAINCT-GELAYS

PARIS

Imprimerie Gauthier-Villars

55, *quai des Grands-Augustins*. — 1001.

6

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MELIN

DE SAINCT-GELAYS

avec

UN COMMENTAIRE INÉDIT DE B. DE LA MONNOYE,

DES REMARQUES

DE MM. EMM. PHELIPPES-BEAULIEUX,

R. DEZEIMERIS, ETC.

Édition revue, annotée et publiée

par

PROSPER BLANCHEMAIN

TOME TROISIÈME ET DERNIER



PARIS

PAUL DAFFIS, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE

DE LA BIBLIOTHÈQUE ELZÉVIRIENNE

7, rue Guénégaud, 7

M. DCCC. LXXIII



OEUVRES

POETIQUES

DE

MELIN DE S. GELAYS

QUATRAINS, SIXAINS, DOUZAINS, &c.

INÉDITS

Tirés du manuscrit de M. le marquis DE LA ROCHETULON.

Ce manuscrit, que M. le marquis de La Rochethulon m'a spontanément communiqué, avec une parfaite obligeance, paroit être celui que La Monnoye signale comme ayant appartenu à François Ier et à Helène de Culant. Il date de 1535 ou environ, époque où Sainct-Gelays pouvoit avoir quarante-huit ans. Je ne crois

pas qu'il soit autographe, à cause de certaines fautes grossières que j'y ai remarquées. Il ne renferme que des vers de jeunesse, publiés, pour la plus grande partie en 1547 et en 1574. Nous avons recueilli le reste, sans pouvoir affirmer toutefois que, dans le nombre, il ne se soit pas glissé quelques pièces étrangères à l'auteur ; car nous avons dû en rejeter un certain nombre, recueillies par M. Champollion-Figeac dans les Poésies de François Ier (Paris, imprimerie royale, 1847, in-4), d'autres imprimées soit à la suite de la traduction d'*Hécuba*, par Lazare de Baïf, soit dans les œuvres de Marot et autres poëtes contemporains. P. B.

I.

Le vray amy ne s'estonne de rien,
Et d'autant plus que Danger le tourmente,
Plus en espoir Fermeté le contente[1],
En endurant cent maux pour un seul bien.
Qui ne m'entend ? je m'entends assez bien.

1. Ces mots, outre le sens apparent, offrent une grossière équivoque, qui n'a pas besoin d'être latine pour braver l'honnêteté. A propos de quoi Melin s'écrie, avec un gros rire : « Si vous ne saisissez pas, moi, je comprends bien. » P. B.

II.

Tousjours le feu cherche à se faire veoir,
Par sa nature estant clair et legier ;
Mais quand on veut à le celer pourveoir,
Alors il est en le cachant plus fier ;
Car tout cela qu'on peut édifier

Par luy se rompt quand close est sa puissance.
Mesmes le Dieu qui tout le monde offense[1]
N'ose porter son feu qu'à descouvert.
Regardez donc, si forte est l'assurance
Qui tient le mien en cœur content couvert[2].

1. L'amour qui atteint tout le monde. E. P.-B.
2. Ces vers ont été imprimés dans : *les Fleurs de poésie françoise*, à la suite de l'*Hécatomphile* (Paris, G. Dupré, 1534, in-8). P. B.

III.

Si les honneurs que le *François* monarque[1]
A eslargis[2] à Laure ensevelie
Ont surmonté ceux que *François* Petrarque
Luy a rendus quand elle estoit en vie,
Il[3] y estoit plus tenu quoyqu'on die,
Car le laurier qui le nom luy donna[4]
D'un seul chappeau Petrarque couronna
Pour les escrits elegants qu'il a faicts;
Mais au grand Roy deux beaux en ordonna,
L'un pour ses dicts, l'autre pour ses effects.

1. Le roi François I[er] fit reconstruire le prétendu tombeau de Laure, à Avignon, et inscrivit sur ce monument un huitain souvent cité. Voyez aussi le huitain de Melin : *Ce sepulchre est la restauration* (t. II, p. 165), et dans Marot, *Epigr.*, liv. II, épigr. VII, un huitain : *du Roy et de Laure*. P. B.
2. *A Eslargis*, a prodigués. — C'est le latin : *largitus est*. E. P.-B.
3. Le roi. P. B.
4. Pétrarque joue continuellement sur le mot *lauro*, laurier, d'où il fait dériver le nom de *Laura*. P. B.

IV.

En désirant quelque herbe, fleur ou branche,
Pour m'acquitter envers vostre beaulté,
J'ay veu ung pied de saulge verte et blanche[1]
Que j'ay cueilly par especiaulté[2],
Pour vous monstrer, par le blanc, d'un costé,
Que blanche foy faict en moy demourance,
Et, si le verd[3] est pour moy escouté,
Il vous requiert me donner esperance.

1. La sauge étoit alors un symbole d'amour, que le poëte recueille pour s'*acquitter* envers sa belle de quelque faveur qu'il en avoit reçue. P. B.

2. Spécialement, tout exprès. P. B.

3. Le verd est un emblème d'espérance. Les dames amoureuses s'habilloient de verd : « Je rencontray dame Nicole, laquelle estoit de verd vestue (t. I, p. 13). » P. B.

V.

De qui plus tost me devrois-je complaindre,
D'Amour, de Vous, de Moy-mesme ou du [Temps ?
Amour me veult à le servir contraindre ;
Vous refusez ce qu'à bon droict j'attends ;
Je vy d'espoir et nul bien ne pretends,
Et par le Temps contraint suis m'absenter.
Ainsy j'ay cause assez de lamenter,
Mais plus de Vous ; car vous estes à mesme
De me pouvoir promptement contenter
D'Amour, de Vous, du Temps et de Moy-mesme.

VI.

Amour aveugle aveugle tout le monde
Et moins souvent espargne le plus saige.
Oncques le sens, le sçavoir ou faconde
Ne peult couvrir ce qu'on voyt au visaige.
Or je cognois qu'il vous guette au passaige
Le traistre Enfant qui m'a tant abusé!
Fuyez-vous-en; car il est trop rusé
Et n'en croyez Petrarque ny Ovide;
Mais advisez s'il doit estre excusé
Celuy qui prend un aveugle pour guide.

VII.

Fortune monstre assez sa cruaulté
En m'esloignant du lieu ou gist mon cueur;
Amour me rend serf de vive beaulté
Et n'adoulcist vostre extresme rigueur;
Le Ciel n'a point pitié de ma langueur;
Nature aussy ne m'a pas figuré
Pour estre à vous en grace mesuré.
La Mort souhaite et Mort de moy n'a cure;
Contre moy donc ensemble ont conjuré
Fortune, Amour, le Ciel, Mort et Nature[1].

1. Ce dizain est construit sur le même modèle que le cinquième; tous les lecteurs comprendront que le mot *figuré* (au sixième vers) signifie *formé*, et qu'au huitième : *La mort souhaite* veut dire *je souhaite la mort*. Sainct-Gelays abonde en inversions forcées, en expressions qui manquent de franchise et de netteté. Il seroit fastidieux de les signaler toujours. P. B.

VIII.

Fortune avoit à l'Amour endormy
Desrobé l'arc, et carquois et flambeau,
Et le tout mis soudainement en l'eau;
Mais le garson qui ne dort qu'à demy
Ouyt le bruict, si se jecta parmy[1]
Et tant ouvra que la plus amortie
De ses chaleurs secheroit un amy,
Voire la mer, dont Venus est sortie[2].

1. Parmy, *à travers*; ex. : « S'en revient parmy, l'espée traicte, et luy donne un tel coup. » (*Lancelot du Lac*, t. II, fol. 21.) P. B.

2. Cette jolie pièce semble une réminiscence de l'antiquité. Marianus Scholasticus, dans une épigramme grecque (*Anthol. palat.*, IX, 627), représente des nymphes jouant le même tour à Cupidon et jetant son flambeau dans leur fontaine, qui devient aussitôt une source thermale. Voyez le *Cupidon crucifié* d'Ausonne et la *Cantate* de J.-B. Rousseau intitulée *Diane*. E. P.-B.

IX.

Je ne voy rien si souvent que ses yeux
Et ne les puis toutefois retenir.
Je ne voy rien en quoy je pense mieux
Ni rien dont moins me sache souvenir,
Nature a faict en moy seul advenir
Que de mon bien si mal il me souvienne,
Afin qu'absent ne me puisse tenir
Que pour les veoir soudain je ne revienne[1].

1. Ne pouvant *retenir* dans sa mémoire les beautés de celle qu'il aime, il ne peut se *tenir*, s'empêcher de

revenir sans cesse la voir. C'est terriblement alambiqué. P. B.

X.

Je sens par jour tant de sa cruaulté,
Qu'il faut par nuit que je la songe mienne ;
Je pense tant tousjours de sa beaulté
Que ma vie est une fable ancienne.
Je crains Pâris et crains qu'il ne revienne
Dire : « Voicy celle que j'ay ravie ! »
Puis je m'asseure et croy que l'autre Helaine
Eut moins de grace et beaucoup plus d'envye[1].

1. Il assimile sa maîtresse à Hélène, épouse de Ménélas, et craint qu'un autre Pâris ne vienne la lui enlever. Si, comme je le crois, le Ms. où j'ai puisé ces vers est bien celui d'Hélène de Culant, c'est à elle que sont adressées la plupart des pièces qui le composent, et notamment celle-ci. P. B.

Le mot *envÿe* qui la termine paroit avoir le sens érotique de l'ἵμερος et de l'οἶστρος des Grecs, ou de l'*urtica* et du *Cupido* des Latins. L'Hélène antique étoit beaucoup plus peccable et moins honnête que la moderne Hélène. Les vers sont jolis et dignes du bon temps de Melin. E. P.-B.

XI.

Si je maintiens ma vie seulement
Par ton regard, qu'est-ce que je feray,
Si tu le donne autre part ? — Je mourray,
Et toy bientost après certainement ;
Car lorsque Mort finera mon tourment,
Te sentiras sans force et sans valeur,

Puisque vivons l'un de l'autre aisément,
Moy de ton œil et toy de ma douleur[1].

1. Imprimé dans l'*Hécatomphile* sous ce titre : *Ung autre amoureux parle à sa dame et la supplye ne luy estre chiche de doulx regards pour maintenir sa vie.*
P. B.

XII.

Cet aultre est beau ; mais pourquoy ne seroit ?
Veu que m'amye est scavante et subtile
En amytié, voire et trop difficile,
Pour se venger, a dict qu'el'l'aymeroit.
Or ce beau là, je croy bien qu'il pourroit
L'œil et le corps d'une autre contenter ;
Mais au plaisir jamais ne penseroit
Qu'Amour et moy luy sçaurions inventer.

XIII.

Amour voyant sa mere estre marrie
Que de Phœbus la sœur pleine d'audace
Sur elle avoit victoire et seigneurie
Pour l'exercice et labeur de la chasse,
S'est advisé de nouvelle fallace
En luy baillant son arc, fleches et trousse,
Pour arrester beste soit noire ou rousse,
Qu'elle poursuit après pour venaison.
Lors elle faict que soubs la saulce douce
Les traicts d'Amour ont laissé leur poison[1].

1. Je suppose que le poëte a fait ces vers en mangeant quelque pièce de gibier abattue par sa mais-

tresse. C'est elle la Vénus à qui l'Amour a prêté ses armes ; et le poëte, en savourant la venaison, avale avec la sauce le *poison* de l'Amour. Le Ms. porte *prison*, qui me semble une faute. P. B.

XIV.

D'AINSY me condemner s'ils ont eu tort ou droict
Je le remets à Dieu qui cognoist toute chose ;
Mais de payer comptant l'amende il le faudroit
Et le fauldra bientost sy le Roy n'en dispose,
La donnant à celuy qui advancer ne l'ose,
Aymant mieux telle amende au maistre demander
Que sans telle demande en ce poinct s'amender.
Fay-donc d'amy office ; et soit bien entendu
Que pour m'acquitter d'une en fault deux commander.
Ou seroit pour toy *temps* et pour moy *tant* perdu[1].

1. Ce dizain, tout rempli de jeux de mots et de concetti, est relatif à la perte d'un procès. Peut-être s'agit-il de l'affaire qui avoit été suscitée au poëte à propos de son abbaye de Reclus. Nous avons vu (t. I, p. 255) des vers à ce sujet : *Le roy prochain du céleste pouvoir*. Nous en verrons plus loin d'autres : *Fortune de mon bien envieuse et jalouse*. E. P.-B.

XV.

JE me cognois et me sens si peu mien,
Regnant sur moy Amour et sa malice ;
Tant obligé je me suis par service
Et tant perdu par folastre maintien,
Que je ne puis luy vouloir aucun bien,

Et fust son cueur entier comme il souloit;
N'y me passer d'aymer et d'estre sien,
Eust elle faict ce qu'un aultre vouloit.

XVI.

Dix et dix ans Amour avoit tasché
De rendre aimé son subject La Rivière
Et si l'eust faict par force ou par prière,
Si povreté ne l'en eust empesché.
Quand il se veist de deux maux entaché
Dont l'un requiert que tousjours on se monstre
Et l'autre veult qu'on se tienne caché,
La mort luy fust heureuse malencontre.[1]

1. Ces vers sont l'épitaphe du malheureux La Rivière, qui mourut de faim et d'amour. Il ne tenoit sans doute pas à l'illustre famille des vicomtes de Rivière, qui occupoient alors de grandes charges à la cour. Si c'étoit un poëte, les biographes n'ont pas jugé à propos de conserver son nom.

XVII.

J'ay vostre cœur si doulcement traicté
Qu'il est à moy; vous n'en estes plus maistre
Et si sçay bien que, s'il eust voulu estre
En aultre part, vous me l'eussiez osté.
Par un despit souvent il a esté
Prest de partir et moy de le vous rendre;
Mais le mien bon l'a tousjours arresté,
Disant: — « Madame, achevez-luy d'apprendre

Par moy que c'est d'Amour et Fermeté;
Puis le donnez à qui le pourra prendre[1]! »

1. Melin, comme il le fait quelquefois, a-t-il mis ce dizain dans la bouche d'une femme ? Le mot *maistre*, au second vers, le ferait supposer, car il s'applique à un homme ; mais comme l'auteur dit *madame* au huitième vers, la solution reste indécise. P. B.

XVIII.

Les diamans, les perles, les rubis
A vous parer ne servent nullement ;
Car vos beautez gardent certainement
Que l'on ne puisse adviser aux habits.
Donc qui vouldroit bien parée vous veoir,
Sans parements il vous fauldroit avoir[1].

1. Ce joli sixain rappelle une plus jolie épigramme de Marot (liv. II, ép. XVII), sur Mme Ysabeau de Navarre, qui commence :

> Qui cuyderoit desguiser Ysabeau
> D'un simple habit, ce seroit grand simplesse...

et qui finit ainsi :

> Mais il me semble (ou je suis bien trompé)
> Qu'elle seroit plus belle toute nue.

Du reste, nos deux poëtes n'ont fait que développer ce mot naïf de Plaute (*Mostella*, act. Ier, sc. III) :

Pulchra mulier, nuda erit quam purpurata, pulchrior.

Il seroit possible que les vers de Melin eussent été écrits à la même adresse que ceux de Marot. Ysabeau de Navarre étoit fille de Jean d'Albret, roi de Navarre,

et belle-sœur de la grande Marguerite. Elle épousa plus tard René, vicomte de Rohan, premier du nom.
E. P.-B.

XIX.

Loyse[1] entend que plus je ne demande
Fors la servir et tousjours estre sien ;
Et toutesfois la fascheuse commande
Que de la veoir m'abstienne, et si sçait bien
Que je ne puis et que n'en ferai rien.
Dont de despit, en lieu d'une sagette,
Contre ma jambe un baston elle jette[2].
Le sang en sort. O grande cruaulté !
Mais le barbier[3] trouve ma jambe nette
Et dit : « Le mal en est au cœur monté. »

1. C'est probablement Loyse du Plessis, à qui plusieurs pièces de ce recueil sont adressées. On trouve parmi les *Epigrammes* de Marot (l. I, ép. LX) un sonnet où le poëte célèbre les louanges d'une Loyse, qui ne peut être Louise de Savoie. Peut-être seroit-ce cette même Loyse du Plessis. E. P.-B.

2. Ce procédé paroitroit aujourd'hui bien vulgaire de la part d'une fille de bonne maison. Mais au XVIe siècle les mœurs étoient moins sévères, et telle action qui nous choque aujourd'hui sembloit alors toute naturelle. P. B.

3. Les barbiers, en ce temps-là, faisoient la petite chirurgie. P. B.

XX.

Si ce sainct-là qui trop vous entretient
Estoit un sainct, ne fust-ce que de cire,

Il s'en iroit sans qu'il luy fallut dire,
Et sçauroit bien le grand tort qu'il me tient[1].

1. Il s'agit sans doute d'un rival dont le nom, comme celui de Sainct-Gelays, commençoit par le mot saint. Peut-être s'appeloit-il Saint-Cyr? Alors l'allusion seroit encore plus complète. E. P.-B.

XXI.

Dessus un lict estoit toute estendue,
En attendant son désiré mary,
Celle à qui est toute louange deue.
Et lors Amour, qui ne fut oncq nourry
Qu'en tout hazard, despit et bien marry
D'avoir esté tant de fois reffusé,
La voyant seule, ainsy qu'il est rusé,
Luy a dict : — « Oh! Dame digne de mieux,
N'as-tu pas bien l'esprit abusé
D'attendre un homme et de laisser les Dieux[1]? »

1. Ce dizain a certainement été composé pour quelque prince épris d'une dame mariée, peut-être pour François Ier, amoureux de la célèbre comtesse de Châteaubriant. Les dieux qu'elle dédaigne seroient l'Amour et le roi. P. B.

XXII.

Si je suis seul plus que tous amoureux,
Seul plus que tous en amour malheureux,
Si plus que tous je vous veulx obéir,
Je ne vous puis malvouloir ny haïr.

On ne s'en doit autrement esbahir,
Car je soubstiens que vostre grand beaulté
Avoir les cœurs de tous a mérité.
Mais je vous prie aussi considerer
Qu'Amour où trop domine cruaulté
Certes ne peut gueres longtemps durer.

XXIII.

Celle où beauté a esleu son sejour
A ses amis le temps a divisé ;
L'un a la nuict, et l'autre prend le jour :
Si m'est advis que c'est mal advisé
Et qu'elle n'a mon merite prisé ;
Car tous les deux doy avoir ou choisir :
Or j'ay le jour. Amour donne desir
D'avoir la nuict. L'autre est trop bien traicté
D'avoir le temps où se donne un plaisir
Qui, sur tout autre, est de tous souhaité [1].

1. Ce partage de la nuit et du jour, plus d'une fois mis en scène par les poëtes, ne l'a jamais été d'une façon plus piquante que par Saint-Lambert dans cette épigramme :

La jeune Églé, quoique fort peu cruelle,
D'une Honesta veut avoir le renom ;
Prudes, pédants, vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là, tout le jour un cercle misanthrope
Avec Églé médit, fronde l'amour :
Hélas ! Églé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

Comparez aussi la fin d'une jolie pièce latine de J. du Bellay : *Optat se inclusum cum Faustina* (*Amenitates Poet.* de Barbou, 1779, p. 359). E. P.-B.

XXIV.

Quatre elements sont autheurs de la vie,
Par un accord que Dieu entre eux a mis,
Et est soudain l'âme du corps ravie
Quand l'un deffaut ou l'autre est trop remis[1].
Ainsy pour vray il est de quatre amis,
Joincts et unis par telle affection
Que de l'un seul la separation
Mourir feroit tous les quatre en une heure ;
Mais quand des lieux survient mutation,
Le cœur de l'un faict que l'autre ne meure[2].

1. *Deffaut*, manque ; du latin *deficit*. *Remis*, éloigné, séparé ; *remissus*.
2. Si l'on cherchoit quels pouvoient être ces quatre amis, peut-être ne se tromperoit-on guère en nommant Cl. Marot, Ant. Dumoulin, F. Rabelais et le poëte lui-même. P. B.

XXV.

Pour vous aymer moy-mesme veuil haïr ;
Pour vous garder je me veuil delaisser ;
Pour vous tenir la foi me veuil trahir ;
Pour vous guarir content suis me blesser ;
Et maintenant que me voulez chasser
Sous ne sçay quelle honneste couverture[1],
Croire je veuil et souvent je m'asseure
Qu'ainsy l'avez par raison entrepris ;

Mais il n'est dict qu'on doive estre repris
De se fâcher quand par trop on endure.

1. Honnête pretexte. Marot a employé la même locution dans son épigramme du *Jour des Innocents*, où il fait allusion à cette coutume fort scabreuse qu'avoient alors les jeunes gens d'aller *innocenter*, c'est-à-dire fouetter les jeunes filles qu'ils surprenoient au lit le matin de ce jour-là.

E. P.-B.

XXVI.

Dieu qui pouvez tout, comme je le croy,
Comme il est vray et point n'en fault doub-
Qui cognoissez ce que suis mieux que moy, [ter,
Sçavez les maux qu'elle me faict porter,
Voyez qu'en moy n'est de les supporter;
A vous me viens adresser pour le mieux
Et vous supply (si pitié regne aux cieux)
Que commandez que pour sien me retienne.
Mais si voulez faire devant nos yeux
Un grand miracle, il fault qu'elle soit mienne[1].

1. Cette petite pièce est digne de Bernis, de Voisenon ou de tel autre abbé galant du XVIII[e] siècle, postérité littéraire plus ou moins directe du vieux Melin.

E. P.-B.

XXVII.

Je n'y vais plus, car ils sont plus de trente :
L'un tient sa coëffe et l'autre son bandeau,
L'un dict qu'Amour le moleste et tourmente,
Et l'autre faict le doux, l'autre le beau.

Quelqu'un aussi peut-estre faict le veau.
Or quant à moy je veux fuïr la presse ;
Et si l'on dict que j'aime, je confesse
Que j'aime tant que ne m'ose monstrer.
O forte Amour ! estrange est ta rudesse :
Tu me conduis et me défends d'entrer[1].

1. L'usage permettoit alors aux gentilshommes et même aux gens d'Eglise d'assister au lever et à la toilette intime des dames de la cour. C'est à cette indécente coutume que fait allusion cette petite pièce, où l'on croiroit voir au premier abord figurer tout un essaim de Cupidons, comme dans certaines odes d'Anacréon ou épigrammes de l'*Anthologie*. E. P.-B.

XXVIII.

Celle qui fut envers moy plus cruelle
Que je ne puis ne dire, n'exprimer,
Et continue à estre tousjours telle
Comme je fais et feray de l'aimer,
Voyant qu'ennuy ne me peut consumer,
Un grand plaisir me donner s'advisa
Et d'un piteux œil[1] me favorisa ;
Dont toutesfois ma douleur ne s'appaise ;
Car mon cœur sceut qu'ainsi elle en usa,
Pour tout soudain me faire mourir d'aise.

1. *Piteux œil*, regard compatissant. E. P.-B.

XXIX.

Je plains mon mal, mon temps et ma fortune
Et beaucoup plus la plume malheureuse,

Qui pour vouloir du tout complaire à une
Et estre trop de son nom curieuse,
Me nourrissoit en pensée amoureuse.
Doncq veuil cesser d'extoller son haut bruit;
Car toute branche estant trop fructueuse
Plus tost se rompt et soy mesmes destruict.

XXX.

HELEINE à qui de beaulté ressemblez,
Si oncques Dame au monde lui sembla,
Voyant les Grecs et Troyens assemblés
L'un contre l'autre et Pâris qui l'embla,
De grand'pitié et de frayeur trembla[1].
Mais vous, Loyse, en qui j'ai le cœur mis,
Prenez plaisir au débat des amis
Et plus chargez celui qui plus est vostre.
Si vous supply ne les rendre ennemis
Et, gardant l'un, ne vouloir perdre l'autre.

1. Voyez dans l'*Iliade* (l. III, v. 160) l'épisode d'Hélène contemplant du haut des remparts de Troie le combat dont elle doit être le prix. E. P.-B.

XXXI.

IL n'est esprit, parole ou escriture
Qui sceut au bout de vos honneurs atteindre,
Et moy, tant sotte et vile créature,
Ne suis assez suffisant pour le maindre[1].
Et quand je veuil vostre beaulté depeindre,

Mille beaultés se viennent presenter
Qui font la main et la plume arrester.
Ainsy ne puis au subject satisfaire
Où l'on ne peut rien mettre ny oster :
Donc pour mieux dire il vaut trop mieux se taire.

1. Le *maindre*, pour le *moindre*, à cause de la rime.
P. B.

XXXII.

AMOUR a peur que mon mal le diffame[1],
S'il est cogneu, que plus on ne se fie.
Je n'en dis rien ; mais je vous certifie
Qu'un Dieu devoit espargner une femme.
A mon amy il donne tant de blasme,
Me promettant trop meilleure entreprise.
Ha ! le meschant, il sçait que je suis prise
Et qu'au changer une femme est infame.

1. C'est une femme qui parle. P. B.

XXXIII.

TANT a donné de plaisir à mes yeux
Le seul regard de vostre portraicture,
Que le mien cœur, se meslant parmi eux,
S'est voulu rendre œil contre sa nature.
Ma bouche aussi, baisant ceste paincture,
Œil pour la veoir, souhaita devenir ;
Mais tout soudain, par le doux souvenir
D'une beauté qu'avez par trop naïve,

Je desiray que l'on vous peust tenir
Là en paincture et icy toute vive.

XXXIV.

L'œil dict assez, s'il estoit entendu,
La bouche veult mon desir révéler ;
Mais cela m'est par crainte defendu.
Ne sçauroit-on entendre sans parler ?
Ne respond-on jamais sans appeler ?
A mon semblant mon besoing se peult lire
S'on y prend gärde, et je n'ose rien dire.
Je ne sçay plus où mon espoir fonder.
Il est mal prest d'avoir ce qu'il desire,
Qui n'ose ouvrir la bouche pour s'aider [1].

1. Cette pièce semble former une suite ou une réponse à la précédente. E. P.-B.

XXXV.

Le temps est bref et ma volonté grande [1]
Qui ne me veult permettre le penser.
La passion me contrainct et commande
Selon le temps le parler compenser [2].
Jusques icy j'ay craint de m'advancer,
En attendant un temps de long loisir ;
Mais il n'est pas en moy de le choisir,
Par quoy de peu fault que mon profit fasse.
En peu de mots vous diray mon desir ;

C'est que je n'ay volunté ny plaisir
Que d'estre seur de vostre bonne grâce.

1. Ce vers rappelle vaguement le premier aphorisme d'Hippocrate : *Ars longa, vita brevis.* E. P.-B.

2. Régler mon langage suivant les circonstances. E. P.-B.

XXXVI.

Pour vraye amour cruaulté me rendez,
Et de vos yeux quasi me commandez
De m'eslongner, sans plus que je vous hante.
Parler, escrire est ce que deffendez
A moi tout seul. Les autres attendez
Et voulez bien que chacun vous frequente.
Je pense bien quel est vostre pretente [1] ;
C'est que du tout ne me faisant l'honneur
De m'estimer vostre humble serviteur,
De mon amour vous cuydez le lien
Avoir rompu ; mais de ceste rigueur
Le nourriray [2] au profond de mon cœur,
En vous monstrant, en absence, combien
Amour est fort qui en moy vit de rien.

1. Le Ms. porte *prétende ;* la rime et lè sens paroissent exiger *pretente,* du latin *pretentum,* participe de *pretendere;* on dirait aujourd'hui *prétention.* P. B.

2. La gradation eût été mieux suivie s'il avoit dit : *Le nourrissant... vous monstreray...* L'auteur n'avoit évidemment pas mis la dernière main à ces pièces quand elles ont été transcrites dans le Ms. qui nous les a conservées. E. P.-B.

XXXVII.

Qui n'a pouvoir ou ne se veult aider
De convertir l'impossible à raison,
Il est bien loing de son oultre-cuyder
Et dessert bien de mourir en prison [1].
Pour l'obstiné ne se faict oraison ;
Car s'il luy plaist de jamais n'avoir bien,
Bonté, conseil envers luy ne font rien.
Il devroit doncq à jamais son mal feindre
Puis qu'il fuit d'en saillir tout moyen ;
Mais s'il se plainct, on ne l'en doit pas plaindre.

1. Ces vers ont évidemment pour objet un hérétique endurci que le poëte jugeoit digne de mourir sans pardon ni prière. Mais il est impossible de deviner si cet excommunié étoit Dolet ou quelque autre.
P. B.

XXXVIII.

Je ne scay pas si l'on pourroit atteindre
Où je me tiens ; mais j'ay toute fiance,
Tant peu je suis accoustumé de craindre
Et tant certain de mon impatience ;
Car j'aimerois trop mieux la cognoissance
Qu'elle me fust du tout par mort ostée,
Que l'on me dist, par doubteuse apparence,
Autre l'avoir seulement empruntée [1].

1. Melin veut dire qu'il ne doute pas de sa maîtresse. Toutefois il aimeroit mieux la voir morte que séduite par un autre.

Ce huitain a été imprimé dans l'*Hécatomphile*, réuni à tort avec un autre : *Ma mie et moi*, qui se trouve plus loin. P. B.

XXXIX.

Au departir fut faict l'eschangement
De nos deux cœurs, dont le tien doulcement
Dedans le mien feit entrée honorable,
Où il commande et je l'ay agréable ;
Mais le mien sert ton beau corps en l'aimant.
Si tel servir rend l'amour pardonnable,
Mon labeur est autant recommandable
Que le pouvoir de ton commandement.

XL.

Ne voulant plus que mon amour partie [1]
En tant de lieux incertaine demeure,
Elle fera son heureuse demeure
En lieu qui m'est autant cher que ma vie.
D'aultres aimer je n'en ay plus envie ;
Je quitte tout, m'abandonnant à une,
Qui est mon heur, mon bien et ma fortune.
Du tout m'y rends : je la veux seule amie [2] !

1. *Partie*, partagée. E. P.-B.

2. Voilà un huitain ou l'afféterie le cède au sentiment, ce qui est rare chez nôtre auteur. P. B.

XLI.

En offensant me rend à soy tenue [1]
Celuy qui est à changer un vray maistre ;

Car sa grand faulte et trahison cogneue
Tous ses consors me fera recognoistre.
Et quand à luy, veu qu'aultre ne veut estre
Si non legier, je ne l'en dois blasmer,
Et m'est beaucoup de l'avoir peu cognoistre ;
Mais plus sera de ne jamais l'aimer.

1. On voit que c'est une femme qui parle.
P. B.

XLII.

M'AMIE et moy peu de fois en longtemps
Sommes tumbez en querelle et divorce,
Où chascun a faict preuve de sa force
Et tous deux sont demeurés bien contents.
Toute la gloire en amour que j'attends,
C'est, quand elle est cause de mon mal aise ;
Eust-elle tort, si tost que je l'entends,
Je me le donne, et fault que je l'appaise [1].

1. C'est l'éternelle comédie du *Dépit amoureux*. A peine est-on en querelle, qu'on s'efforce de se raccommoder, surtout le pauvre amant, qui se donne tous les torts pour rentrer plus vite en jouissance de sa mie.
P. B.

XLIII.

RIEN je ne sens fors un nouveau desir
Qui ne m'est pas encore assez cogneu,
Mon œil vous veult pour maistresse choisir
Et est du cœur en cela soustenu.

Si de par vous il estoit retenu,
Il feroit bien à aimer son office ;
Ne prenez doncq à mal, si suis venu
Pour vous offrir en honneur mon service.

XLIV.

En dois-je plus ou craindre ou estimer
La seure amour ou la prosperité
De mon amy ? l'une en captivité
Ma desjà mis ; l'autre ne puis blasmer.
Penser ne veuil qu'en sa félicité
Peust oublier la coustume de veoir ;
Puisqu'il cognoist mon asseuré devoir
Ne se changer pour nulle adversité [1].

1. Je crois que le huitain est écrit au nom d'une dame et s'adresse à un homme, bien que l'auteur semble, au quatrième vers (m'a desjà *mis*), avoir oublié qu'il devoit parler au féminin. P. B.

XLV.

Au despartir elle m'a refusé
Ce dont jamais autre n'a esconduit.
Ne suis-je pas doncques bien abusé
D'estre à jamais n'aimer autre reduit ?
Non ; car Amour, qui nul labeur sans fruict
Ne donne à gens de bonne patience,
Tant plus m'aura de ses biens interdit
Plus à la fin j'auray de recompense [1].

1. Le dizain : *Il ne peut choir en mon entendement* (t. II, p. 117), écrit sur le même sujet, est meilleur que celui-ci. E. P.-B.

XLVI.

Un grand ennuy souffert en amitié,
Quand il est plainct de la personne aimée,
Il s'adoucit quasi plus de moitié[1];
Et pour plaisir est la peine estimée,
Qui tant de fois fut maudicte et blasmée.
Cecy je dy, non pas pour entreprendre
Que le tien cœur se vienne à pitié rendre;
Si sçay-je bien qu'en me plaignant ainsy
Comme je doy, l'acier je ferois fendre;
Mais quoy? ton cœur est par trop endurcy!

1. Corneille, dans *Polyeucte*, acte Ier, sc. III:

A raconter ses maux, souvent on les soulage.

E. P.-B.

XLVII.

Si vous avez, Amour, si grand' puissance
Que tout franc cœur à vous serf vous rendez,
Ne soient vos yeux par cela desbandez.
Je ne resiste à votre esjoyssance[1];
Tant suis content porter obéissance
A ceste-là de qui la grand' valeur
Chasse de moy tout ennuy et douleur.
Et sa vertu estonne mon pouvoir;
Mais mon amour contente mon vouloir,
Qui ne veut mieux que servir sa grandeur.

1. Je ne résiste pas à votre bon plaisir.

E. P.-B.

2. Ces vers s'adressent à une dame trop haut placée pour qu'il pût l'aimer autrement que d'un amour platonique. P. B.

XLVIII.

Si j'ay du mal et porte penitence
Du grand plaisir que la veue a donné,
Si pour la grace ay tout abandonné
En delaissant d'autre bien l'esperance,
Regret n'auray, si tu as cognoissance
De mon amour et trop loyal devoir;
Car ce qui rend plus ferme mon vouloir,
C'est qu'en tel lieu je porte obeissance.

XLIX.

Amour a dit à la Mort : — « Attendez!
Et à vos dards le frapper defendez;
Car plus que vous luy feray de douleur. »
La Mort respond : — « Amour, or desbandez
Doncques vos yeux, et vostre arc estendez
Jusques au fond, sans espargner son cœur! »
Ainsi sur Mort Amour a eu l'honneur
Pour donner pis qu'une mort à mon corps.
Car sans cesser, par sa doulce rigueur,
Ostant de moy la mort, où gist mon cœur,
Me faict souffrir en vivant mille morts[1].

1. Ce onzain, passablement alambiqué et d'assez mauvais goût, est fort embrouillé, surtout dans les derniers vers, dont la signification est que l'amour en le faisant vivre lui fait souffrir mille morts de celle *où gist mon cœur*, de celle qu'il aime. Voyez t. I, p. 314 et 315, deux rondeaux sur un sujet analogue. P. B.

L.

C'est ce propre œil, ou j'ay prins tel plaisir
Qu'oncques n'en fut de plus grand ny sembla-
C'est cest œil là, qui monstroit un desir [ble,
D'extresme amour pour jamais immuable ;
Mais ce n'est plus le regard amiable
Qui se tournoit par si grande doulceur,
En demonstrant le mouvement du cœur,
Dont il estoit l'esguille tant honneste[1] :
O Tout-Puissant, qui en estes facteur,
Redonnez luy ce regard plain d'honneur
Ou luy ostez les yeux hors de la teste !

1. Cette comparaison d'une belle à une horloge dont le cœur représente le mouvement et dont le regard est l'aiguille eût été moins affectée en latin ou en grec, *index* et γνώμων ayant le double sens d'*indication* et d'*aiguille* d'un cadran. E. P.-B.

LI.

Amour, Amour, je pense recognoistre
Tes coups estroits et dangereux affuts
Venir sur moy, comme tu soulois estre,
Pour me tourner tout tel comme je fus ;
Et si j'en fais d'avantage refus,
Je te voy prest et celluy mesme arc tendre,
Aux coups du quel quelquefois m'as faict rendre.
Las ! oncques puis je ne m'estois rendu,
Et si me suis tant qu'ai peu defendu ;
Mais or ne puis ni ne veuil me defendre.

LII.

Voyez mon mal et escoutez ma plaincte;
Lisez mon dueil et pensez si c'est faincte,
Vous amoureux, qui tant aimez aimer.
Si tel' douleur qui est en moi emprainte
Se peut souffrir sans en faire complaincte,
Dictes-le-moy, si j'en suis à blasmer!
Le mal que j'ay ne se peut estimer,
Si n'est de moy qui le sens et l'ordonne [1]:
Le mal m'est doux, le bien me semble amer,
L'un veult oster ce que l'autre me donne.

1. *Ordonner*, disposer, mettre en ordre.
E. P.-B.

LIII.

Puisque tu veux, sans vouloir consentir,
Ne m'aimer plus en m'aimant sans me veoir,
C'est mal d'un bien que tu n'as sceu sentir,
Ou tu ne veux ou ne scais y pourveoir.
Las! je voudrois, sans vouloir le vouloir,
Ne te veoir plus, belle et ingrate amie,
Vivant content sans toy et sans ma vie,
En te laissant sans te laisser et veoir [1].

1. Je ne sais si le poëte comprenoit bien lui-même ce qu'il vouloit dire; mais son huitain est un admirable modèle de galimatias. P. B.

LIV.

Il n'en [1] est point d'affection semblable
A celle-là qu'à bon droict je vous porte;
Et pour combattre un cœur trop variable
Il n'en sera cy-après de plus forte.
Car si courroux vient frapper à la porte,
Mon desir croist quasi de la moitié;
Mesme l'ennuy qui survient me conforte,
Et n'est si non qu'un renfort d'amitié.

1. Cet emploi explétif du mot *en* est fréquent chez les auteurs du XVIe siècle, mais nul n'en a plus abusé que Brantôme. E. P.-B.

Toutefois il ne manque point d'une certaine grâce. Victor Hugo, du temps qu'il étoit un grand poëte, l'a employée dans les *Orientales* :

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !

P. B.

LV.

Quand nos deux cœurs estoient unis ensemble
Par un lien d'estroite affection,
De l'un à l'autre, ainsy comme il me semble,
Il n'y avoit point d'obligation;
Car de l'amour la retribution
Estoit l'amour et les plaisirs passez
Qu'amour nous a par honneur amassez;
Mais maintenant que, sans estre muable,
Vous veuil aimer mesme quand me chassez,
Je vous oblige et ma foy rends louable [1].

1. *Je vous oblige* : Je vous impose une obligation.

P. B.

LVI.

Si je vous ay aucun temps estrangé [1],
Tant seulement d'œil et de contenance,
Et non de cœur, qui n'a jamais changé
En vostre endroit sa foy ne sa constance,
C'estoit pour voir vostre perseverance
Et si vouldriez quelque peine endurer
Par nostre amour; mais quand le murmurer
Et reprocher toute grace surmonte,
De vostre part elle ne peut durer :
Amour ne met jamais sa mise en compte.

1. Ces vers sont mis dans la bouche d'une dame et semblent être une réponse au dizain qui précède. Nous avons déjà fait observer que le verbe *estranger* signifioit éloigner. P. B.

LVII.

Si mon subject a esmeu ton pouvoir
A me clamer, Sire, tant bien nommée [1],
Je ne me puis qu'en liesse esmouvoir,
Morte de corps, vivant de renommée.
Ce los d'honneur, dont m'as tant esprouvée,
A toy premier certes est bien duisant :
Noblesse au noble est tousjours estimée ;
Car tout honneur revient au produisant.

1. François Ier avoit reconstruit le tombeau de Laure et y avait inscrit des vers. Ici c'est Laure elle-

même que Sainct-Gelays fait parler et répondre au roi.

Voyez t. II, page 165, le huitain : *Ce sépulchre est la restauration...* P. B.

LVIII.

Toutes les fois que je vais veoir Loyse,
Que le ciel m'a de servir ordonné,
Elle me faict une mine si grise [1]
Que je vouldrois quasi n'estre point né.
Et neanmoins moy povre infortuné,
Qui d'elle n'eus oncq un mot gratieux,
Sans craindre pis je n'ay pour trouver mieux
De la laisser ny d'autre prendre envie.
Helas ! Amour mit la mort en ses yeux ;
Et si ne puis, sans la veoir, avoir vie [2] !

1. L'expression *faire grise mine* est encore vulgairement usitée. On dit aussi : En faire voir de grises. P. B.

2. Je n'ose voir ici une grossière équivoque. Elle seroit pourtant dans le goût et les habitudes de l'auteur. E. P.-B.

LIX.

J'avois osé m'ordonner pour maistresse
Loyse seule et souvent entrepris
En style bas eslever sa hautesse ;
Mais la nuée estant en mes esprits
Trop esloignoit sa clarté et hault prix
Et allumoit le feu de mon desir.

Par quoy Amour, pour mon bien et plaisir,
Et pour le nom d'elle rendre immortel,
Taire me feist et luy voulut choisir
Un *Bouche d'or*, qu'on nomme *Bouchetel*[1].

1. Bochetel (Guillaume), secrétaire d'Etat sous François Ier; peut-être avoit-il projeté une alliance avec Louise (dont le nom de famille étoit du Plessis), mais il épousa Marie de Morvilliers. (Dict. de Moréri.)

P. B.

LX.

DIFFICILE est que douceur, en beauté,
Parole ou grace ait desormais puissance
De rappeler la mienne volunté
Au lieu premier de son obéissance;
Car, cognoissant d'amour la decevance,
Comment pourrois-je en luy fiance avoir?
Et toutesfois, si le certain savoir
Estoit pareil au semblant qu'il me monstre,
Je ne dis pas qu'il n'eust bien le pouvoir
Encore un coup me passer à sa monstre[1].

1. On appeloit alors une *monstre* ce qu'on appelle aujourd'hui une *revue* ou une inspection de troupes.

P. B.

LXI.

LAS! si le feu qui me brusle sans cesse
Faisoit fumée ou flamme qu'on peut veoir,
Chacun pourroit de mon cœur la tristesse
De pres ou loin assez apercevoir.

Puis si m'ami' ne faisoit son devoir,
En le voyant, de sa chaleur estaindre,
Pres de son corps soudain me verriez joindre
Pour de ce feu comme moy l'allumer;
Et si son corps je ne pouvois attaindre,
A tout le moins sa robe luy brusler.

LXII.

Celuy qui met contentement en feu,
Oncq de ce mot la force n'entendit;
Car s'il devoit quelque part avoir lieu,
Nul tant que moi n'en gousteroit le fruict.
Et toutesfois quelquefois il me fuit,
Tant qu'envers luy ne me puis avancer.
Si n'ay-je pas matiere de tancer;
Car j'ay tout eu ce qu'est d'honneste attente.
Helas! que peut le mal traicté penser,
Si qui a tout de tout ne se contente[1]?

1. Encore un de ces dizains dont l'afféterie faisoit merveille à la cour. Le *feu*, c'est le feu d'amour; le *fruit*, c'est la jouissance d'amour, etc. P. B.

LXIII.

L'un a le temps, le lieu et le loisir;
Mais il craint tant qu'il n'ose un seul mot dire.
Car il a peur de faire desplaisir,
Si l'on cognoist en rien ce qu'il desire.
L'autre n'a moins de douleur et martire;

Il scait tres-bien que veoir, parler, escrire
Donnent plaisir. Au lieu de luy aimé
Il ne craint rien ; mais le temps luy retire
L'occasion. Jugez s'il a du pire,
Et qui doit estre heureux moins estimé[1] ?

1. Ceci est une de ces questions que Martial d'Auvergne eût décidée gravement et enregistrée dans ses *Arrêts d'amour*, véritable recueil de la jurisprudence des cours d'amour si à la mode au moyen âge et encore au XVIe siècle. P. B.

LXIV.

Le petit dieu par la France voloit,
Las de tirer contre une demoiselle
Qui par sa foy rien aimer ne vouloit.
Mais quand il veit le Roy parlant à elle :
« — Ah ! cœur, dit-il, de femme tant cruelle
Contre le quel ma sagette rebouche,
Pour te brusler ne faut qu'une etincelle
Du feu qui vient de si honneste bouche[1] ! »

1. On peut supposer que la personne à qui ce huitain s'adresse n'est autre qu'Hélène de Culant, propriétaire du Ms. d'où il est tiré. P. B.

LXV.

Ce sont deux cœurs dont l'un est bien aimé,
L'autre est aimant sans jamais l'oser dire.
L'un a reçu ja le bien estimé,
L'autre n'en peut estimer que martire ;
Vray est que l'un d'eux tristement soupire

Quand il va perdre, helas ! ce qu'il veut tant ;
L'autre a le mal du bien qu'il trop desire.
Si l'un se plaint, l'autre n'a de quoy rire,
Et leurs ennuis vont entre eux disputant.
Lequel des deux jugez vous moins content[1] ?

1. Encore une grave question pour les cours d'amour.
P. B.

LXVI.

Pleurez, mes yeux, ceste trop rude absence
De celle-là qui seule me commande !
Plus il ne fault que mon cœur (las !) s'attende
A recevoir plaisir sans sa presence.
Le seul penser et vraie experience
Que j'ay cogneu de sa grace, m'asseure[1] ;
Dont je ne puis avoir peine trop dure
De mon amour s'elle en a cognoissance.

1. *M'asseure*, me tranquillise, me rassure.
E. P.-B.

LXVII.

Faut-il qu'Amour, qui souloit commander
Et tout soubmettre à son veuil et puissance,
Se rende serf et porte obéissance
A moi qui veuil, pour mon cas amender,
Taire et cacher ce que puis demander ?
Ce n'est raison que le subjet au maistre
Donne la loy ; mais luy fasse apparoistre,

Par sa faveur, qu'amour secrete et dure,
Qui tant plus est difficile à cognoistre,
Plus est ardente, immortelle et plus sure.

LXVIII.

L'œil trop hardi si haut lieu regarda
Que le parler n'y osa oncq atteindre.
Le cœur voulut ; mais doubte l'engarda
Non demander, ains seulement se plaindre ;
Et pour n'oser autant dire que craindre,
Il demouroit en son piteux tourment.
Lors l'œil, voyant cœur et parole estaindre,
Dict qu'il fera l'office de complaindre ;
Puisque du mal fut premier fondement.
Là commença tant de larmes empraindre
Que l'on cogneust son mal qu'il ne peut faindre
Et de là eut le cœur allegement[1].

1. Plus prudent que son ami Marot, Melin a eu la prudence de cacher les noms des grandes dames dont il put s'éprendre. Et il eut raison, aussi ne mourut-il pas en exil. E. P.-B.
Imprimé en 1537 dans l'*Hécatomphile*.

LXIX.

Disant bonsoir à une demoiselle,
Je luy voulus de bon cœur demander
Si ceste nuict vouloit riens commander.
Elle me dict que je n'aimasse qu'elle.

Ceste douleur je trouve trop cruelle ;
Car, par son dire, interpreter je veulx
(Scachant qu'Amour se nourrist de querelle)
Qu'elle a pensé que j'en puisse aimer deux [1].

1. Attribué à François Ier, page 94 de ses poésies. Il est joli. Je crois qu'il appartient bien à Sainct-Gelays, et je n'ai pas cru devoir le lui ôter.

LXX.

J'en voy aucuns qui, par moyen d'audace,
Viennent au point de ce qu'ont pretendu,
Et n'est bon tour que l'Amour ne leur fasse.
Moy, pour estre humble, ay bien le temps perdu.
Quand tout est dict, ce que j'ay entendu
Au train d'amours, c'est qu'un pusillanime
Sera tousjours des dames suspendu,
Et un fascheux réputé magnanime [1].

1. Ces vers rappellent le : *Audaces fortuna juvat*, etc. Parny a gracieusement exprimé la même pensée :

Bien insensé celui qui, près des belles,
Perd en soupirs de précieux instants !
Tous les chagrins sont pour les cœurs fidèles,
Tous les plaisirs sont pour les inconstans.

E. P.-B.

LXXI.

Aultre, plus doulce et moins belle, offensée
De me veoir tant penser en vostre absence,
Depuis un peu s'est d'ennuy trespassée
Et a requis aux Dieux de moy vengeance.

Veu son amour et vostre nonchalance,
Rigueur suivie et la doulceur laissée,
Considéré que toute mon offense
Fut de penser ; est dit, par ordonnance,
Que je mourray, pour sa mort avancée ;
Et, pour ma trop pensive souvenance,
Je seray fleur qu'on appelle Pensée.
Quand reviendrez, faictes moy cognoissance,
Et me cueillez, si je ne suis passée.

LXXII.

Je me cognois si fort au vif touché,
Qu'impossible est, après avoir pensé
A mon amour si mal recompensé,
Que tout le ciel ne se soit empesché
D'unir nos cœurs, et punir le péché
Qu'elle nourrist, d'ingrate nonchalance.
Le Dieu qui vole est desja depesché
Vers elle exprès pour en faire vengeance.

LXXIII.

O que l'effort est aspre et dangereux,
Quand contre amour amour fait resistance !
O que celuy est vraiment malheureux
Qui contre soy a s'amie en defense !
Je sens en moy ceste grand' violence,
Estant contraint à aultre m'adresser ;
Mais qui pourroit à cela me presser,

Veu que changer n'est point en mon usaige[1]?
Amour luy-mesme il la me faict laisser,
Pour me venger de son tort et oultraige.

1. Non? vraiment! Vous ne changez point? A d'autres, beau rimeur! On n'a qu'à lire vos vers pour être parfaitement édifié à l'égard de votre constance.

E. P.-B.

LXXIV.

Quel est le fruict de franche volunté,
Si on veut l'un et on faict le contraire?
J'ay en Amour les moyens inventé
De le bannir, et ne m'en puis deffaire.
De quoy me sert le vouloir, sans le faire?
Ha! les docteurs n'ont entendu ce poinct;
Car, quand de moi je l'esloigne, il me poingt,
Et ne cognois où la force peut estre
Du franc arbitre : helas! je n'en ay point,
Ou, si j'en ay, Amour en est le maistre.

LXXV.

Si quelquefois devant vous me presente
Et que soudain je mue de couleur,
Ce n'est pourtant à dire que je sente,
En vous voyant, passion ni douleur.
Mais c'est mon cœur qui prevoit son malheur,
Et craint desjà, avant qu'on l'ait saisy,
D'estre par vous (ô Dame de valeur!)
Tres maltraicté pour avoir bien choisy.

LXXVI.

Je ne veuil pas blasmér les amoureux
Qui leur amie estiment sans semblable,
Et en cela se treuvent bienheureux
De la penser entre toutes aimable.
Mais pour asseoir jugement équitable,
Confesser faut (car el' l'a mérité)
Que l'Admiralle est sur tout admirable
En grand' doulceur et parfaicte beaulté[1].

1. Marot, en 1538, adresse une de ses étrennes à Mme l'Admiralle, c'est-à-dire Françoise de Longwi, femme de Philippe de Chabot. Ce huitain est sans doute écrit pour la même personne. E. P.-B.

LXXVII.

Mon œil vous trouve à m'amie semblable,
Mon cœur aussy, ravi de joye extrême
Et qui n'estime au monde riens amable,
Tant soit parfaict ou beau, fors elle mesme,
Aux pieds de vous fremist et me rend blesme[1].
Si scay-je bien que point ne changera
Et que jamais à aultre ne sera.
Qui l'a donc faict soudainement trembler ?
Amour, qui dit que toujours l'aimera
Pour l'amour d'elle, et vous pour luy sembler.

1. C'est le cœur de Melin qui frémit. On ne le comprend qu'après une lecture attentive; la pièce est jolie; mais malheur aux vers qu'on est obligé de relire à deux fois pour les compendre! E. P.-B.

LXXVIII.

Fuyez Amour, fuyez-le ; c'est poison !
Fuyez Amour qui tant de maux procure !
Fuyez Amour qui oste la raison
Et tellement les hommes transfigure
Qu'ils n'ont plus rien d'homme que la figure !
O bienheureux qui cela peut cognoistre,
Et plus heureux qui exempt en peut estre !
Il est aisé à penser et à dire ;
Mais celuy là faict un bon tour de maistre,
Qui sans danger et à temps s'en retire [1].

1. Encore une jolie pièce et qu'on croirait imitée de l'*Anthologie*. Cette fois, le poëte est à la fois clair et gracieux. P. B.

LXXIX.

Faire semblant d'aimer et n'aimer point
Est le moyen pour bien l'amour charmer,
Et pour plus tost parvenir à son point,
Qu'on ne feroit à loyaument aimer.
Je ne veulx pas la loyauté blasmer ;
Mais j'en ay dict ce que j'en sens et scay,
Et si quelqu'un m'en veut desestimer
Son tort verra en ayant faict l'essay.

LXXX.

Si j'ay voulu sans guerdon vous aimer,
Estimant plus l'honneur que le plaisir,

Nul pour cela ne me devroit blasmer,
Veu que raison a vaincu le desir.
Vostre beauté vous feit à l'œil choisir ;
Mais au dedans, en grace bien sortable,
Loge vertu de soy si fort aimable
Que le travail, si c'est travail, emporte
Avecques soy recompense louable
D'avoir servi dame de telle sorte.

LXXXI.

Une beauté parfaicte en bonne grâce,
Un noble cœur qui se voit au visaige,
Une vertu qui tout honneur pourchasse,
Un ris ouvert, modéré, doulx et saige,
Accompagné d'un asseuré langaige,
Un œil qui faict du premier coup aimer
Et un refus qu'on ne sçaurait blasmer,
Avec attrait et maintien bien rassis,
Qui tout cela ensemble veut nommer,
Nomme sans plus Loyse du Plessis [1].

1. Voici le vrai nom de la Loyse à qui sont adressés nombre des vers qui précèdent et qui suivent. Ce nom ne me semble applicable qu'à Françoise du Bec, dame du Plessis-Marly (qui portait probablement aussi le prénom de Louise), fille de Charles du Bec, seigneur de Bourri et de Vardes, vice-amiral de France, et de Madeleine de Beauviller Saint-Aignan. Elle épousa Jacques de Mornay, seigneur de Buhy et de la Chapelle. P. B.

LXXXII.

Loyse estoit en un char triomphant,
Faisant reluire un soleil de beaulté;
Et se jouoit près d'elle cest enfant,
Amour, lequel cognoist sa cruaulté,
Si se miroit en sa grande clarté.
Lors veis comment ses grâces s'apprestoient
Pour attirer tous ceulx qui assistoient,
Tant que de faict Amour les transperça;
Mais quand il sceut que peu contens estoient,
Ses traicts retire et moy seul en blessa[1].

1. Ce dizain et le quatrain qui suit font allusion à quelque fête de la cour, où Mlle du Plessis avoit un rôle. E. P.-B.

LXXXIII.

En ung char triumphal non sans cause fut mise
Loyse qui triumphe en beaulté trez exquise,
Car non tant seulement entre toutes est belle,
Mais aussi embellist tout ce qui est près d'elle.

LXXXIV.

M'amye un jour me disoit : Je le veulx !
En lui parlant de coucher avec elle.
Et si alors n'eussions esté que deux,
J'eusse bien pris au mot la damoiselle,

Qui m'a laissé bonne et juste querelle
De l'en prier quand le temps en sera.
Si elle est sage elle l'accordera ;
Mais de malheur, s'elle veult reculer,
Trop prompt à croire un chacun me dira
Et elle sotte et légière en parler[1].

1. La pièce est jolie ; mais cette fâcheuse obscurité ui gâte trop souvent les meilleurs vers du poëte fait urner en madrigal anodin un morceau qui débu- it en joyeuse épigramme.

P. B.

LXXXV.

Le doulx baiser donné de vostre bouche,
Donné de grâce et acquis par requeste,
Jusques au cœur et de si près me touche
Que le penser du plaisir tant honneste
D'en souhaiter encore un m'admoneste.
S'il vous plaisoit (Madame) l'accorder,
Il ne tiendroit à le vous demander ;
Mais il vault mieux ne vous prier de rien,
Que de souffrir après un si grand bien[1].

1. Ce morceau peut passer pour un des meilleurs : Sainct-Gelays, et plaît même après le *Doulx Bai- r* de Marot :

Ce franc baiser, ce baiser aymable,
Tant bien donné, tant bien reçeu aussi, etc.

E. P.-B.

LXXXVI.

Si vos amis (Madame) on mesuroit
Aux qualités qui vous font tant aimer,
Je ne sçay pas qui digne assez seroit
Pour vous servir et vostre se nommer.
Si ne faut-il l'humble servant blasmer;
Mais devez croire et penser que le Dieu
Qui faict les cœurs tressaillir et pasmer,
Deux aelles a pour voler en haut lieu.

LXXXVII.

Ayant Amour espandu tant de fleches
Et tant tiré çà et là en tous lieux,
Que plus n'avoit dont il pust faire bresches,
Se vint loger au plus près de vos yeux;
Et par l'attraict d'un maintien gratieux
Accompagné de sçavoir et faconde,
Je ne sçay pas s'il penetra les cieux;
Mais je suis seur qu'il navra tout le monde.

LXXXVIII.

Si j'ay du mal, m'amie n'en a moins;
Elle m'en donne assez d'expérience,
Et n'est besoin alleguer pour tesmoins
Les durs regrets qui, par vraie apparence,
Monstrent l'ennui qu'elle a de mon absence.
Mon cœur le sent tant il est près du sien!

Que me faut-il ? Voudrois-je un plus grand bien ?
Non ; mais au monde il n'y a rien parfaict :
Son deuil modere et augmente le mien,
Qui me contente et ne me satisfaict [1].

1. C'est toujours le γλυκύπικρος Ἔρως de Méléagre et des Grecs de l'*Anthologie* ; mais combien il est alambiqué ici et ailleurs ! E. P.-B.

LXXXIX.

Si son refus et mauvais traictement
Peut bien servir à son honnesteté,
Je ne souhaite aucun allegement
Et me desplait de l'avoir souhaité ;
Mais il me semble, après avoir gousté
Le bien que c'est jouir de chose aimée,
Qu'en me traictant comme j'ay mérité,
Elle en seroit d'autant plus estimée.

XC.

Amour a faict empenner ses deux aelles,
Qui sont trop plus legieres que le vent [1],
Des cœurs legiers de maintes damoiselles
Qui en Paris vont au change souvent [2].
Si celuy doncq qui pense aller devant
Est le dernier, c'est le commun usage.
Il en est bien d'un estrange pennage
Qui prennent train selon la nourriture ;

Mais celles-là oublient leur ramage
Et pour vertu ont vaincu leur nature[3].

1. Nous n'avons plus aujourd'hui d'expression qui ait la force de ce *trop plus*. Les Latins avoient *satius*. *Beaucoup plus* n'a pas la même vigueur. *Par trop*, dont nous usons aujourd'hui, n'offre pas le même sens. C'est donc une tournure regrettable dont la langue s'est appauvrie. E. P.-B.

2. Outre le sens précis, on peut voir ici une allusion au quartier du *pont au Change*, fréquenté par les petites marchandes, lingères, mercières et autres de mœurs faciles. E. P.-B.

3. Ce dizain et le suivant sont imprimés dans l'*Hécatomphile*.

XCI.

Cesse, mon œil, de plus la regarder
Puisque ton mal procède de son bien ;
Et toy, mon cœur, qui ne te peux garder
De la servir, apprens à estre tien ;
Car si tu es contrainct demourer sien
Par les efforts de sa grâce et beaulté,
Ne monstre pas (au moins) ta loyaulté ;
Car d'autant plus que la feras cognoistre,
Plus sentiras sa grande cruaulté
Et moins vouldra tes labeurs recognoistre.

XCII.

Amour n'est pas un dieu, c'est un magicien[1],
Qui enchante les cœurs et les sçait si bien prendre,
Sous couleur de plaisir et espèce de bien,
Que d'eux-mesmes à luy ils cherchent de se rendre,

Et dès lors ils sont siens : en lieu de les defendre,
Il les trompe et deçoit et faict que la prison
Leur semble liberté, les yvrant de poison.
Donc, puisque mort s'ensuit, appert qu'il n'est pas
Car un Dieu n'useroit de telle trahison ; [Dieu ;
Mais l'esprit aveuglé luy a donné tel lieu [2].

1. Que l'amour soit un magicien donnant toutes les ressources, enseignant toutes les ruses, c'est ce qui a été dit bien des fois, notamment dans le *Traité de l'amour*, où Plutarque allègue, entre autres, ce mot d'Euripide :

> Amour enseigne à l'homme la musique,
> Quoy qu'il n'en eust devant nulle pratique.

E. P.-B.

2. Imprimé dans l'*Hécatomphile*.

XCIII.

Fortune, de mon bien envieuse et jalouse [1],
Veut vostre bon vouloir rendre de nul effect,
Et pour ce qu'elle craint vostre grandeur et n'ose
Sa malice monstrer, sçavez-vous qu'elle a faict ?
Elle s'en est allée, avec un monstre infect,
De Nature ennemy, qu'on appelle la Mort,
Et (pour me nuire) ont faict revivre un demy-mort [2].
Mon malheur doncq leur sert de triumphe et de gloi-
Mais, sire, si pour moy vous plaict de tenir fort, [re,
J'auray contre Fortune et contre Mort victoire.

1. Dizain adressé au roi François I[er]. P. B.

2. Ce demi-mort est un procès qu'on lui avoit fait au sujet de son abbaye de Reclus et qu'il avoit gagné en première instance. Comparez avec les vers : *Le roi*

prochain du celeste pouvoir, etc., qui ont trait à la même affaire.

Dans l'*Hécatomphile*, ce quatrain figure comme adressé à une dame. Le *demy-mort* devient par suite un amant que le poëte croyoit avoir évincé. Enfin, dans l'avant-dernier *vers*, le mot *sire* est remplacé par *dame*. P. B.

XCIV.

Je ne voy riens qui vous puisse estranger
De mon amour que mon acoustrement[1];
Or, s'il ne tient si non à le changer,
Nous aurons tost faict nostre appoinctement.
Mais je vous prie esprouver l'instrument
Qui le plus cher des Dames est tenu,
Et vous sçaurez, le cas tout bien cognu,
Que riens au monde à l'homme mieux ne semble
Que faict un moine en chemise ou tout nud,
Et qu'un plaisir est plus doux quand on l'emble.

1. Si, comme nous l'avons vu plus haut, M. l'abbé de Reclus faisait cas des revenus de son bénéfice, il étoit tout prêt d'ailleurs à *jeter le froc aux orties*. S'il s'est complu jusqu'ici aux mignardises et aux concetti italiens, il adopte dès à présent une allure plus railleuse et plus dégagée. Cette dernière manière a fait sa réputation. L'inspiration de Cl. Marot, qu'il commençoit sans doute à connoître et à aimer, déteint sur lui. Le sel gaulois de Mᵉ Clément jette un assaisonnement nouveau dans les fadeurs du douceâtre Melin. P. B.

XCV.

Tout son refus et mauvais traictement,
Causez sans plus de grand'honnesté,

Me contraignent à l'aimer doublement;
Car je ne puis hayr sa chasteté.
J'aime trop mieux estre plus mal traicté
Et qu'elle soit par vertus estimée,
Que d'avoir tout ce que j'ay souhaité
Et qu'elle fust moins digne d'estre aimée.

XCVI.

Si j'ay failly une fois, et puis qu'est-ce ?
En devez-vous prendre si grand esmoy ?
Veu que sçavez, aussi bien comme moy,
Qu'Amour ne tient pas tousjours sa promesse[1].

1. *Semper non tenditur arcus amoris.* P. B.
Ce quatrain rappelle aussi le mot de Polyænos à Circé, dans Petrone : *Fateor me, domine, peccasse, nam et homo sum et adhuc juvenis*, etc. E. P.-B.

XCVII.

Je scay qu'Amour est plein de faulseté
Et par cela plusieurs il malcontente;
Mais vous en qui j'ay fondé mon attente,
Le voulez-vous suivre en desloyauté[1] ?

1. Mis dans la bouche d'une dame, ces vers pourroient être une réponse au quatrain qui précède. P. B.

XCVIII.

Mon naturel me contrainct de l'aimer
Et ses vertus m'invitent à le faire;

Mais elle veut à tant d'autres complaire,
Que ne sçay qui sienne la peut nommer.

XCIX.

Puisqu'en amour souvent les plus loyaulx
Sont moins aimez et plus ont de travaulx,
Je suis d'avis (combien que femmes dient
Qu'à blasmer sont les hommes qui varient)
Que trop mieulx vaut varier pour estre aise
Qu'estant loyal n'en avoir riens qui plaise.

C.

D'en avoir tant, et d'un seul estre prise [1]
Qui de sa grâce [2] est en autre lieu pris,
Voyez un peu quelle est mon entreprise,
Dont j'ay la peine et les aultres le prix.
Mocquez-vous-en ! jà n'en serez repris,
Vous qui sentez combien amour se prise,
Et apprenez, mieux que je n'ay appris ;
Car je me voy, sans rien prendre, surprise.

1. On voit que c'est une dame qui parle. Le seul agrément qu'il y ait dans ce huitain consiste dans le jeu des rimes. P. B.

2. De sa grâce, *de son plein gré.* E. P.-B.

CI.

En grand ennuy je fuis le lieu aymé
Et le fuyant contrainct suis de me nuire.

Le cœur en a souvent le corps blasmé,
Sans adviser que c'est pour mieux conduire
Mon amitié et ne laisser reluire
Ce qu'en aimant je veux dissimuler;
Mais je voudrois que, pour me conseiller,
Ce vieil enfant de tant d'auctorité [1]
M'eust ordonné, pour mon mal esgailler [2],
Ou moins d'amour ou plus de liberté.

1. Hésiode, en sa *Théogonie*, dit que l'amour est le plus ancien des dieux. Melin pensoit comme Hésiode. P. B.

2. On peut lire aussi bien dans le Ms. *esgaller* que *esgailler*, qui signifie *rafraîchir*. P. B.

CII.

A QUI des deux dois-je le plus complaire?
Toutes deux sont femmes de grand' valeur :
De les servir ensemble, c'est erreur.
Qui est le seul qui pourroit satisfaire
Esgalement les aimer et leur plaire?
Tant ont de sens, d'amour et congnoissance
Que l'une n'a de l'autre patience.
De toutes deux je ne m'en puis distraire ;
Car elles ont sur moy trop de puissance.
Essayer veus d'amours l'experience :
Pourroit-on bien telle entreprise faire [1]?

1. Les vers sont faciles: la morale l'est encore plus. Encore une question qui pourroit figurer dans les *Arrests d'amour* de Martial d'Auvergne. P. B.

CIII.

Je suis aimé; je vis en espérance;
L'heur me dict bien, je luy suis agréable[1].
A quoy tient-il que je n'ay jouissance
De mon desir et souhaict delectable?
A elle? — Non! car elle est veritable.
Doncques à quoy?—A l'heure à tous commune[2].
Puisqu'ainsy va que là gist ma fortune,
Un tel attendre est doulx et amiable.

1. La fortune me sourit et je suis bien accueilli de ma belle. E. B.-P.

2. Il veut dire que sa bien-aimée ne pouvoit le recevoir qu'à une heure où elle recevoit tout le monde. C'étoit sans doute une dame retenue par ses fonctions à la cour, la même peut-être à laquelle s'adresse le dizain, p. 44, ci-dessus : *M'amye un jour me disoit : Je la veux*. P. B.

CIV.

Voulant Amour soubs parler gracieulx,
Porter son feu pour ton cœur enflammer,
Il ressortit marry et furieux;
Car il ne peust ton dur cœur entamer.
Alors pensa, pour se faire estimer,
Qu'il brusleroit tout ce qui seroit tien,
Et que verrois de tes yeux consommer
Moy par dedans et par dehors ton bien[1].

1. Tout ceci est fort ingénieux : mais je doute que la dame dont la maison avoit été brûlée fût consolée

par la pensée d'avoir incendié le cœur de Sainct-Gelays. Toutefois il a usé ailleurs de semblables allusions. Marot a aussi fait une épigramme qui n'est pas de meilleur goût : *De son feu et de celui qui se print au bosquet de Ferrare.* P. B.

CV.

Contre le fort au foible est defendu
User de force, et n'est que temps perdu
Contre les grands aux petits d'entreprendre ;
Mais en amour trop hault ne peut pretendre
Foible ou petit ; car amour est si digne,
Qu'envers le moindre elle rend tres-benigne
La grand haulteur qui tout aultre surmonte :
De monter hault ne peut doncq venir honte [1].

1. Marot s'est bien repenti d'avoir porté ses vœux trop haut. Melin a été plus retenu ; aussi je crois qu'il faut voir ici, surtout dans le dernier vers, une allusion badine plutôt qu'autre chose. P. B.

CVI.

Si vray Amour l'entreprise conduict,
Qui deux vouloirs souvent en un reduit,
Alors changer est chose reprochable,
Et le changeur l'on tient pour variable ;
Mais au contraire un qui feroit instance,
Par grand travail, de peu de recompense,
Devroit celuy en vain ses jours user
Et tous partis bons et grands refuser ?

Certe nenny, selon mon jugement.
Chacun fuit perte et cherche avancement :
Ce que je dy n'est pas pour mon excuse ;
Car tasché n'ay à ce dont l'on m'accuse [1].

1. On remarque ici une aisance d'expression qui malheureusement n'est pas coutumière à Sainct-Gelays. Il est comique de le voir repousser aussi loin de lui l'accusation d'inconstance. La Charente, en vérité, n'est pas loin de la Garonne. E. P.-B.

CVII.

Malheureux est, si le sçavoit cognoistre,
Sur qui Amour a tant d'auctorité,
Qui met le cœur où le corps ne peut estre
Et le contrainct de garder loyaulté,
Soubs un espoir d'estre un jour bien traicté.
Mais qu'ay-je dit, malheureux ? — Je le pense
Trop plus qu'heureux, s'il a perseverance ;
Car pour certain, tout bien considéré,
Amour, à gens de bonne patience,
Donne à la fin plus qu'ils n'ont espéré [1].

1. Que n'a-t-il parlé toujours avec cet esprit et cette clarté. Il eût été le vrai rival et souvent le rival heureux de son ami Marot. E. P.-B.

CVIII.

Amour n'est rien qu'une mort voluntaire,
Qui en aultruy assigne nostre vie.
Auquel partout et tousjours voulons plaire,
Ayans perdu le desir et envie

De racheter la liberté ravie ;
Et qui plus est l'on ne sçait en effect
Si l'on est vif ou mort, ne que l'on faict.
Et, quant à moy, pis que mort j'ay esté ;
Mais puis qu'avez d'amour le nœud deffaict,
Il m'est advis que suis ressuscité.

CIX.

AU ROY FRANÇOIS Ier [1].

Entre le ciel et l'humaine nature
Un gros debat s'est meu ces jours passez.
Le ciel pretend que le Roy, par droicture,
Doit estre sien, et dict que c'est assez
Vivre icy peu, pour ailleurs tousjours vivre.
Tel jugement nature ne veult suivre;
Mais veult garder un thrésor si parfaict,
Que pour chef-d'œuvre en ce monde elle a mis,
Aimé des siens, craint de ses ennemis.
Mais Dieu, qui peut le faict et le deffaict,
Voyant l'ennuy auquel estions soubsmis,
Pour appaiser leurs debats en effect,
Nous l'a laissé et au ciel l'a promis.

1. Le roy venoit d'être malade quand le poëte lui a adressé ce treizain. Marot a aussi fait des vers en pareille circonstance. P. B.

RONDEAU.

Par sa vertu elle est fort estimée;
Elle est fort belle et honneste clamée;
Mais l'on ne sçait si son honnesteté
Louable est plus que sa grande beaulté,
Tant elle en est parfaicte et consommée.
La beaulté plaist; mais ce n'est que fumée,
L'honnesteté luy promet renommée,
Jusques au ciel, comme elle a mérité,
Par sa vertu.

Et si elle est par envie blasmée,
Jà n'en sera sa louange entamée;
Car riens ne peut obscurcir sa clarté,
Et tort luy faict quiconque en a doubté;
Veu qu'elle n'est fors à honneur aymée,
Par sa vertu [1].

1. D'après les éloges que le poëte a prodigués ailleurs à Mlle Loyse du Plessis, ce rondeau paroît lui être dédié. R. P.-B.

CX.

Il ne nasquit onques en nation
Homme moins plain de variation,
Ne moins tirant à dextre et à senestre,
Que j'ay esté; et encore est à naistre
Qui m'a cogneu user de fiction.
Mais, vous, voyant ma grande affection,

Faictes semblant de ne point me cognoistre,
Pour mieux garder vostre tort de paroistre ;
Et accusez, pour après récuser,
Ung jà usé de trop vous excuser [1].

1. Les deux derniers vers de ce dizain en terminent un autre tout différent, qui commence ainsi : *Mon long pourchas et obstination* (t. II, p. 124).

CXI.

L'HEUR et bon vent qu'a eu vostre navire [1]
N'est pas de mer, ni de ses environs,
Ny des vogueurs, ny de leurs avirons.
Il vient du cœur d'une qui vous souspire [2]
Autant de fois que vostre se desire,
Et vous promets que c'est trop plus souvent
Que vous n'avez ouï venter le vent :
J'en tiens le compte, et le vous puis escrire.

1. Ce huitain est fait pour être adressé par une dame à son ami absent. P. B.

2. Le verbe *soupirer* est aujourd'hui un verbe neutre. Il est ici actif, comme dans ce passage de Tibulle : *Te tenet, absentes alios suspirat amores.* E. P.-B.

CXII.

HEUREUSE nef flottant en mer profonde [1],
Dans laquelle est marchandise si chere
Qu'encore assez n'est cogneue du monde,
Las ! garde toy de la coste rochère ;
Maine à bon port, à saine et bonne chere

Les deux qui sont eslongnez de leur tiers !
Toy, Eolus, enferme tes vents fiers,
Fors que le Nord, qui bientost les rameine
Avec le flot ; car aultre bien ne quiers,
Que reveoir ceulx sans qui ma vie est vaine.

1. Ce dizain gracieux est imité de l'ode d'Horace : *Ad navem quà Virgilius vehebatur* (liv. I, ode III).
P. B.

CXIII.

L'ADVERSITÉ ou du temps la longueur
Peuvent finir l'amoureuse langueur ;
Mais seule Mort pourra donner respit
A mon amour, ou quelque grand despit (*a*).

a. Var. du même Ms. :

Assez d'Amans ont finy leur langueur
Par infortune ou du temps la longueur ;
Mais seule Mort me donnera respit,
S'il ne me vient un trop juste despit.

CXIV.

SI vous voulez partir esgalement [1]
Foy à ma langue et au cœur le tourment,
J'estimerois ma peine bien heureuse ;
Non esperant veoir vous moins rigoreuse,
Mais mon travail cogneu entierement.

1. Nous avons déjà vu *partir* ayant le sens de *partager*.
P. B.

CXV.

Si vostre huis n'est à mon commandement,
Je ne m'en veux plaindre ny tormenter ;
Car ce qui vient de vostre mandement
Ne peut si non me plaire et contenter.
Mais de mon sort je me veux lamenter,
Qui en mes maux faict (dont il me desplaist)
Que plus j'en ay plus la cause me plaist :
Et si ne laisse à bien m'aperceveoir
Que d'estre aymé celuy-là n'est pas prest [1],
Qui est banny du parler et du veoir.

1. Cette locution *prêt de*, si sévèrement proscrite, est fort ancienne et a tout au moins pour elle un long usage. Si c'est une faute, tous les écrivains du XVIe siècle la font. E. P.-B.

CXVI.

Fuyez de moy, males conditions !
Où est mon bien là est mon espérance.
Vertu est toute en mes affections,
Tant que de vice en moy n'a apparence.
Rien fors que Dieu en mon cœur n'a credit ;
Et s'il n'est vray, au moins est-ce bien dict [1].

1. Ce sizain a presque une apparence chrétienne et semble un fragment d'une pièce plus longue et sérieuse. E. P.-B.

CXVII.

Si mon desir a passé mes merites,
Si j'ay plus sceu vouloir que desservir,
Accusez-en mes puissances petites
Et la grandeur qui les sceut asservir,
Qui se peult mieux estimer que servir.

CXVIII.

Et puis, Amour, ne dites-vous plus rien ?
De quoy vous sert si triste contenance ?
— C'est que je voy que l'espoir de mon bien
Est converty en dure penitence ;
Car j'ay receu non seulement defense
De déclairer ma juste passion
Ne descouvrir du tout ce que je pense,
Mais d'arracher ma forte affection ;
Et nonobstant tousjours l'occasion
Se presente d'augmenter mon envie,
Qui me contrainct, sans consolation,
Dans un corps mort porter un cœur en vie[1].

1. Ce dialogue entre le poëte et l'Amour débute *ex abrupto* d'une façon assez piquante. Ce n'est pas la seule fois que l'Amour est ainsi représenté piteux ou confus. Il y en a de nombreux exemples dans l'*Anthologie*, dans *Anacréon* et chez les érotiques modernes, surtout les Italiens. E. P.-B.

CXIX.

L'aise que j'ay de vostre liberté
Rend trop content mon malcontentement ;

Car vostre bien et ma grand' fermeté
Par ce moyen croissent esgalement.
J'en ay basti la cause ; mais vrayment
Je le sens bien, veu que ce n'est point songe :
En vous voyant je meurs incessamment,
En vous fuyant ma vie trop j'allonge.

CXX.

Quand le souffler et l'eau ne peut tuer
Un aspre feu, mais le croist et augmente ;
Quand rien ne sert de trop s'esvertuer
Pour amoindrir sa fureur vehemente,
Couvrir le fault par une doulce attente
Et peu à peu la cendre sur luy mettre.
Mais si, couvert, encore il se tourmente,
Tant qu'en luy sent sentement avoir estre,
Je suis d'avis de le couvrir si fort,
Qu'il soit trouvé, au lieu de couvert, mort[1].

1. Ces vers sont au nom d'une dame, qui conseille d'éteindre un amour inutile. Melin répond dans la pièce suivante. E. P.-B.

CXXI.

RESPONSE.

Mais pensez-vous, par une morte cendre,
Et par vouloir tousjours fuïr et faindre,
L'honneste fin que je veux entreprendre
Et l'heureux feu au long[1] aller estaindre ?

Deportez-vous d'une telle erreur paindre[2]
Devant vos yeux; car je vous fais entendre
Que mes souspirs n'ont point la force maindre[3]
Que la froideur dont vous voulez defendre.
Plus m'estaignez, plus feront mon feu prendre;
Plus vous pensez me deffaire et me nuire,
Plus mon amour ferme ferez reluire.

1. Au long, *à la longue.*
2. Deportez-vous... de paindre : *Dispensez-vous d'exposer.*
3. *Maindre*, moindre. E. P.-B.

CXXII.

Est-il nul mal qui soit semblable au mien?
Veu que le lieu, le temps et le moyen
A mon desir ne font que contredire;
Et puis celle qui sait et cognoist bien
Que tant je l'aime et lui veux tant de bien,
Tousjours me fuit, sans la cause m'en dire.
Ou elle craint ceux qui veulent mesdire,
Ou elle veut deffaire le lien,
Sans me jamais laisser monstrer ne dire
La moindre part de mon cruel martyre.
Mais tout cela luy sert de moins que rien;
Car plus me fuit, plus me sens estre sien;
Moins je la voy, plus pour elle souspire;
Car n'ayant rien, tout avoir je desire.

CXXIII.

Aveugles yeux, qui faictes jugement
Selon les miens, qui très mal sûrement,

Puis çà, puis là, regardent chaque femme,
Disant qu'une m'a lié fermement,
Ou que l'autre m'a pris soubdainement,
Jugeant mon cœur, ma pensée et mon âme,
Je vous responds que je n'ay qu'une Dame,
Dont l'image n'est painte seulement
Devant mes yeux ; car Amour de sa flamme
Au plus profond l'engrava vivement,
Voire et du cœur m'ostant tout sentiment
D'austres dames ; car mon amour est telle
Que, les voyant toutes, je n'y voy qu'elle [1].

1. L'idée de ce treizain est gracieuse, mais il abonde en fautes de versification. A-t-il été improvisé et conservé tel quel ? ou plutôt Sainct-Gelays n'en est-il pas l'auteur ? C'est ce qu'on peut supposer d'après la contexture du Ms., qui contient des vers de plusieurs mains. P. B.

CXXIV.

C'EST assez dict, sans que plus vous en dictes !
Je sçay tout ce que vous pouvez penser.
Ne veuillez plus, pour compter vos merites
Et vos bienfaicts, si fort vous avancer.
Vous pourréz trop verité offenser,
En vous louant de vertus si petites ;
Car de tous maux et cas trop illicites
Le plus mechant seroit de vous aimer :
Veu qu'on ne doit les blanches marguerites,
Devant pourceaulx, en la fange, semer [1].

1. C'est bien le proverbe : *Ne margaritas ante porcos !* On appeloit alors les perles des marguerites, et

Dieu sait si les poëtes du XVI[e] siècle se sont privés de faire cette allusion au nom de Marguerite, à propos des Marguerite de Navarre, de France et de Valois.

P. B.

Voici une véritable épigramme digne de Sainct-Gelays, comparable à l'épître à une malcontente : *Pour tous les biens qui sont delà la mer* (I, 196), au rondeau : *En bonne foy...* (I, 313), et tous trois pourroient bien avoir été dirigés contre la même personne. E. P.-B.

CXXV.

N'est pas mon feu de la pire nature
Qui oncques fut ? Puisque toute verdure
Seichant par feu attend fin de douleur,
Et le bois sec sa cruaulté endure,
Et qu'il soit vray, sa grand flamme ne dure
Alors qu'il a changé forme et couleur.
Mais quel espoir doit avoir mon malheur,
De moy, plus mort que nul en sepulture,
Contre le quel feu met force et valeur,
Et si ne suis que cendre froide et pure ?
Par feu prend fin chascune créature,
Fors moy dont luy, pour ne se consommer,
S'unist à moy, me contraignant d'aymer :
Par quoy son feu, d'immortelle chaleur
Se nourrira de ma morte froideur.
Qu'est-ce de moy ? feu ne me puis nommer
Ne cendre aussy le sentant m'essimer [1].
Mort suis vivant, prenant de mort pasture.

1. *Essimer* : terme de fauconnerie ; amaigrir un oiseau par une nourriture particulière, afin de le rendre plus apte au vol. P. B.

CXXVI.

PRIÈRE A DIEU.

Plus je cognois vostre tout, et mon rien,
Vostre bonté dont tant de grâce et bien
Incessament procede en abondance,
Et moins je sens en moy force et moyen
De conserver cest heur qui n'est pas mien,
Voyant de vous à moy la différence.
Mais plus je prends, en moy, Rien, defiance,
Et plus j'attends de votre Tout l'effet,
Chassant dehors, par foy, crainte et doubtance.
En vostre amour j'ay parfaicte esperance,
Que la grace qu'en mon Rien avez faict
Enfin fera son chef-d'œuvre parfaict,
Le couronnant par sa perseverance,
Vous monstrant Dieu, bonté, sens et puissance,
D'autant meilleur que plus suis imperfaict [1].

1 Ces vers sont à joindre au bagage chrétien, fort succinct, de notre peu sévère abbé. Ils reproduisent quelques idées de la pièce (II, 289) :

Je te rends grâce, ô clémence divine!

L'une et l'autre sont assez médiocres. Sainct-Gelays s'entendoit mal à parler le langage religieux.

E. P.-B.

CXXVII.

UNE DAME A S. GELAIS.

Que gaignez-vous de pourchasser la mort,
Que dictes tant recevoir par vos yeux?

C'est faict, à moy et à vous, mesme tort
De me chercher pour me veoir en tous lieux,
Vostre regard ne me faict pis ne mieulx,
Si non d'autant que je serois marrie
Que par moy nul ne vous feist fascherie[1].
Or vivez donq en vostre liberté,
Sans plus me veoir; car moy (sans moquerie),
En desprisant d'amour la seigneurie,
Toujours seray telle que j'ai esté.

1. Cette phrase embarrassée veut dire : Vous m'êtes indifférent; néanmoins je serais fâché qu'un rival vous chagrinât à mon sujet. E. P.-B.

CXXVIII.

Oncques bon cœur ne se peut si tost rendre,
Sans coup frapper, crier ou se defendre,
Comme en si peu de temps le vostre a faict.
Qui l'assailloit ou qui le vouloit prendre?
Nul, fors qu'un œil bien delicat et tendre,
Qui, sans penser en mal, a trop meffaict.
Mais vous serez, par luy, tant satisfaict[1]
Que devant vous toujours sera couvert,
Afin que clos rhabille le forfaict[2]
Qu'il a commis pour estre trop ouvert[3].

1. Etre satisfait, *obtenir satisfaction d'une injure*. E. P.-B.

2. Rhabiller, *réparer*. Ce mot est encore usité dans le langage des campagnes. P. B.

3. C'est une dame qui parle, ou Sainct-Gelays sous le nom d'une dame.

CXXIX.

Je sens très-bien qu'un bandeau vous avez
Si très-espais, Amour, que ne pouvez
Ou ne voulez ma misere cognoistre;
Je sens très-bien que voler vous sçavez,
Sans bien sçavoir où demeurer devez,
En me faisant vostre absence apparoistre.
Las! je sens trop que vous estes le maistre
De bien tirer; car vos traicts, dans mon cœur,
M'ont faict un mal que je sens tousjours croistre,
N'ayant espoir de mieux, vous voyant estre
Fuitif, volant, aveugle en ma douleur.

CXXX.

PAR UNE DAME.

Vous l'avez dict; mais qui le pourroit croire
Que vous aimez, veu que l'experience
Vous en desment si fort, que la manière [1]
De tous vos faicts engendre deffiance.
Bien peu auroit la Dame de prudence,
Qui, s'amusant d'ouïr vostre harangue,
Mettroit sa foy sur vostre conscience,
Quand vos effects dementent vostre langue.

1. *Croire* se prononçoit *craire*, pour rimer un peu avec *manière*, à moins qu'en place de ce dernier mot on ne lise la *mémoire*. P. B.

CXXXI.

PAR LA MESME DAME[1].

L'on s'esbahit de veoir qu'une seconde
Aime si fort; mais quant à moy, je croy
Que tant d'amour dans vostre cœur abonde,
Tant de valeur, tant d'honneur, tant de foy,
Que n'en treuvez nulle qui ait en soy
Grâce qui peust meriter telle flamme.
Si petit cœur il n'y a qu'une femme
Ne puisse aimer. Par quoi dire je veux
Que vous pouvez aimer plus d'une dame;
Car vous avez le cœur plus grand que deux.

1. Ces vers, ainsi que les précédents, ont été faits, soit par la dame elle-même, soit en son nom par Sainct-Gelays, pour le roi François Ier.

Il n'y a qu'à lire les vers pour s'assurer qu'ils ne peuvent s'adresser à un autre qu'au roi. P. B.

CXXXII.

RESPONSE[1].

Je cognois bien que je n'ay ne vertu,
Ny grace en moy qui merite d'avoir
De vostre amour la grosseur d'un festu,
Dont l'acquerir excede mon pouvoir;
Mais d'un seul poinct fais si bien mon devoir
Que, si amour d'amour seul se contente,

En moy pourra son contentement veoir ;
Car d'aimer bien seulement je me vante.

1. Voici la réponse du roi. — Est-elle vraiment de François Ier, ou Sainct-Gelays y a-t-il mis la main ? — Il en étoit bien capable. P. B.

CXXXIII.

Voyez-vous point mon extreme folie ?
Quand je suis seul, j'ay bien la hardiesse
De declairer la douleur qui me lie
Et l'appeler m'amye et ma maistresse ;
Ma grand' amour sans crainte lui confesse ;
Mais quand je suis auprès d'elle à loysir,
La voix me fault, le cœur et le desir,
Tant qu'un seul mot ne luy dy de mon role.
Taire me faut, n'ayant plus grand plaisir
Que de la voir et oyr sa parolle [1].

1. Voyez, dans les *Poésies érotiques* de Parny, liv. III, nº XI, une charmante pièce, intitulée : *Réflexion amoureuse*, et qui se termine par ce vers :

Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

E. P.-B.

CXXXIV.

Si la rigueur des seconds vers fut faincte,
Comme l'estoit des premiers la doulceur,
Son menacer ne me donroit de crainte,
Non plus que m'a faict de bien sa faveur.

Mais je cognois que l'une part du cœur ;
L'autre ne vient que de plume [1] conduite,
Par main qui peut trop prodigue estre dicte
Du bien d'aultruy et trop chiche du sien :
L'une est voulue et l'autre n'est qu'escripte ;
Dont j'ay de peur plus que n'eus oncq de bien.

1. On lit dans le Ms. *plaine*, qu'on pourroit à la rigueur expliquer dans le sens du latin *planus*, une conduite *naturelle*, non préméditée. P. B.

CXXXV.

L'ON s'esbahit de la camaleonte,
Taulpe, haran et de la Salemandre [1],
Dont chacun d'eux, ainsi que dit le compte,
Sa vie peut d'un seul element prendre.
Je me puis bien le cinquiesme rendre
Des animaulx, dont (sans plus retarder)
Je le confesse à qui le veut entendre,
Que je ne vy rien que de regarder.

1. Selon l'opinion commune au moyen âge, le caméléon ne se nourrissoit que d'air, la taupe que de terre, le hareng que d'eau et la salamandre que de feu. Chacun d'eux vivoit donc d'un seul des quatre éléments. Sainct-Gelays s'ajoute à ces animaux réels ou fictifs, comme ne vivant que de regarder son amante. P. B.

Il ne faut pas non plus oublier que la salamandre étoit l'emblème de François Ier. E. P.-B.

CXXXVI.

PAR UNE DAME.

Ce que Dieu veult accorder et l'honneur [1],
Je ne craindray à vous seul adresser :
C'est vray amour, autant qu'un chaste cœur
Porter en peut, sans jamais vous laisser.
Mais si amour veut vostre cœur presser
De demander rien en l'autre partie,
Faictes qu'Amour en bien soit convertie,
Et si Plaisir ne le vous veut souffrir,
Qu'elle soit doncq en deux parts departie :
Veuillez la folle à autre departir,
Car je ne veux que la saine partie.

1. Ce vers signifie : *Ce que Dieu et l'honneur veulent bien permettre.* E. P.-B.

CXXXVII.

RESPONSE.

Vous aurez tout, et si n'aurez qu'un bien ;
Car dans mon cœur n'y a qu'un seul vouloir :
C'est vous aimer sans vous demander rien
Dont vous puissiez tant soit peu pis valoir [1].
Tous mes desirs j'ay mis à nonchaloir,
Si non un seul, c'est que je puisse dire
(Et qu'il soit vray) qu'il vous a pleu m'eslire

Vostre du tout; et me faictes scavoir
Ce qu'il vous plaict, fust-ce souffrir martyre,
Il me plaira; car vos desirs desire;
Aultre desir desirer n'ay pouvoir.

1. Voyez un peu le bon apôtre! comme s'il n'avoit pas en maint endroit débité tout franchement sa sophistique amoureuse! E. P.-B.

CXXXVIII.

Pour paistre l'œil et affamer le cœur,
Elle ne craint femme qui soit vivante.
Par le dehors elle a tant de doulceur,
Que le dehors du tout elle contente,
Mais par dedans tant de rigueur latente[1],
Que le dedans ne peut rassasier,
Et sy sçait bien tousjours de près nier
Ce que l'on croit qu'elle accorde de loing:
Il n'en est point, à qui s'y veut fier,
Qui soit pour mieux luy faillir au besoin.

1. Le Ms. porte *talente;* il me semble qu'il y a une interversion de lettres et qu'on doit dire: *latente*, *cachée*. P. B.
A moins qu'on ne lise *l'alente*, l'alanguit, la paralyse, du vieux verbe *alenter* ou *alentir*, dont nous n'avons gardé que le composé *ralentir*. Le sens seroit bien d'accord avec ce qui suit. E. P.-B.

CXXXIX.

J'estime tant la parfaicte amitié
Qui est en vous, et la trouve si grande

Que d'en avoir seulement la moitié
Ce m'est assez, et plus je n'en demande.
Combien qu'Amour tout pour tout recommande,
User ne veux envers vous de la loy;
Car si du tout je vous avois, je croy
Que cœur et corps, esprit, entendement
(En vous pensant rendre ce tout) en moy
Fauldroit soudain, par grand contentement[1].

1. *Fauldroit*, tomberoit en défaillance.

E. P.-B.

CXL.

AMOUR eut faict, si on luy eust permis,
Nostre desir plain de felicité,
Tant que sur tous au monde il nous eust mis
Heureux tesmoings de parfaicte unité.
O qu'un grand heur est trop précipité!
Il le vouloit; mais malheur, qui maistrise
Nous et amour, a rompu l'entreprise
En nous ostant de presence le bien.
Tant est pourtant la vive flamme esprise
En nos deux cœurs, qu'absence n'y peut rien[1].

1. Ce dizain, assez gracieux, est un acrostiche. Les lettres initiales des vers forment le nom d'*Anthoinete*, qui revient à plusieurs reprises sous la plume de Sainct-Gelays. Voyez notamment le neuvain : *Assez eust peu le prince d'éloquence...* (II, 86), et une pièce latine intitulée : *Ars augendæ pulchritudinis* (II, 320).

P. B.

CXLI.

J'AY trop gardé la loy de ce seigneur,
Vray ennemi de tout contentement,
Que vous nommez improprement Honneur.
Hors le desir et hors le pensement,
De mon pouvoir j'ay servy loyaument,
En reverence, obeissanee et crainte;
Mais ne m'en sache aucun gré hardiment[1] :
Ce que j'ay fait, je l'ay faict par contraincte[2].

1. Que personne ne soit tenté de m'en savoir gré. P. B.

2. Ces vers rappellent indirectement la jolie fable: *l'Amour et l'Honneur,* que se lit à la fois dans les poésies de Fontenelle et dans celles de Pavillon. E. P.-B.

Le huitain suivant répond à celui-ci.

CXLII.

IL vauldroit mieux au desir et au cœur,
Où prendre doit la vertu fondement,
Que vous eussiez logé le vrai honneur,
Que le servir par dehors seulement.
Car qui (sans plus) sert apparentement,
S'il treuve lieu pour delaisser son maistre,
En liberté se mect ; lors clairement
L'on voit le cœur tel qu'il fut et veult estre.

CXLIII.

QUE doy-je plus, helas ! dire ne faire?
Que me vaut plus le plaindre et lamenter?

Ne voy-je point qu'en mon piteux affaire,
Le meilleur est me taire et absenter,
Sans plus mes dicts ou escripts presenter?
Helas! ouÿ; mais ay mal si extresme
Que, plus le tais, plus le sens augmenter,
Et plus vous fuy, de tant plus je vous aime[1]!

1. Huitain charmant et presque digne de Marot lui-même en ses meilleures inspirations.

E. P.-B.

CXLIV.

Quelque beau dieu, Amour, que vous soyez,
Jà ne serez plus de moy supplié;
Car le rebours tousjours vous m'envoyez
De ce que j'ay devotement prié.
Je me sens lors plus pris et plus lié,
Quand je requiers mon eslargissement.
Et, si j'invoque à l'accomplissement
De mon desir vostre déité saincte,
Je ne faulx point d'avoir soudainement
Le triste effect de ma doubteuse crainte.

CXLV.

Pour gaigner en paradis lieu
Sans aller jeusner aux deserts,
Seulement vous fault servir Dieu
D'aussi bon cœur que je vous sers[1].

1. Ce quatrain et les quatre petites pièces qui suivent sont encore marqués au meilleur coin du poëte.

P. B.

CXLVI.

Ce qu'elle dit, pense, escript et souspire
Vient tant du cœur, d'amour et de bonté,
Que si m'estoit pour s'amitié compté[1]
De ceux qui ont coustume d'en soubrire,
Je leur dirois (n'y voulant contredire)
Que ses façons contrefaictes et fainctes,
Veu le plaisir honneste qui s'en tire,
Effaceront le naturel de maintes.

1. S'il m'étoit fait quelque *conte*, quelque rapport défavorable au sujet de son amitié. On écrivoit alors *compter* pour *conter*.

CXLVII.

Le mieux sera de se renger
Au temps qui toute chose appaise[1],
Prenant d'un nompareil malaise
Occasion de s'estranger.
Pour vivre en paix et se venger
Par liberté, de son contraire,
Il fault l'un à l'autre changer:
Mais cœur d'amy ne le peut faire.

1. *Se renger :* on diroit aujourd'hui *s'arranger*. On peut comparer la pensée à une épigramme de Cratès, que nous avons déjà citée :

Ε῎ρωτα παυει λιμίος· εἰ δε μὴ, χρονος.

E. P.-B.

CXLVIII.

Honneur vous fait despriser, ce me semble,
Le bien qu'attend vostre bonne fortune :
Pour vous l'offrir en saison opportune,
Amour et moy sommes tousjours ensemble.

CXLIX.

Le jugement, non pas l'affection,
Me faict louer, sur toutes dames, celle
Où je ne voy rien que perfection.
Il est bien vray que mon amour est telle ;
Tousjours irois ses louanges chantant.
Mais si est-elle et si bonne et si belle,
Que, sans l'aimer, j'en dirois tout autant.

CL.

Dire je n'ose, à grand peine vouloir
Le bien de vous qui m'a vostre tenu ;
Non qu'un tel bien me sçeut faire douloir ;
Mais je crains trop que d'autre fust cogneu.
Je scay comment il en est advenu
A cest enfant qui vous a faict cognoistre.
Jaloux en est luy mesme devenu,
Et m'en tiens loing, puisque plus n'en veux estre.

CLI.

Ce marbre icy fut jadis la fontaine
Que les beaux yeux, distillans jours et nuicts,
Rendirent tost de belle eau comble et plaine ;

Mais les travaux de douloureux ennuis,
Repassant l'eau par les mesmes conduicts,
En peu de temps la firent bien tarir.
Ainsy des yeux. La voyant jà perir,
De leur grand mal desjà sentans l'approche,
Tous dessechés, desirans fort mourir,
Furent muez et en marbre et en roche[1].

1. Ce sont les mêmes pensées qui ont inspiré ce madrigal de Ferrand, si fort admiré par Voltaire, qu'il l'a cité dans son *Siècle de Louis XIV*. Mais combien Ferrand est supérieur à son prédéceseur!

D'amour et de mélancolie,
Celemnus enfin consumé,
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Égérie,
J'y courus hier vainement :
A force de changer d'amant,
L'infidèle l'avoit tarie.

É. P.-B.

CLII.

L'AME, laissant sa penible maison,
Pour le grand mal qui tousjours la tourmente,
S'en va chercher la cause et la raison
Du grand ennuy dont elle se lamente,
Et trouvant lors sa Dame au lict dormante,
Lui dict tout haut : « — Ce qui vers vous m'ameine,
C'est que de mort je me sens si prochaine
Qu'elle est à l'huis. » O durté non pareille!
Quand, pour cryer, pour parler ou pour peine,
Impossible est que pitié je réveille.

CLIII.

Mais que me veut ceste âme ainsy criant
Toutes les nuicts, quand plus fort je sommeille!
Qui, sans cesser, m'appelle en s'escriant
Qu'à son secours et conseil je m'esveille!
Ne me romps plus, pauvre âme, tant l'oreille;
Puisque tu veux sçavoir de ton martyre
L'occasion, or je la te voys dire.
Retourne doncq en ton corps et me croy;
Car tout le mal dont si fort tu souspires
Ne procede que de faulte de foy [1].

1. Il semble que cette pièce est une continuation de la precédente; elle répond, du moins, aux idées qui sont exprimées dans la première, bien que le Ms. n'indique entre elles aucune liaison. P. B.

CLIV.

Seul et pensif, par bois non habitez,
J'apprends mon cœur se nourrir de pensée,
En recordant les biens qu'a meritez
Celle qui fut de tel los compensée,
Que nulle est plus en ce monde avancée.
Tu sçais, Amour, les biens que je te dis;
Car toy tout seul de mesme respondis.
Et toy, doulx vent, faisant doulx bruict en l'air,
Qui t'arrestas pour entendre mes dicts,
Ce qu'en oÿs ne lui veuilles celer [1].

1. Il semble avoir emprunté à un sonnet de l'*Arioste* cette pensée, que Ronsard a aussi reproduite dans le LXVIe sonnet de ses *Amours* (éd. elz., t. I, p. 39). P. B.

CLV.

Que dis-tu, vent, par ta soufflante voix?
— Je dis qu'Amour et un passant aux bois
Viens de laisser tous deux plains de courroux.
Lors cognoissant que leurs secrets sçavois,
Et que desir de les servir j'avois,
M'ont dit : — O vent tant gratieux et doux,
Va racompter ce que tu sçais de nous
Hastivement où le propos s'adresse.
Or je vous dy qu'oncques nulle maistresse,
Bien qu'elle fût de grand' vertu douée,
D'un serviteur plain d'amour et tristesse
Ne fut jamais autant que vous louée.

CLVI.

De louer tant et Amour et sa Dame,
C'est faict de soy par trop grand' vanterie;
C'est oublier son salut et son ame,
C'est s'adonner du tout à menterie;
Mais toutesfois, si ceste fascherie
Vous plaist si fort, un meilleur messager
Vous ne pouviez choisir ne plus leger,
Pour m'apporter vos nouvelles souvent,
Qu'est un grand vent; mais j'y voy un danger,
C'est qu'à le croire or' ne me puis renger,
Pour ce que c'est vent qui apporte vent[1].

1. Réplique à la pièce qui précède.

STANCES.

Le bien est mal quand il n'est point durable,
Et mieux vaudroit n'avoir point commencé,
Qu'avoir Amour par soy mesme offensé,
Par le meffaict d'un vouloir variable.
Le bien est mal quand il n'est point durable;
Car il n'est point telle infélicité
Que d'un grand bien se voir précipité :
Estre attendant est estre plus louable [1].
Le bien est mal quand il n'est point durable,
Et quand un mal a longuement duré,
Après l'avoir sagement enduré,
Le bien en est et plus ferme et plus stable.
Tant, tant est trop et trop n'est pas durable;
Un petit moins seroit un plus grand bien [2];
Car bien souvent trop s'acheve par rien :
Si bien est bien, quand il n'est variable.

1. *Louable* est pris dans le sens d'enviable, digne d'envie. E. P.-B.

2. Ce vers étoit ainsi dans le Ms. : *Un petit moins seroit plus amiable*. Je l'ai restitué de façon qu'il rime avec le vers suivant. P. B.

CLVII.

Vent zephirin, qui recueils les odeurs
Des fleurs estant semées dans la plaine,
Puis les respans sur mes aspres ardeurs,
Soufflant tousjours de ta très-doulce halaine,
Pour refreschir le feu de ma grand peine,

Grâce te rends et non point de mercy
A celle-là qui pitié ne soucy [1]
N'eut de me veoir en son amour plongé.
Plus desormais je ne veux vivre ainsy;
Voilà pourquoy je prens d'elle congé.

1. Dans le Ms., le mot *mercy* est répété à la rime. Il falloit évidemment y substituer *soucy*. P. B.

CLVIII.

Quand j'eu mon feu descouvert à ma Dame
Et attendu, de demain à demain,
Bien longuement, response de ma flamme [1],
A la parfin son vouloir inhumain
Me presenta sa froide et blanche main.
Ha ! dès alors j'entends bien la façon :
Sans me respondre, elle dict bien à plain [2]
Que je suis feu et qu'elle est le glaçon.

1. Réponse *au sujet* de ma flamme. Tournure toute grecque et latine. E. P.-B.
2. Elle dit tout uniment. E. P.-B.

CLIX.

ECRIT EN UNES HEURES.

Si vous n'exaulcez ma prière,
Dieu mettra la vostre en arrière;
Car il est escrit en effect
Qu'il nous fera comme avons faict.

CLX.

EN UN MESME LIVRE.

Heureux seroit le cœur que je vous livre,
Si vous lisiez en lui comme en ce livre.

CLXI.

Une j'ay veu seule immortelle Dame,
Mais estoit bien une invincible roche,
Belle, plaisant plus que nulle autre femme ;
Mais si hardi' que nul vivant l'approche,
Car traict d'Amour la touchant se recroche.
Las ! je quiers tant en sa grâce avoir part !
— Si vous l'avez, ce sera bien à tard :
Je crois qu'à peine [1] en serez le vainqueur.
— Pourquoy cela ? — Amour rompt flecheet dard
Sans blesser rien de son très-caché cœur.

1. *A peine*, avec peine.

CLXII.

Si Dieu vouloit, pour un jour seulement,
Nous eschanger tant que je devinse elle,
Et elle moy, sans le contentement
Que j'en aurois d'estre priée et belle,
Je laisserois sa condition telle
Que l'endemain, quand en soy reviendroit,
S'il luy tenoit encor d'estre cruelle,
Ce ne seroit (ce croy-je) en mon endroit.

CLXIII.

C'est Archerot, ainsy qu'on me saignoit,
Trempoit son dard en mon sang espandu,
Et murmurant ses paroles faignoit,
Tant que j'en ay seulement entendu :
— « Amy, ton sang te sera cher vendu ! »
Je scay que c'est. Tous ceux qu'il frappera
Se rendront là où je me suis rendu :
Je l'aimois seul ; un chascun l'aimera [1].

1. Cette pièce est jolie, mais combien elle perd à être rapprochée de la charmante épigramme de Cl. Marot sur Hélène de Tournon : *Au mois de may que l'on saignoit la belle!...* E. P.-B.

CLXIV.

Le pauvre Cerf, qui sent que l'on luy donne
Un coup de traict, pour mieux au vray sçavoir
Dont vient ce mal qui si très-fort l'estonne,
Se tourne et va un arc apercevoir,
Qui de sa corne est faict, comme peut veoir.
La larme à l'œil respond pensif et morne :
— « D'autre que moy ne doy-je mal-vouloir ;
Produit me suis moy mesme ceste corne ! »

CLXV.

Que je te plains, ô celuy qui t'avance
A recevoir l'enchantement des yeux,
Qui font mourir et n'osent faire mieux !

J'en suis jà mort; mais je fais conscience
Quand d'autre amy comparaison fera [1];
Car, vienne Amour lui mesme en sa presence,
Près de mon feu, le sien se gelera.

1. Emm. Phelippes-Beaulieux pense que cette petite pièce est rendue inintelligible par l'omission d'un vers; je croirois plutôt que Melin, assez obscur d'ailleurs dans ses expressions, a employé les mots : *je fais conscience*, etc., dans le sens de : *j'estime en conscience,* je me flatte que quand elle me comparera à un autre ami, fût-ce à l'Amour même, elle reconnoîtra que son feu n'est que glace auprès du mien.

P. B.

CLXVI.

Les saulvez [1] ont le veoir pour leur contentement,
Et j'ay pour paradis le seul bien de la veue;
Leur esperit sans corps est dehors de tourment,
Du mien suis separé par la beaulté cognue.
J'aurois trop mieux qu'ils n'ont par la grace receue,
Si n'estoit que leur bien par temps ne mue en rien;
Mais le mien inconstant souvent se change et mue.

1. Les âmes bienheureuses, les élus. P. B.

RONDEAU.

Si vous m'aimez, vous faictes le debvoir;
Car tout bien faict requiert salaire avoir,
Et d'amour vray la vraye recompense
Est d'estre aimé. Ne me chault doncqu'on pense [1]:

Pour mon amour amour veux recevoir.
Le parentaige est moyen de vous veoir[2],
L'honnesteté nous promet de pouvoir
Perpetuer nostre heureuse accointance,
Si vous m'aimez.

Dieu et nature ont voulu, pour tout voir
A mesme fin nos deux cœurs esmouvoir,
Dieu[3] en donnant l'esprit et cognoissance
De pure amour, nature l'alliance :
Vous suivrez donc de ces deux le vouloir,
Si vous m'aimez.

1. C'est-à-dire : il ne me chault *de ce* qu'on pense. Cette ellipse étoit continuelle au XVIe siècle, même en prose. Ainsi Amyot, à la fin du premier livre de son *Longus*, dit que Daphnis *n'avoit jamais encore expérimenté que c'est que du brigandage d'amour*. E. P.-B.

2. Ce vers démontre que ce rondeau s'adresse à une parente du poëte. E. P.-B.

3. Au Ms. : *D'ire*, ce qui est évidemment une faute grossière. P. B.

CLXVII.

Mon plaisir est de sçavoir demander
Avec honneur[1] gratieux traictement.
En sa puissance est de me commander
Et de se faire obéir vistement.
C'est un grand heur d'avoir commandement ;
Mais en amour il faut que l'on entende

Que ce n'est point petit contentement
De faire tant que sa dame commande.

1. *Avec honneur* répond exactement à notre locution : *En tout bien tout honneur.* E. P.-B.

CLXVIII.

La Mort disoit avoir commission
De me tuer, et dedans moy chercha
Le cœur qui n'est en ma possession ;
Car de longtemps le puissant[1] l'arracha
Hors de mon corps et l'unist et cacha
Avec un cœur de semblable nature.
Deux ne font qu'un, sans moyen ni cousture[2] ;
Par quoy ne peut, l'un mourant, l'autre vivre ;
Et si Amour ne depart[3] sa joincture,
Mort peut les deux mettre à la sepulture,
Mais non de l'un rendre l'autre delivre.

1. Il veut dire l'Amour. P. B.
2. Sans milieu, ni bords. P. B.
3. *Départ,* troisième personne de l'indicatif de *départir,* partager, séparer. E. P.-B.

CLXIX.

Honneur, despit encontre Amour, a dict
Que tout entière il veut ma Dame avoir.
Amour, gardant par fureur son credit,
A respondu : — « Tu n'as pas ce pouvoir ! »
Sur ce debat chacun feit son devoir
A qui du tout en seroit le vainqueur.

Lors arriva ou Foiblesse de cœur
Ou bien Raison, qui fit tous leurs accords.
Le cœur bailla à l'Amour, et l'Honneur
Feit possesseur du demeurant du corps.
Par quoy ne crains la rigueur du dehors,
Puisqu'au cœur est Amour plain de doulceur[1].

1. Ce badinage rappelle une jolie épigramme de Paul le Silentiaire, dont voici la fin :

Οὔπω δ'Ἀφρογίνειαν ὅλην ἕλον· ἀλλ'ἔτι κάμνω,
Παρθένον ἀμφιέπων λέκτρον ἀναινομένην.
Ἥμισυ γὰρ Παφίῃ, τὸ δ'ἄρ' ἥμισυ δῶκεν Ἀθήνῃ,
Αὐτὰρ ἐγὼ μέσσος τήκομαι ἀμφοτέρων.
(*Anth. pal.*, v. 272.)

« Mais jamais jusqu'ici je n'ai conquis Vénus tout « entière : loin de là, je suis encore dans la peine, « poursuivant une vierge qui me refuse sa couche. Car « elle en a donné une moitié à la déesse de Paphos, et « l'autre moitié sans doute à Minerve. Ainsi, je me « consume au milieu de ces deux divinités ! »

Mais on voit que la conclusion de Melin est toute différente. E. P.-B.

CLXX.

Amour a dict que de ma fermeté,
Par cruaulté, me fera repentir,
Et que ma mie, où ne voy seureté,
Fera, de moy pour aultre, departir[1].
Hélas ! Amour, vous pourriez bien mentir !
Car son cœur double et vostre grand finesse
N'ont le pouvoir de rompre ma fermesse.
Et, si son cœur veut estre variable,

J'ayme trop mieux que le mien, de tristesse,
Meure soubdain, qu'il soit au sien semblable.

1. Fera départir de moi pour autre : *me quittera pour un autre.* Ici, *départir* est pris substantivement. P. B.

CLXXI.

Vous avez faict, ô Amour, un nouveau,
Pour moy cruel et trop fascheux partaige.
Donné avez vos aelles et bandeau,
Pour aveugler et faire plus volaige
Celle qui fut tousjours pour mon dommaige,
Et ferme l'œil quand me fault secourir.
Trousse, fleche, arc (dont je luy puis ferir)
Sont pour ma part. Mais c'est estrange chose :
Elle me faict par vos armes mourir,
Et, de vos traicts qui me peuvent guérir,
Je l'aime tant que frapper ne l'en ose [1].

1. Il y a quelque analogie entre cette pièce et celle qui commence : *Amour a fait empenner ses deux aeles* (p. 47, ci-dessus). Mais que la phraséologie de Melin est entortillée! P. B.

CLXXII.

Après l'hyver et poignante froidure,
Survient l'esté où plaisir se pourmaine ;
Après travail, labeur et peine dure,
Le seur repos nous remet en halaine.

Le temps nous oste et après nous ramaine,
Et n'est douleur si grand' qui ne s'appaise,
Ne si grand' soif que la claire fontaine[1]
Ne puisse bien estancher à son aise.

1. N'y auroit-il point ici une allusion galante et badine à une demoiselle *de la Fontaine*, que Marot a aussi célébrée dans une épigramme (liv. II, épig. 2)? La chose est d'autant plus probable que maître Clément joue d'une façon tout à fait analogue sur ce nom propre, qui, dans son texte, n'est point déguisé :

> Quant au travail, bien je vous a certaine,
> Qu'incessamment y seroit exposé,
> Jusques à tant qu'*auprès de la Fontaine*
> *A mon désir* je me sois *reposé!*

Il n'est aucun lecteur lettré qui ne se rappelle, à ce propos, le jeu de mots plus piquant encore fourni par ce nom de La Fontaine à l'auteur bien controversé du rondeau : *Sur les Métamorphoses d'Ovide mises en rondeaux par Benserade*, plaisanterie qui blessa au vif le prétentieux rimeur :

> A la fontaine où s'enivre Boileau, etc., etc.
> ..... J'y trouve tout fort beau,
> Papier, dorure, images, caractère,
> Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
> A Lafontaine.

E. P.-B.

CLXXIII.

Qui profiter veult en saincte escripture,
Son cœur il doit à Dieu sacrifier ;
Car en icelle est l'imaige et figure
De luy qui seul nous peut justifier.

Et ne faut pas en son sens se fier ;
Mais, par humblesse, en defiant de soy,
Il faut avoir, pour se mortifier,
En la lisant ferme esperance et foy[1].

1. Ce huitain semble une protestation contre la Réforme, en même temps qu'une sorte d'amende honorable destinée à atténuer l'effet fâcheux de certaines autres pièces publiées dans le recueil de 1547, et qui sentent le huguenotisme à plein nez. E. P.-B.

CLXXIV.

Désespéré et prest de m'aller pendre
Pour le refus qu'à tort l'on m'avoit faict,
La Mort priay de tost me venir prendre ;
Ce qu'el' voulust exécuter de faict,
Et droit au cœur tira son dard infect.
Mais quand du tout transpercé l'aperceut
De ceux d'Amour, sa flèche elle ne sceut
Jeter dedans et la pousse au visaige,
Qui guarison soudainement receut,
Par le mesme œil dont sortit tout l'outraige[1].

1. Pauvre Melin! quelle mine de porc-épic il devoit avoir, lardé par l'Amour de tant de flèches que la *Mort* ne savoit où tirer la sienne. Que d'affectation! et comme on est peu tenté de le plaindre, quand même il souffriroit en réalité. P. B.

CLXXV.

Vous estes doncq tombée en maladie,
Après m'avoir faict du pis qu'on peut faire?

O le grand bien (puisqu'il faut que le die),
Qui vous fera juger, par son contraire,
Que tort avez de me vouloir deffaire !
Si est-ce, amie (afin que je ne mente),
Que vostre mal moins vous que moi tourmente;
Et fais souhait, s'il faut que vous mouriez,
Que de la Mort pour vous le coup je sente
Et qu'icy bas, pour nous deux, demouriez[1].

1. Ici du moins il y a quelque apparence de sentiment, mais que c'est encore alambiqué! P. B.

CLXXVI.

Rien ne m'y sert de mon luth l'harmonie[1].
Pour adoucir l'aigreur de ceste absence,
Ayant tousjours au cœur la compaignie
Dont je jouis par seule souvenance.
Et m'en souvient si souvent, que je pense
Le seul penser beaucoup plus gracieux
Que ne fut oncq tout le plaisir des yeux;
Dont n'ay regret qu'à la parole et voix;
Car le surplus je gouste et sens trop mieux,
Ne l'ayant point qu'alors que je l'avois[2].

1. Sainct-Gelays ne parle pas au figuré. Il étoit excellent musicien. P. B.

2. Le manuscrit n'ayant point d'apostrophe, on peut aussi bien lire : *je la vois* ou *je l'avois*. Le poëte a peut-être eu l'intention de faire un jeu de mots, que l'orthographe et la prononciation de son temps rendoient possible. P. B.

CLXXVII.

O VIATEURS, ne soyez esbahis
Si le soleil n'ose monstrer sa face.
Il sçait très-bien Loyse estre en pays,
Dont la beauté toute la sienne efface.
Caché se tient cependant qu'elle passe ;
Car il a peur d'estre pris et attaint
De son amour, ou bien, cherchant sa grâce,
La favorise et garde son beau teint.

CLXXVIII.

SI peu ne peut une absence durer
Qu'à celuy-là, qui d'amour est surpris,
Elle ne fasse un grief mal endurer,
Tirant à soy tous les sens et esprits.
Je scay combien les miens j'en treuve espris,
Auxquels sans vous nul bien ne peut suffire ;
Et sont si fort en vous liez et pris
Qu'ils n'ont en moy le pouvoir de l'escrire.

CLXXIX.

JE ne me puis plaindre ny contenter ;
Car c'est beaucoup et ne me peut suffire
Que, quand vostre œil cuide me tourmenter,
Vostre parole adoucit mon martyre.
Si suis-je heureux (mais pas ne le fault dire)
De vous aymer, veu qu'avez le pouvoir

De satisfaire en un mot au devoir
Que vous requiert mon ardente amitié;
Mais plus qu'heureux seray, si je puis veoir
Que par effect ayiez de moy pitié.

CLXXX.

J'ay veu ensemble, en un corps, sur la terre,
Tout le plaisir des beautez angéliques;
J'ay veu deux yeux et un corps qui, sans guerres,
Sçeurent mesler les honnestes praticques
De doux regards et pensées pudicques;
Dedans un corps de tendre qualité
J'ay veu les biens de l'immortalité,
Tant que tout l'heur d'autre Dame estimée,
Près ceste-cy, semble la vanité
D'une froide ombre et songe de fumée.

CLXXXI.

Hélas! ce n'est ne le vent ne la mer
Qui le travail de vos amis augmente;
Plus tost seroit la tempeste d'aimer,
Où les souspirs sont le vent et tourmente
A mon esprit, qui se plaint et lamente
Pour n'estre au lieu dont l'absence nous deult[1].
Si Celuy-là, qui tout sçait et tout peult,
Ne nous rend tost, mesdames, où vous estes,

Nous en serons (et la raison le veult)
Aussy marris[2] que vous estes honnestes.

1. Le poëte faisant quelque voyage sur mer, loin des dames de la cour, prétend que les vents et les flots ne sont rien auprès de ses soupirs et de ses larmes. P. B.

2. *Marris*, attristés. P. B.

CLXXXII.

Ce n'est pas moi qui faict[1] que tant vous aime,
Mais vous, et vous qui tant me desdaignez !
Ce n'est pas vous qui souffre peine extresme,
Mais moy, au mal de qui vous vous baignez.
C'est moy ou vous, pour qui tant vous craignez ;
C'est vous qui seule augmentez ma douleur ;
C'est vous ou moy pour qui vous vous faignez,
Ou ce n'est vous ne moy ; mais mon malheur !

1. On diroit aujourd'hui : Ce n'est pas moi qui *fais*, ce n'est pas vous qui *souffrez*. Melin écrit, trois vers plus bas : C'est vous qui augmentez.
La pièce est d'ailleurs assez gracieuse. P. B.

CLXXXIII.

Au despartir adieu ne vous diray ;
Car ce seroit mal sur mal amasser ;
Et, pour remède, au retour penseray,
Voulant l'ennuy à l'aise compasser.
Et pour le bien de voir, qui peut passer,
Le souvenir, qui ne me laissera,

Non-seulement me reconfortera ;
Mais, par la vraye et claire cognoissance
De vos vertus, tousjours m'asseurera [1] :
Un bienfaict n'est jamais sans récompense.

1. *M'asseurera*, me rassurera.

CLXXXIV.

M'AMYE ayant frayeur d'un triste adieu [1],
Le me voulut défendre au départir ;
Mais le parler luy fault, et, en son lieu
Amour parlant, me faict luy consentir,
Et puis me dict : — « Pour moins ton mal sentir,
Ce bien auras qu'au cœur sera présente. »
O fascheux bien, qui seul plus me tourmente
Que tout le mal de m'amye eslognée !
Mieux me vauldroit l'avoir du cœur absente
Jusques à tant qu'elle soit retournée.

1. Ici, comme dans le dixain précédent, il ne s'agit point de ne pas se voir au moment du départ, mais de ne pas prononcer le mot *adieu*, qui est d'un funeste augure. P. B.

CLXXXV.

O QUEL douloir de celer un douloir
Qu'on voudroit bien qu'on cogneust sans le dire [1] !
Le désirant si sagement conduire
Qu'on ne le peust en rien apercevoir.
Contrainte suis retenir tel vouloir,
Car je ne veulx à mes amys desplaire.

Je vouldrois bien à l'amour satisfaire,
Sans offenser ny eux ni mon devoir.

1. C'est une dame qui parle. P. B.

CLXXXVI.

S'il est ainsy qu'une meule tant dure
Et tant pesante et forte a remuer
L'on voit soudain de sa façon muer
Par l'eau qui est de tant foible nature,
J'espère donc enfin vaincre et tuer
Le despoir que j'ay de mon desir[1] ;
Car nonobstant que vous preniez plaisir
A me tenir, cruelle, si durs termes,
Je vous feray ou tourner, ou choisir
D'estre noyée à force de mes lermes.

1. Melin parle de *tuer son désespoir*. Il veut dire qu'il va enfin espérer; mais après avoir doué sa belle d'un cœur aussi dur qu'une meule de moulin, s'il espère faire tourner cette meule ou la noyer à force de larmes, je crains bien qu'il ne pleure longtemps.

P. B.

NUICT D'AMOUR [1].

O doulce nuit! O nuict heureuse et belle,
Digne que jour et clarté je t'appelle!
Nuict que j'ay peu en tout temps désirer,
Mais non jamais entrepris d'espérer,

Qui par pitié, à mon faict advisant,
Ma mie a mis entre nuds bras gisant !
O bien heureux amant, qui as tenu
Ce corps parfait entre tes bras tout nud !
O bouche ! ô front ! ô yeux non terriens,
Mais de là sus ! qui touchastes les miens !
O blanches dents, vives perles encloses
En fin courail, parmy neiges et roses !
Souëfve odeur de ce beau corps yssant,
D'ambre et de muscq tous mes sens emplissant !
O estomac d'albastre, de deux pommes
Armé pour vaincre et subjuguer les hommes !
O benoist lict, que benoites mains feirent,
Pour fin d'ennuy, auquel amours me meirent !
Lict, place et camp du combat gratieux,
Où le vaincu reste victorieux[1] !
Lampe, qui feis du bien mon œil joyr
Que tant avoient le sentir et l'oyr,
Bien excedant tout comble et tout suffire,
Bien excedant tout penser et tout dire,
Par toy cogneüs avec le sentement
Ce qui estoit à mon commandement.
O souvenir, qui ne sçais lequel croire
Ce fut des deux ou songe ou chose voire !
O payement, sallaire et recompense
De mon souffrir et longue patience,
Nuict, où n'eus rien qui deuille, ennuye ou griefve !
Parfaicte en tout, fors qu'elle fust trop briefve !

1. Cette pièce gracieuse et véritablement passionnée n'est, à vrai dire, qu'une imitation de beaucoup d'au-

tres, parmi lesquelles on peut signaler d'abord ces jolis vers de Pétrone (ch. LXXIX) :

Qualis nox fuit illa, Dî, Deæque!

l'*Epithalamium* de Jean Second et le *Pervigilium Veneris* de Bonnefons. Gilles Durand, le gracieux traducteur de Bonnefons, a tiré de la même source, que je regrette de ne pouvoir indiquer, des stances bien supérieures aux vers de Sainct-Gelays; François Ier en a fait des tercets agréables. P. B.

2. Des mille passages analogues qu'un joyeux philologue pourrait citer ici, La Monnoye eût choisi sans doute ce court épithalame en vers à la Nostradamus, composé par le bon La Fontaine:

Après festin, rapt, puis guerre intestine,
Rude combat en champ clos quoique à nu;
Point d'assistans, blessure clandestine,
Fille damée, et le vainqueur vaincu. E. P.-B.

A SA DAME[1].

O vous, ma Dame, où ny bouche, ny main,
Ny doux accueil, ny le parler humain,
Ny le bon cœur, ny le corps bien paré,
Ny rien de vous qui en soit séparé[2],
O Toute, vous, ô toute entièrement,
O Toute, mienne, aux autres nullement!
Toute, si bien pourtraicte et composée,
Que je ne voy personne si osée
Qui entreprist, par souhait, adjouster
Au peu de vous, ou du trop en oster.
Toute, ma mie, ô Toute, bien aimée!
Toute, en amours traduicte et transformée!

Toutes les fois que nous sommes venus
A nous baiser, ô seconde[3] Venus !
Toute, sachant pour un simple desir,
A nos vouloirs[4] trouver double plaisir ;
O Toute en moy ! ô moy tout en vous, Toute,
Qu'il ne s'en perd pas une seule goutte[5] !
Toute vivante et soudain Toute morte,
O Toute belle en l'une et l'autre sorte ;
O peu après Toute ressuscitée !
O Toute, en jeu remise et rejettée,
Toute, faisant si doulcement un compte[6]
Que la façon en excuse la honte ;
Toute, gardant que moy, tout vostre amy,
De travailler ne demeure endormy[7],
Ny que propos de bouche en bouche faille,
Ou nulle erreur ou faulte qui ne vaille ;
Toute la nuict, Toute non de sejour[8],
Toute craignant la surprise du jour ;
Quand il survient, ô Toute, controuvant
Inventions pour nous revoir souvent.
Si je departs, en pleurant toute d'yeux,
Toute baiser, toute plaine d'adieux,
Toute à regret et maugré moy laissée,
Qui de m'aimer ne fus oncques lassée !
Toute contente, ô tout contentement
Mal contente de mon departement,
O tout ! vous ay-je assez ou trop loué ?
Qu'en dictes-vous ? en serai-je advoué ?
Je croy que non ; car vos tous assemblés
Ne font de vous telle que me semblez ;

Mais je vous faincts telle que devez estre,
Si desirez le bien d'amour cognoistre.
J'acheveray doncques, sans nul crainte,
Et vous prieray, sans fiction contrainete,
De demeurer à jamais comme mienne,
Ne presentant à escomteur [9] qui vienne
La moindre part du bien qui m'appartient.
Si le mary mesmes, qui vous retient,
Veult riens de vous à peine du divorce,
Ne luy donnez, ne prestez qu'à grand force [10],
Contregardez, Toute m'amour, mes biens,
A commencer par vos yeux qui sont miens.
S'il le faut veoir, considérez qu'il garde
Incessamment, Toute, ne vous regarde [11].
Quant au tetin, au front et à la bouche,
Je ne sçaurois consentir qu'il y touche ;
Et si sa main s'y voulait advancer,
La vostre soit preste à le repoulser.
Du demeurant ne vous advertiray,
Toute, ma mye, et si asseureray
Qu'il s'en fault tant que son plaisir vous plaise,
Que vous seriez desjà toute en malaise
Si l'on pensoit que ce fascheux eust eu
Le bien qui est à moy seulement deu,
Deffendez luy ; gardez ceste liqueur ;
Et s'il en est d'adventure vainqueur,
Toute, mon cœur, m'en voyant en esmoy,
Parjurez vous bien fort, nyez le moy.
Je croy le pis, comme font tous amans,
Et mes souspirs croissent de vos serments,

Toute, m'amour ; mais voulez-vous bien faire :
S'il a rien faict, laissez-le moy deffaire[12] !

1. Ces vers sont adressés à une dame mariée, qu'il appeloit Toute, et qui étoit sa maîtresse. P. B.

2. Ce début est assez incohérent, et la phrase n'est pas terminée. Ici et ailleurs, il est visible que ces vers ont été recueillis au jour le jour et avant correction définitive. E. P.-B.

3. On lit, dans le Ms., *secours,* qui n'offre aucun sens. On pourroit encore lire : *O secours de Venus !* P. B.

4. Le Ms. porte ces mots : *A nous voulons.* On pourroit lire encore : *Où nous voulons.* P. B.

5. Au sujet de ce vers, trop vif et trop naïf, il faut répéter encore le mot de Quintilien : *Horatium in quibusdam nolim interpretari.* E. P.-B.

6. On écrivoit alors *compte* dans le sens de *conte ;* par exemple : *les Comptes du monde adventureux, les Comptes de Jeanne Flore,* etc. P. B.

7. Ceci rappelle un peu une épigramme de Motin, imprimée à la suite des *Œuvres de Régnier,* dans la grande édition encadrée de 1732, p. 387 :

POINT DE REPOS.

Un jeune amant plein d'amoureuse flamme,
Cherchant le bien du plaisir amoureux,
Le doux milieu demandoit à sa dame,
Pour y trouver son repos bienheureux.
Elle lui dit : « Si estant déloyalle,
De mon milieu j'estois si liberalle,
A un amy je le voudrois bâiller
Non pour repos, mais pour y travailler. »

On peut aussi comparer divers passages de l'*Anthologie grecque,* surtout dans les sections v et xii, notamment la charmante pièce de Philodème, que j'ai déjà citée :

Καὶ νυκτὸς μεσατης, etc. E. P.-B.

8. *Sejour*, repos. *Séjourné*, reposé. Clément Marot (épigr. 87) a dit : « Frère Thibault *séjourné*, gros et gras. » P. B.

9. Je ne suis pas certain de bien lire ce mot. P. B.

10. Quelle morale ! et comme de pareils ecclésiastiques servoient bien la cause de la religion ! Cette pièce est comme le pendant de la chanson : *Je ne veux point de trop volage amie...* (II, 222), tant admirée à la cour et si justement stigmatisée par Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*. E. P.-B.

11. Cette phrase, assez obscure, signifie : *Considérez qu'il est pour vous un geôlier continuel et qu'il ne vous regarde même pas*. E. P.-B.

12. Ce dernier trait, peu moral, mais fort piquant, termine fort plaisamment la pièce et fait songer au *faiseur d'oreilles* de La Fontaine (*Contes*, liv. II, 1), et aux autres conteurs à qui le bonhomme a emprunté son sujet. E. P.-B.

EPISTRE A S'AMIE ABSENTE[1].

On dit qu'amour, pour estre maintenue,
Doit eviter longue perte de veue,
Et qu'il n'est rien qui luy puisse amener
Plus de meschef, que le trop eslogner.
Il est bien vray que cela se peut croire
Des cœurs legiers, qui tant ont de mémoire,
Que leur prouffit ou leur plaisir les touche[2],
Ou bien de ceux qui n'aiment que de bouche ;
Mais un bon cœur, de longtemps essayé
En vive foy, qui point n'a forvoyé

Un cœur qui n'est par moitié ne quartier [4],
Mais, où il fault qu'il serve, tout entier ;
Un cœur qui plus choisiroit la mort suivre
Qu'ailleurs aimer, n'aultre dame poursuivre,
Sur celuy-là certes n'aura pouvoir
Jamais l'absence ou la faulte de voir ;
Ne bien ou mal qui luy puisse advenir,
De son amour ne pert le souvenir.
Or, s'ainsy est, vous qui très-bien sçavez
Quel est le mien, que de longtemps avez
Si près de vous pour seur et loyal gaige,
N'avez-vous pas suffisant tesmoignaige
De son vouloir, et s'il fut onc repris
De lascheté depuis que l'eustes pris ?
Si avez certe [5], et si avez cogneu
Que, quand ennuy vous avez soustenu,
Il a laissé sa douleur en arriere,
Pour appaiser la vostre la première,
Et si a eu plus cher son desplaisir
Que d'offenser en riens vostre plaisir,
Ne faire chose oultre la volonté,
Ou contredit de vostre honnesteté ;
Car tout son soing, son désir, son affaire
Ne fut jamais qu'obéir et complaire
A vous sans plus, comme encor il fera ;
Car tant qu'il vive à aultre ne sera.
Plustot en l'air voleront les poissons [6],
En plain hyver se feront les moissons,
Le rond sera en triangle ou carré,
Et le corbeau de blancheur bigarré,

Terre plustot demourra sans produire,
Ciel sans clarté, et soleil sans reluire,
Et l'eau pourra plustot en feu changer,
Que je me puisse à aultre amour ranger,
Ne que jamais mon cœur mecte en oubly
Celle qui m'a de vertu ennobly,
Plus que n'ont faict lettres, experience,
Art, sens, engin, doctrine ou cognoissance [1].
Estant muet parler m'avez rendu,
Aveugle ay veu, et de sourd entendu.
Si doncq tel bien vostre grâce m'a quis
Que mon esprit oncques n'avoit acquis,
Serois-je pas ingrat oultre mesure
Oublier ce qui tel heur me procure ?
Oüy vrayment ! mais honny je puisse estre
Si pour ingrat je me fais recognoistre ;
Car bien je sçay, quand ainsy adviendroit,
Qu'à vous aimer laissasse il conviendroit,
Que tant ou peu que j'ay de sentement
Par vous receu, perdisse entièrement,
Et retournasse en la prison obscure
De ma première et trop grosse nature :
Ce que ne veuil ; car ce seroit offrir
Peine à mon corps et mon âme souffrir.
Or ainsy donc, si loyaulté s'acquitte,
Si ferme foy est digne de mérite,
D'entière amour de faicts et de pensée,
En riens qu'il soit ne fut oncq offensée,
Et qu'en cela ne vous faille assurance
Aultre pour vray que vostre cognoissance ;

Je vous supply n'estre envers moy si dure
Que d'espargner un bien peu d'escripture
A me respondre, et me faire sçavoir
Que cognoissez au moins le mien devoir,
Et qu'en ce monde à aultre je ne suis
Fors qu'à vous seule, et que jamais ne puis
Nul plus grand bien desirer ou eslire,
Si non que vostre il vous plaise me dire.
Celuy qui n'a en ce monde aultre envie
Qu'un doulx tourment soit joinct avec sa vie.

1. Malgré quelques taches, cette pièce peut compter parmi les bonnes de Melin. P. B.

2. *Qui ont de la mémoire tant que leur profit*, etc.; la phrase est assez louche. E. P.-B.

3. On diroit aujourd'hui : *qui ne s'est point fourvoyé*. P. B.

4. Allusion empruntée aux usages de la cour où les gentilshommes faisoient leur service auprès du roi, soit par semestre, soit par quartier ou trimestre. P. B.

5. Comme nous l'avons noté ailleurs, *si* est employé pour *ainsi*. C'est le *sic* des Latins ou le *si* des Italiens. Nous disons encore : *si fait* et *je vous affirme que si!* P. B.

6. Il y a ici de vagues réminiscences de plusieurs poëtes anciens, notamment de Virgile : Ecl. I, v. 59 et suiv. E. P.-B.

7. Il règne, dans cette pièce, un ton réservé qui feroit supposer que ces vers s'adressent à une personne d'un rang élevé. S'agiroit-il de la grande Marguerite, tant aimée de Marot, ou de la sœur de Henri II, pour qui Ronsard et d'autres éprouvèrent tant de sympathie et un enthousiasme plus que poétique? E. P.-B.



VERS INÉDITS

Extraits du manuscrit fr. 885 de la Bibliothèque nationale.

La description de ce beau manuscrit a été donnée t. I, p. 46.

Ainsi que nous le verrons un peu plus loin, il doit être environ de l'année 1555. Les vers qu'il contient sont très-supérieurs à ceux du manuscrit précédent. Le talent de Melin avoit acquis toute sa maturité.

P. B.

D'UNE DAME[1].

Sur la montagne Idalienne,
La gratieuse Cyprienne,
Pour donner trève à mes ennuys,
Me porta l'une de ces nuicts,
Et me coucha, parmy des roses
Et fleurs nouvellement escloses,

Au propre lieu et mesme place
Où elle, en faveur de sa race,
Aprés les Troyens desconfits
Destourna le fils de son fils [2].
Là où me trouvant en la charge
D'un doux oblivieux letharge [3],
Je veis ou veoir me fust advis,
Dans une forest vis-à-vis,
Un arbre qui si hault estoit
Et sembloient les autres d'auprés
Viornes au pied d'un cyprès [4].

1. Cette pièce trahit de vagues réminiscences d'*Anacréon* et de l'*Anthologie*. E. P.-B.

2. Voyez *Ænéid.*, I, 691 et suiv., et J. Second, *Baiser I.* E. P.-B.

3. Si le poëte a mis *letharge* pour la rime, car on disoit dès ce temps-là *léthargie*, il s'est conformé à l'usage des Grecs, qui emploient λήθαργος comme synonyme de λήθαργία. P. B.

4. Cette si grande dame est Diane de Poitiers, pour qui le manuscrit semble avoir été fait et que le poëte a chantée autre part. P. B.

Il applique à sa protectrice ce que Virgile (Ecl. I) dit de la ville de Rome :

Verum hæc tantum alias inter caput extulit urbes
Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

E. P.-B.

TREIZAIN.

La peur que j'ay, ô ma seule pensée,
Que vous soyez aperçeue ou tansée [1],

Si vous venez [2], faict, contre mon desir,
Que je vous prie estre vostre plaisir
Vous en tenir pour ce soir dispensée ;
Si toutesfois estiez tant advancée
Que du retour vous fussiez offencée,
Le moindre mal de deux faudroit choisir [3].
Mais si raison justement balancée
Peult donner loy à l'amour incensée [4],
Et destourner un commun desplaisir,
Vous remettrez à plus heureux loisir
L'occasion d'estre récompensée [5].

1. Il a peur que sa dame ne soit épiée et contremande le rendez-vous qu'il lui avoit donné. P. B.

2. L'original porte : *Si vous avez faict*, etc. M. Phelippes-Beaulieux est l'auteur de l'ingénieuse correction adoptée pour le texte. P. B.

3. Ce même vers forme le trait final de l'épigramme : *Jeudi dernier je fus chez la Normande* (II, 57). P. B.

4. *Enflammée*. Il semble avoir voulu faire un jeu de mots avec *insensée*. E. P.-B.

5. Cette récompense est de celles qui se donnent à huis clos. Cl. Marot (*Chanson XLI*) appeloit cela bailler le picotin. P. B.

ÉPITAPHE.

Demandes-tu, ô passant, qui je suis ?
Je ne suis plus, ny plus estre ne puis.

TRADUCTION D'ANACRÉON[1].

Des femmes suis appelé
Vieillard tout chauve et pelé ;
Et me disent que je preigne
Un mirouer, et que j'appreigne,
En me voyant sans cheveux,
A n'estre plus amoureux.
Or, quant à moy, je n'ay cure
De poil ne de chevelure.
Si j'en ay ou n'en ay point,
Ce soing guières ne me poinct.
Je n'ay ny ne veux avoir
Autre cure, autre scavoir
Que de tant plus m'esjouir,
Que plus les ans vont fouïr.

1. Cette ode est la douzième de celles que R. Belleau a traduites. Voyez tome I, page 21, du R. Belleau donné par M. Gouverneur dans la *Bibliothèque elzévirienne.* P. B.

Le texte grec, qui commence ainsi : λέγουσιν αἱ γυναῖκες..., ne se trouve que dans le Ms. palatin et a paru pour la première fois dans l'éd. donnée en 1554 par H. Estienne. E. P.-B.

SONNET A PIERRE DE RONSARD,

SUR SON LIVRE INTITULÉ : *les Bocages*[1].

Entrant le peuple en tes sacrez Bocages,
Dont les sommets montent jusques aux nues,

Par l'espesseur des plantes incognues
Trouvoit la nuict au lieu de frais ombrages.
  Or te myrant le long des beaux rivages,
Où les Neuf Sœurs à ton chant sont venues,
Herbes et fruicts et fleurettes menues,
Il entrelace en cent divers ouvrages.
  Ainsy, Ronsard, ta trompe clair sonnante
Les forests mesme et les monts espouvante,
Et ta guiterre esjouit les vergiers.
  Quand il te plaist tu esclaires et tonnes;
Quand il te plaist doucement tu resonnes,
Superbe au ciel, humble entre les bergiers.

1. Je n'ai vû ce sonnet imprimé nulle part. C'étoit pourtant un nouveau gage de réconciliation donné par Sainct-Gelays à Ronsard.

Il peut servir à fixer approximativement à 1555 la date du manuscrit auquel nous l'empruntons. Le *Bocage* a été imprimé pour la première fois en 1554.

EN DES HEURES

SUR L'IMAGE DE DAVID ESTANT MENACÉ DE L'ANGE.

Mon Dieu! si mes maux infinis
Ont merité d'estre punis,
Envoyez-moy, si bon vous semble,
La faim, la guerre et peste ensemble[1].
Soit mon cœur de tous vos dards poinct:
Mais, mon Dieu, que je n'ayme point!

1. Les poëtes regardent ces maux comme les meilleurs remèdes à l'amour. Le vieux Cratès ne recon-

naissoit d'efficaces en pareil cas que la faim ou un licou. Voyez *Anthologie palatine*, IX, 497.

E. P.-B.

A SAINCT-LÉGIER

L'UNE DES FILLES DE LA ROYNE, SUR SON NOM QUI EST BONAVENTURE [1].

Amour, par sa mobilité,
Vouldroit que la legereté
Qui par Sainct-Legier est promise,
Avec elle en mon cœur fust mise.
Mais j'ayme mieux qu'il me procure
L'heur que promet Bonaventure.

1. Nous avons noté, en la vie de Sainct-Gelays, qu'il avoit une vive passion pour Mlle de Saint-Léger. — Voici un sixain qui le démontre une fois de plus. — Voyez ses vers latins : *De Bonaventura Ligerina* (II, 307) ; le sixain : *Ce n'est d'estre legere* (II, 46), etc.

P. B.

SUR LA GUITERRE

DE Mme DE GRANTMONT ESTANT [1] Mlle DE TRAVES Y TROUVANT FORCE ESCRITURE DE PLUSIEURS GENTILSHOMMES.

Traves, si tous vos serviteurs
Veullent laisser, solliciteurs,

Leurs escrits sur vostre guiterre,
Guiterre soit toute la terre.

1. Voir ci-dessus la note sur Mlle de Traves, à la suite du dixain intitulé : *L'un des masques à Traves*, et qui commence : *Si du parti de celles voulez estre* (I, 229). — Sainct-Gelays, habile musicien, a fait, comme on l'a vu, de nombreuses inscriptions pour des guitares. P. B.

Tu n'es, mon bien, subject à l'adventure[1] ;
Je l'ay tout seur, avec tant de plaisir,
Qu'il a d'autant surmonté mon desir
Que le vif est vainqueur de la peincture (*a*).

a. Var. :

Qu'un homme vif surmonte sa paincture.

1. Le quatrain de Mellin offre beaucoup d'analogie avec celui de Th. de Bèze (*Amœn. poet. de Barbou*, 1779, p. 77) :

Quanto pulchrius elegantiusque
Picta hæc est tabella omnibus tabellis,
Tantò pulchrior elegantiorque
Hàc ipsà mihi crederis tabellâ!

E. P.-B.

Tu m'importunes et me presses,
Tous les jours, par lettres expresses,
Amy, de te faire sçavoir
Si j'ay point achevé de voir

Ton livre, et me pries ensemble
De te mander ce qu'il m'en semble,
Et qu'à flatter ne m'estudie.
Veux-tu que le vray je te die ?
— Amy, quand le vray on te dict,
Tu dis que de toy l'on mesdict.

Dis-tu que tu n'as sceu comprendre,
Par l'obscurité de mes vers,
Si je veux louer ou reprendre
Ton livre et tes escrits divers ?
— Je te dis que de lauriers verds
Je t'ordonne une belle tocque,
Un signe que je te colloque
Sur tous les poëtes récens !
— Il t'est avis que je me mocque ?
— Va, tu es homme de bon sens[1] !

1. Cette épigramme est décochée contre le même poëte que la précédente. — Peut-être viseroient-elles Ronsard et seroient-elles antérieures à la réconciliation des deux rivaux. P. B.

A Mme LA DUCHESSE DE VALANTINOIS[1].

Les deux beautez dont Venus est déesse,
Et sur qui rare est le commandement,
Furent tousjours, ô illustre duchesse,
Vostre plus grand et plus riche ornement.

L'une est au corps, l'autre à l'entendement;
Mais le dernier [2] tousjours vous fera vivre :
En quoy vous veult Venus mesmes ensuivre,
N'estimant plus un bien legier et court.
Laissez-la donc, Madame, estre delivre,
Et la souffrez venir en ceste Court.

1. Ces vers semblent être faits pour un ballet où figuroit Vénus, qui s'adressoit à Diane, et celle-ci étoit comme toujours Diane de Poitiers. P. B.

2. L'entendement. — En dépit de l'habileté que mettoit Diane à conserver la beauté du corps, c'étoit surtout par la beauté de l'esprit qu'elle triomphoit encore, au moment où Melin la chantoit ainsi.

E. P.-B.

DE LA DEFFAITE DES BOURGUIGNONS

DEVANT BEAUCAINE [1] OU FUT PRIS LE DUC D'ASCOT, PAR LE BON ORDRE DE M. LE MARESCHAL DE SAINCT-ANDRÉ.

Tost s'aperceut le regnateur d'Asie [2]
Que la faveur des Dieux ses partisans
L'avoit laissé, et l'Europe choisie
Pour y porter son sceptre après dix ans.
Le prince [3] aussy des peuples mesdisans,
Du nom françois peult par leur suite entendre,
Que Sainct-André, qui les souloit deffendre,
Les persécute et contre eux prend les armes,
Puisque les feux que mal sceurent esprendre
Il voit esteincts de leur sang et leurs larmes.

1. Beauquesne est une commune du département de la Somme, arrondissement de Doullens. Le fait

d'armes dont il s'agit eut lieu dans une des deux campagnes que fit, en Picardie, en 1553 et 1555, le maréchal de Saint-André, Jacques d'Albon, marquis de Fronsac, seigneur de Saint-André, chevalier de Saint-Michel et de la Jarretière, gouverneur du Lyonnois et maréchal de France. Ce gentilhomme, né vers 1505, mort en 1562, étoit beau, brave, spirituel, magnifique, mais en même temps avide et rusé. Il avoit épousé Marguerite de Lustrac, dont Sainct-Gelays a aussi parlé. P. B.

2. Le regnateur d'Asie étoit Priam, qui succomba dans Troie, sa capitale, après un siége de dix ans. E. P.-B.

3. Philippe III, sire de Croy, duc d'Aerschot, prince de Chimay, chevalier de la Toison d'or, etc., s'acquit beaucoup de réputation durant les troubles des Pays-Bas. Il mourut en 1495, âgé d'environ soixante-dix ans. P. B.

CHANSON.

Je consens
Que tous leurs sens
Ont perdu ces amoureux[1],
Qui espris
Sont des esprits
Qui les font si malheureux.

Pour esbat,
Guerre et desbat
Vous prenez legierement,
Et vous plaict
Ce qui desplaict
A tout bon entendement.

Tel se plainct,
Qui sont mal feinct
Pour vous mettre en passion,
Et au cueur
Ne sent douleur
Si ce n'est par fiction.

Tous ces vœux
Estimer veux
Voués à ung seul amy ;
Mais souvent
Ne sont que vent,
Et n'ont d'amour qu'à demy.

Mais combien
Que vostre bien
Soit accomply en tout heur,
Nonobstant
Ne blasmez tant
Ceux qui ont quelque valeur.

Pour avoir
Perfaict devoir
D'une vraye loyauté,
Il ne fault
Voler si hault
Ny user de cruauté.

Vous chassez
Et effacez
Tels du rang de vos amis,

Qui après
Ne seront prets
Quand vouldrez qu'ils y soient mis.

N'estimez
Les mieux aymez
Estre tousjours plus heureux.
Muable est
Ce qui vous plaist
Et n'est rien seur sous les cieux.

Les travaux
Les plus loyaux
Vous sont esbat et plaisir ;
Mais tousjours
N'aurez les jours
A vostre gré et desir.

Qui mesdit
De ce qu'on dict
De cueur et d'affection,
A bon droit
Meriteroit
Grande reprehension.

Chascun sait
Son propre fait
Tel qu'on le puisse estimer,
Et s'il peut
Celle qu'il veut
Il induit à bien aimer.

Plus de trois
Plus d'une fois
En plus d'un endroict j'ay veu,
Pourchasser
Aultruy chasser
Et estre en son lieu pourveu.

Tel à Dieu[2]
Venant d'un lieu
Où n'est mon cœur arresté,
D'esmouvoir
N'a le pouvoir
De mon cueur la fermeté.

Serviteur
Ayant cest heur
D'estre aymé loyalement,
Ja ne craint
Qu'on soit contraint
De le traicter rudement.

1. Cela veut dire : *J'avoue que ces amoureux ont perdu tous leurs sens.* — La même interversion existe au couplet suivant : *Vous prenez legierement guerre et débat pour ébat.* E. P.-B.

2. Ou *adieu,* comme on écrit aujourd'hui. On pourroit lire : *tel adveu.* P. B.

CHANSON[1].

Les yeux qui me sçeurent prendre
Sont si doux et rigoureux[2],

Que mon cœur n'ose entreprendre
De s'en monstrer langoureux.
Il se sent mourir pour eux
Et feinct d'estre sans douleur.
O que celluy est heureux
Qui peut dire son malheur !

Le temps, qui tout mal appaise,
Rend le mien plus vigoureux,
Et fait que rien ne me plaise
Si non d'estre douloureux.
Mon pleur large et plantureux
Nourrist ma flamme et chaleur :
O que celluy est heureux
A qui desplait son malheur !

D'amour je ne me veux plaindre,
Ny du sort aventureux ;
Ny la mort je ne puis craindre,
Car j'ay mal plus dangereux.
Un bien me fait malheureux,
Dont j'ay perdu la valeur :
Celluy au prix est heureux
Qui n'eust jamais que malheur.

1. Il y a lieu de penser que cette chanson, une des plus jolies du poëte, a été composée pour une dame mariée, de très-haut parage. — La chanson : *O combien est heureuse* (I, 66), est en plus d'un endroit l'antiphrase de celle-ci. E. P.-B.

2. C'est le γλυκύπικρος des Grecs qui revient si souvent dans l'*Anthologie*, surtout dans les gracieuses poésies de Méléagre. E. P.-B.

EPISTRE DU ROY ESTANT A ANNET

A LA ROYNE ESTANT DEMEURÉE A SAINCT-GERMAIN EN COUCHE DE MONSEIGNEUR D'ORLÉANS. 1548.

Fait promptement par le commandement dudit sieur[1].

S'il vous souvient, madame, d'avoir leu,
En quelque livre eslégant et esleu,
Le desseing rare et la description
De quelque lieu beau en perfection,
Je vous supply imaginer et croire
Que c'est d'Annet le portrait et l'histoire;
Et estimer encore, en ce faisant,
Qu'il vous seroit à le voir plus plaisant
Qu'à le penser, d'autant que la nature
Passe tout art et toute architecture.
Quant est de moy, si j'ay nul jugement,
Qui ay par temps veu assez largement
De beaux pays, sans mentir, il me semble
Que qui mettroit tous les plaisirs ensemble
Des autres lieux, sans guiere en exempter,
Il ne sçauroit Annet représenter.
Car tout ainsy qu'un peintre qui voudroit,
Pour faire un corps où rien ne deffaudroit,
Prendre les yeux, la bouche et les sourcils,
Le col, les bras de cinq femmes ou six,
Il ne feroit chose accomplie et telle
Que prenant tout d'une estant toute belle[2].

Ainsy des lieux les beautez rapportées
De celuy-ci se verront emportées.
J'en veux laisser au souhait de viser
De quel plaisir il se veut adviser.
Veut-il la chasse, ou vol de toute sorte [3] ?
Bois et ruisseaux avons à nostre porte,
Dont la beauté ne peult estre entendue
De qui n'en voit l'assiette et l'estendue ;
Et l'entendant à peine en scait-il l'ombre,
Qui ne comprend la grandeur et le nombre
Des cerfs, portant la pluspart telles testes,
Qu'on a plaisir des prises et des questes.
Oncques veneur de ceste forest haulte
Ne retourna sans rapport et à faulte.
Partout y a ou beste fauve ou noire,
Tant que des deux presque egale est la gloire.
Ne plus ne moins en prend-il aux cerchans
De quoy voler pour rivière ou pour champs.
Il ne leur fault tracasser gueres loing
Pour leurs oiseaux ou de leurre ou de poing
Jetter à mont et leur monstrer que prendre,
S'ils sont volans et l'osent entreprendre.
Mesme on peut veoir la haulte volerie
D'une fenestre ou d'une gallerie,
Ayant icy le héron, le milan,
Et tous les vols qu'on peut veoir en tout l'an.
Somme, il y a si grand nombre d'esbats
Que bien souvent je voy gens en debats [4]
Pour emmener aulcuns de parmy eux
Aux passetemps qu'ils estiment le mieux ;

Tant qu'il n'est rien empeschant le plaisir,
Si non le trop qui fait peine à choisir.
Parmy ces biens un cas m'a bien fort pleu,
C'est que quand bien un mois il auroit pleu,
Et qu'un seul jour le temps au beau s'adonne,
Bien que la terre y soit fertile et bonne,
Il y fait sec comme en sable ou arène.
Que vous diray-je après de la garenne,
Lieu de gibier si plein et bien gardé
Que pour merveille il en est regardé ?
Il n'en faut point d'autre au monde trouver,
Pour bons levriers cognoistre ou esprouver.
J'ay fait un jour mon Léopard courir [5] ;
Mais c'est autant que vouloir veoir mourir
Ce qu'on luy monstre, et en est tel ouvrier
Qu'auprès de luy tardif est tout levrier.
Nous y faisions (je n'en mentiray pas)
Lievre ou perdry lever à chaque pas ;
Si qu'ayant trop à courir et voler,
Chiens et oyseaux ne sçavoient où aller.
La trop d'affaire amenoit négligence,
Et trop avoir apportoit indigence.
Je ne vous veux des autres passetemps
Faire nul compte et y perdre le temps,
Ny ne feray de ceux de la maison
A ceux des champs nulle comparaison.
L'un ne se peut de l'autre séparer,
Et ne se peut l'autre à l'un comparer [6] ;
Ny ne sçauroit campagne tant louée
D'autre logis estre assez bien douée.

Au long ne veux vous compter l'artifice
De l'élégant et louable édifice
Qui monstre bien, en mesure et haultesse,
La modestie et bon sens de l'hostesse [7].
Sans l'avoir veu tel ne l'eusse cuydé,
Tant il est propre et bien accommodé.
Puis au sortir de l'œuvre des maçons,
On void jardins de quatre ou cinq façons,
Qui font trouver en leurs plans tous divers
La primevere aux plus gellés hyvers [8] :
Trop me fauldroit parlant temporiser
Si tout voulois particulariser.
Suffise vous qu'en nulle autre contrée
Plus belle chose à peine est rencontrée.
Quant est de l'air, il y est si delivre
Qu'il semble seul pouvoir sain faire vivre.
Auprès n'y a ny montagne, ny coste,
Ny droict rocher qui le soleil nous oste,
Tant seulement la plaine est desguisée
D'une colline en tous lieux sy aisée,
Que quand quelqu'un la monte ou la descend,
Presque descendre ou monter ne se sent.
Voilà pourquoy n'avons une seule heure
Senty ennuy en si belle demeure ;
Et y eussions les plaisirs plus entiers
Vous y voyant, comme eussions volontiers,
Si vostre force eust pu le supporter,
Et si souhaits eussent peu transporter
Vous et ma sœur et nos enfans aussy.
Pas n'eust tenu à la dame d'icy

Que vous et elle et tout ce qui vous suit,
Autant que nous n'eussiez eu de déduict.
Mais plus prochains sommes de vous revoir
Que ce beau lieu n'est de vous recevoir :
Desliberons d'en desloger demain
Pour vous aller trouver à Saint-Germain,
Et plus au long de nous compte vous rendre
Que par aultruy vous n'en sçauriez entendre ;
Avec espoir de venir quelque jour
Expressément icy faire séjour,
Pour vous monstrer, en plus belle saison,
Ce qui de beau est en ceste maison,
Que trouverez lors mieux édifiée
Et vous plus saine et plus fortifiée.

1. Cette lettre est la plus curieuse trouvaille que j'aie faite dans le Ms. de Henri II. Il est singulier de voir le roi de France faisant une visite officielle à sa maîtresse en titre et, de chez cette dame, dont la position seroit aujourd'hui plus que suspecte, écrivant à la reine, qui l'eût sans nul doute accompagné si elle n'eût été en couches.

Catherine de Médicis venoit de mettre au monde un enfant qui n'a vécu que deux ans : Louis, duc d'Orléans, né le 3 février 1548. Ceci nous donne la date exacte de la visite du roi à Anet : février 1548. On voit, à divers détails, que la lettre a été écrite en hiver et que le château étoit commencé, mais non encore terminé à cette époque.

M. le comte de Caraman, propriétaire d'Anet, a écrit sur ce château un livre des plus intéressants (*Paris, B. Duprat*, 1860, in-8 carré). Consulter aussi : *les plus excellens Bastimens de France*, par Androuet Ducerceau, 2 vol. in-fol. P. B.

2. Les anciens pensoient autrement; car le statuaire

antique, pour composer sa Vénus, fit poser les plus belles femmes de la Grèce. — Cf. *Pline*, XXXV, 36, 4. — Mais il y avoit là une flatterie pour Diane de Poitiers, d'après qui Jean Goujon venoit de sculpter la Diane à la biche, qui ornoit alors la fontaine d'Anet et est au Louvre aujourd'hui. E. P.-B.

3. Vol, terme de vénerie. Chasse faite au moyen d'oiseaux de proie, tels que tiercelets, faucons, autours, etc. — Voir le *Plaisir des champs* de Cl. Gauchet. Ed. de la *Bibl. elz. Paris*, 1869, in-12. Livres III et IV. P. B.

4. Il y a *et débats* dans le Ms. P. B.

5. Etoit-ce en effet un léopard dressé pour la chasse ou un chien qui portait ce nom? P. B.

6. Pour que le sens fût régulier et suivi, il faudroit :

Et se peut l'autre à l'un accomparer. P. B.

7. Il est regrettable pour nous que le poëte n'ait pas insisté davantage sur la maison et sur son hôtesse; mais le pouvoit-il faire, car déjà peut-être sous le sol de la chapelle reposaient deux enfants morts tout jeunes, que Diane avait eus du roi. — L'existence de ces enfants, longtemps révoquée en doute, est aujourd'hui prouvée, et l'on en trouve la constatation aux pages 248-252 de l'excellent ouvrage de M. A.-F. Didot : *Etude sur Jean Cousin*, etc. *Paris*, 1872, grand in-8. — On y voit aussi les détails honteux de l'exhumation de Diane et de ses deux filles, en 1795, par les austères républicains d'alors, qui avoient en vue non-seulement les cercueils de plomb, mais aussi les parures et les bijoux, dont ils dépouillèrent les cadavres, qui furent jetés en terre à demi enveloppés dans de vieux papiers de tenture. P. B.

8. Ici *primevère* signifie printemps (*primavera* en italien), et ce passage fait penser aux vers de Boileau :

Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Retrouver le printemps au milieu des hivers.

P. B.

CHANT GENETHLIAQUE

DE LA NAISSANCE DE N. S. JHESUS-CHRIST, DIT A NOEL.

D'ou vient l'esjouissance
Qui mon cœur a surpris?
Je n'ay pas la puissance
D'arrester mes esprits.
Je n'aurois pas appris
De me veoir tel;
De chanter suis espris:
Noël! noël!

Est-ce que je devine
S'approcher la saison
Que la bonté divine
Nous osta de prison,
Quand Dieu prist la maison
D'homme mortel[1]?
De chanter ay raison:
Noël! noël!

Fuyez, sollicitude,
Pensemens et ennuys!
Je ne veux aultre estude
Que d'esbats et deduicts.
A tous soit ouvert l'huis
De mon hostel,
Chantans toutes ces nuicts:
Noël! noël!

O nuict, plus reluysante
Que jour qui ayt esté!
Qui fustes produisante
L'éternelle clairté,
Qui nous mist en esté
  Perpetuel,
A droict vous est chanté :
    Noël! noël!

Bien fustes attendue
Des siècles paravant,
Et à peine entendue
Du peuple lors vivant.
Or le nostre ensuyvant
  Continuel[1],
Dit, la voix eslevant :
    Noël! noël!

Les clairs signes celestes
Furent vos messagiers,
Que veirent manifestes
Trois sages estrangiers;
Et les anges legiers
  Du Supernel[2]
Viendrent dire aux bergiers :
    Noël! noël!

Lors cessa tout oracle,
Et n'eust plus de credit.
Le royal habitacle
De Juda se perdit.

C'estoit le temps predit
De Daniel,
Bien faict mal qui n'en dict :
Noël ! noël !

Autre oracle, autre sceptre,
Autre bien promettant ;
Et autre est le grand prestre[4]
Pour nous s'entremettant,
Aultre offrande mettant
Sur aultre autel,
Pour qui allons chantant :
Noël ! noël !

Nuict donc pleine de joye,
D'ou tout bien est venu,
Quelque part que je soye,
Franc ou serf detenu,
De moy sera tenu
Très-solennel
Ce sainct temps revenu.
Noël ! noël !

1. *La maison d'homme mortel* signifie le corps humain. E. P.-B.

2. *Continuel* est pris ici adverbialement, à la mode des Latins. E. P.-B.

3. Le *Supernel*, le Dieu d'en haut. Encore un latinisme. E. P.-B.

4. Je croirois volontiers qu'on prononçoit : *scètre* pour sceptre ; car Melin a l'habitude de rimer assez régulièrement. P. B.

DE LA MESME NUICT[1].

O saincte nuict, du soleil esclaircie,
Qui faict divine estre l'humanité ;
Cogneue avant par ombre et prophétie
Et maintenant par claire verité !
Que n'est mon cœur de vostre qualité,
Tant qu'en sa nuict tenebreuse et obscure
Nasquit ung roy de vraye charité,
Qui me rendit nouvelle créature !

1. Neuf couplets religieux, c'étoit trop pour M. l'aumônier de Henri II. Aussi revient-il en hâte à ses sentimens amoureux. Ce roy de vraye charité, dont il désire la naissance dans son cœur, n'est autre qu'un Cupidon profane qui, par un sentiment partagé, lui donneroit une existence nouvelle. E. P.-B.

Voyant mon feu tant d'estés et d'hyvers
Continuer et de plus en plus croistre,
J'avois conclu de brusler tous mes vers
Pour ne les veoir plus heureux que le maistre,
Et leur donner par espreuve à cognoistre
Ce qu'ils n'ont sceu de moy vous exprimer.
Mais, vous, taschant à moy seul enflammer
Et estimant en eux vos beaultez vivre,
Les avez mis pres de vous à delivre.
Gardez-les donc puis qu'il vous plaist, madame,
Sans leur donner d'aultruy la privauté,

Car, s'ils sont veus, nous deux en aurons blasme,
Moy d'ignorance et vous de cruaulté[1].

1. Il veut brûler ses vers pour qu'ils ne soient pas plus heureux que leur *maître*, c'est-à-dire leur auteur, et aussi pour leur faire éprouver ce qu'il souffre lui-même.

Cette pièce, comme beaucoup d'autres de Sainct-Gelays, est assez obscure; notre poëte ne brille pas par excès de limpidité. P. B.

Après cette pièce, le manuscrit contient une analyse en trente-deux strophes de huit vers de la fable de *Psyché*, par Apulée.

La plus grande partie de ces vers est de Claude Chapuys et de La Maison-Neuve. Sainct-Gelays n'a composé que trois ou quatre strophes. Isolées du reste, elles n'offroient aucune espèce d'intérêt; nous ne les avons pas insérées ici. P. B.

VERS POUR UN LIVRE DE SORT[1].

F.

Chose vive n'est qui se sente
Des flammes d'Amour dispensée,
Et vous en voulez estre exempte :
Insensible et pis qu'insensée!

H. *

Vous pensiez ne vous voir jamais
De nouvelle amour surmonté;
Mais sans vostre hoste aviez compté,
Vous penserez mieux desormais.

F. *

Une chose avez refusée,
Qui n'est plus en vostre pouvoir :
Si vous esperez mieux avoir,
Vous vous trouverez abusée.

H. *

Autant vaudroit en l'eau escrire,
Ou au rivage labourer [a],
Que ceste Deesse adorer [a]
Qui vous tient en peine et martyre.

F. *

S'il n'est plus de constante amie,
Si serviteurs sont mal traittés,
C'est vous qui rompez leurs traittés,
D'Amour conjurée ennemie.

H. *

Pour la premiere qui survient,
Soit honneste ou soit importune,
Des autres plus ne vous souvient ;
Vous en laissez faire à fortune.

F. *

Amour vous prepare un lien
Dont vous-mesme ne sçavez rien.

H. *

Ne pensez en si douce flamme
Trouver perpetuel repos :
Long temps ne sont en un propos,
Le vent, ny le cœur d'une femme.

F. *

Si vous demandez à ce livre
Nouvelles de vostre souci,
Rien n'y a qui vous en délivre ;
Vostre bon heur n'est point ici.

H.

Vostre cueur s'est en deux yeux allumé
D'un feu si rare et non accoustumé,
Qu'il vous fera changer cheveux et tainct
Avant qu'il soit refroidy ny estainct.

F. *

De qui vous suit n'avez souci,
Et suyvez qui ne s'en soucie :
Amour vous fera tout ainsi (*a*),
Tenez-ie comme prophetie.

H.

Vous cuidez estre satisfaict
Avenant ce que pourchassez,

Mais avant peu de mois passez,
Vous me direz quel il y faict.

F. *

Ne tardez plus à consentir,
Et à tel ami satisfaire,
Mieux vaut faire, et se repentir,
Que se repentir, et rien faire.

H.

La froide saison est venue,
Et vostre chauld ne diminue ;
Tout arbre se met en pourpoinct,
Et l'amour ne despouillez point.

F.

Vous vous devriez marier, ce me semble,
Car une dame ainsy seule ressemble
A une vigne en un desert venue,
Qui d'arbre n'est ny de rien soustenue [a].

H.

Si nous sommes bien advertis,
Au cœur avez playe incurable.
Il n'est plus d'enfans de Thetis
Dont le seul pied soit pénétrable [b].

F.

Si la façon estoit permise,
En aymant, d'user de main mise,
Vous auriez plus de possesseurs
Qu'Hypermnestra n'avoit de sœurs [1].

H. *

D'amour avez eu mainte proye
Et vous l'aviez bien mérité;
Mais, confessez la verité,
Vous n'estes marri qu'on le croye.

F.

Pour avoir tout bien et plaisir,
Vostre cueur n'eust peu mieux choisir.

H.

Pour donner biens ou rendre honneur entier,
Cupido nud n'a laurier ne pecune :
D'ailleurs despend vostre bonne fortune ;
Faire l'amour n'est pas vostre mestier.

F.

Amour vous rend l'honneur de la victoire
De mille cueurs qu'il a sçeu conquerir ;
Mais entendez que ce n'est moins de gloire,
De bien garder que de bien acquerir.

H.

Tant plus clos ce mal vous tiendrez,
Et plus malade en deviendrez :
On guerit l'ulcere en l'ouvrant,
Et l'amour en le descouvrant.

F.

Puisqu'il faut aymer tost ou tard,
Qui vous faict doubter vous abuse ;
Au tarder a plus de hazard,
Et en jeunesse a plus d'excuse.

H.

Vous n'eussiez sceu plus de faveur avoir ;
Mais trop de gens viennent à le sçavoir.

F.

On recognoist vostre grande beaulté
Pour bien du ciel et non de vous venu ;
Mais bien seroit à vous seule tenu
Qui en auroist honneste privauté.

H.

Si de vous libre avez faict bonne preuve,
En ce service il fault continuer ;
Car ne doubtez qu'amour est une espreuve
Qui peult l'honneur croistre ou diminuer [1].

F.

Si au beau printemps où vous estes,
Respondent l'hyver et l'esté,
L'une serez des plus honnestes
Qui onc au monde ayent esté °.

H.

Vous pensiez beaulté si celeste
Ne vous pouvoir estre moleste ;
Le feu paroist clair et luisant,
Mais au toucher il est cuisant.

F.

Ne consumez en triste pleur,
L'age passant comme une fleur,
Qui sur l'aube est espanouie,
Et au soir est esvanouie.

H.

Si plus secret eussiez esté,
Vous seriez ores mieux traicté.

F.

Tant plus voyez nos cœurs se tourmenter,
Et plus voulez vos beaultez augmenter ;
C'est la façon de tous ceux qui commandent :
Plus ont d'empire et plus ils en demandent.

H.

Bien vouldriez aymer quelque chose,
Mais de travail ne vouldriez point.
Sans espine ou mouche qui poinct
On n'a jamais ny miel ny rose.

F.

Tant qu'aultruy lairrez disposer
De vostre amoureuse fureur,
Point ne vous verrez reposer :
On n'ayme point par procureur.

H.

Remettez sus la belle usance anticque
De n'aymer point pour gaing et pour praticque.
Si beauté s'offre et vertu apparente,
Preferez-la aux biens et à la rente.

F.

En vostre cueur nul amant n'avez mis,
Et ne voulez, pourtant, à nul desplaire.
Or Amour veult que mieux on se desclaire :
Qui n'est des siens est de ses ennemis.

H.

Bien que le cœur vous ayez d'un Pompée,
Et d'un Hector les haultains esperits,

Vous demandez maintenant un Pâris :
Amour maintient son regne sans espée.

F.

En faignant d'Amour estre esprise,
Gardez que ne vous trouviez prise ;
Assez souvent l'affliction
S'est tournée en affection.

H. *

En si haut lieu, aux yeux de tous,
Cerchez alliance et concorde,
Qu'en vous voyant j'ay peur de vous,
Comme si dansiez sur la corde.

F.

La passion dont vous estes saisie
N'est plus Amour, elle a nom Jalousie ;
Car à l'amour meffiante il advient
Comme au bon vin qui vinaigre devient.

H.

En rien vous ne vous affolez
D'avoir le cueur grand et sublime ;
Mais en amour on vous estime
Vouloir trop ce que vous voulez.

F.

Amour tyran a par votre douceur
Rendu son regne et son empire seur ;

Car il n'est force au monde qui commande
Tant que beauté que douceur recommande.

H.

La guerre entreprendre et l'amour
N'est pas pour vous mettre en sejour [10];
Les coups sont la rente des armes
Et l'amour n'apporte que larmes.

F.

De quoy vous sert ce beau sein, ceste face,
Si tout le monde on en veult estranger?
Autant vauldroit un festin sans manger
Où aux yeux seuls on dit: Bon prou vous fasse [11].

H.

Avant que croire à Dieu si inconstant,
Bien vous debvez de sa loy enquérir;
Il fault longtemps pour sa grace acquérir,
Et pour la perdre il ne fault qu'un instant.

F.

Qui parle à vous, il n'a besoing,
S'il veult aymer, d'aller plus loing.

H.

Je juge, à veoir vostre perseverance,
Que vous debvez à vos fins parvenir;

Car d'une chose avoir tant d'esperance
Est signe exprès qu'elle doit advenir.

F.*

Si pour un qui cause assez bien
Vous laissez ami si loyal,
Vous en aurez autant de mal
Comme vous luy voulez de bien.

H.

Le brief courroux qui vous tient en divorce
De vostre amour redoublera la force;
Laissez-le un peu longtemps sans le mouvoir,
Il s'estaindra et perdra son pouvoir.

F.

Ne soyez point des roses et des lys
Qu'on veoit seicher, de nulle main cueillis;
Usez du temps et de la saison verte :
D'elle se faict irrecouvrable perte.

H.

Amour vous plaist, mais avant commencer,
Il vous y fault plus d'une fois penser.
Il est paisible enfant; mais, à la fin,
Il devient vieil, malicieux et fin.

F.

L'amour sur toutes vous blasmez;
Mais vous veoir seule retirer,

Et sans grand cause souspirer,
Monstrent assez que vous aimez.

H.

En vostre champ avez bon labouraige,
Mais en l'aultruy avez plus de couraige.
Ainsy est-il; la vigne du voisin
Tousjours nous semble avoir meilleur raisin [12].

F.

Quand par espreuve entendu vous aurez
Les fruicts d'Amour, alors vous aimerez;
Le feu a beau de soy le soulphre aymer,
S'il ne s'y joinct, il ne peult l'allumer.

H.

Pour en amour plus heureux devenir,
Promettez moins, et sachez mieux tenir;
Jamais Pâris n'eust eu si belle amye
S'il eust payé Venus d'une alkymie [13].

F.

N'ayez, pour rien, si brute qualité
Qu'on vous estime aymer l'utilité!
Seul un enfant, Amour, à Psyché feit
La volupté et non point le proffict.

H.

Vostre amitié n'a ny fruict ny effect,
Mais prou de feuille et de belle apparence;

Je ne voy point qu'il y ait difference
Entre ennemy et amy qui meffaict [14].

F.

Qui en vos doux propos se fie,
Sur neige et sur sable ediffie.

H.

Cause n'avez d'estre palle et transy,
Mais de l'Amour la nature est ainsy;
Soit qu'on luy donne ou refus ou secours,
C'est maladye et fault qu'elle ayt son cours.

F.

D'honneur estes pleine et de gloire,
Mais, si mon conseil voulez croire,
Ayez des choses dont il chaille [15],
Encores que la beaulté faille.

H.

Celle qui croit en vos sermens
Faict l'œuvre avant les fondemens.

F.

Des biens d'amour ne laissez trop jouir
Mesme celuy que ne pouvez fouir;
Car il n'est rien, tant soit plaisant et cher,
En l'ayant trop, qui ne puisse fascher.

H.

Qui s'est sauvé de la mer tourmentée,
A peine s'ose en fleuves advancer ;
Et vous voulez l'amour recommencer,
Vous qui l'avez tant experimentée[16] !

F.

Tout autre deuil s'appaise par raison,
Et n'est douleur qui n'ait sa medecine ;
Seul vostre amour n'a herbe ny racine,
Et du seul temps viendra sa guerison.

H.

Nouvelle amour vous voulez entreprendre,
Pour eschapper du nœud qui vous tient pris ;
C'est comme, estant de fievre tierce espris,
Pour en guérir vouloir la quarte prendre.

F.

Argus vous peult de cent yeux regarder,
Mais d'un aveugle il ne vous peut garder.

H.

Ne faictes plus de resistance,
Car amour ressemble au lyon
Qui pardonne en obéissance,
Et dompte la rebellion.

F.

Apprenez-nous qui est ce rançonneur
Qui vous tient prise et se faict dire Honneur;
On sent l'amour, on sent le deuil ou joye;
Honneur n'est rien qu'on sente ne qu'on voye.

H.

Ceste mer où vostre cueur flotte
N'est jamais calme et sans tourmente;
Mais en fort temps s'experimente
L'art et le scavoir d'un pilote.

F.

Au premier qui belle vous dict,
Donnons foy entiere et credit;
Et vous, du soucy qui nous poinct,
A nous mesmes ne croyez point!

H.

Amour ne veult ne lustre ne splendeur [17],
Ne majesté compaigne à sa grandeur;
Mesme au grand dieu de Crete aymant en terre,
Il fist laisser sa fouldre et son tonnerre.

F.

S'il y a rien en vous de malplaisant,
C'est que sur tous à un seul voulez plaire,

Pensez qu'un port est bien riche et duisant
Où l'on ne veoit jamais qu'une galere.

H.

Ne laissez perdre un bon butin,
Pour peur qu'amour en soit mutin;
Il oyt clair et nos vœux escoute;
Mais qui les rompt il n'y voit goutte.

F.

Vostre amour rend un mary triste et morne;
Sçavous[18] pourquoy? l'arc d'Amour est de corne.

H.

D'amour ne pourrez amender,
Si vous craignez tant à mesprendre;
Trop avez demandé sans prendre;
Il faut prendre sans demander.

F.

Tenez couvert l'aiguillon qui vous point,
Car c'est raison que raison les sens lie;
Mais si force est de faire une folie,
Faictes la bonne, ou ne commencez point.

H.

Du bien où avez prétendu
Vous avez eu petite part;

Mais en jeu si plein de hazard,
C'est gaing de n'avoir rien perdu.

F.

Qu'attendez-vous? vostre bled n'est plus herbe;
Prenez mary, et croyez le proverbe, [somme,
Qu'homme vault mieux qui d'argent n'a grand
Qu'un grand thresor qui a affaire d'homme.

H.

Selon l'amour que l'on vous porte,
La vostre devient foible ou forte.
Ainsy faict voile ou se retire
La Nau [10], selon que le vent tire.

F.

Des l'enfance en vostre visage,
D'amour on veid signe et presage.

H.

Vous reiglez trop vostre desir;
Venus ces respects ne demande.
Elle reçoit plus de plaisir
D'un larrecin que d'une offrande.

F.

Craignant un mal, vous mettez comme au vent
Le bien qui jà vous est presque advenu;

Ceste peur là nous faict pis bien souvent
Que le mal mesme alors qu'il est venu.

H.

Pour tenir foy et vostre affection,
Mille plaisirs laissez perdre et deffaire;
C'est quelquefois malfaict de trop bien faire,
Et n'est plus foy; c'est superstition.

F.

Lorsque d'aymer requeste vous faisons,
Dieu alleguez pour vous en excuser.
Oncques marchand qui voulut refuser,
Ne feit plaisir par faulte de raisons.

H.

Vouldriez-vous bien, au gré d'une maistresse,
Laisser languir une autre qu'Amour presse?
Pardonne Amour [20]; car si c'est offenser,
Il feit la loy et en peust dispenser.

F.

Vostre entretien aux cloches semblable est,
Où un chacun entend ce qui luy plaist.

H.

Les mariniers au vent leurs voiles tendent;
La guerre font les soldats qui l'entendent;

Et vous suivez le dieu aux yeux bandés,
Mestier auquel le moins vous entendez.

F.

Le temps legier qui ne repose
Vous perdez, esperant un point,
Et l'esperer n'est autre chose
Qu'un songer quand on ne dort point.

H.

Tant plus les loix d'amour vous entendez,
Et moins subject et prins vous y rendez;
C'est ce qu'on dit : qui a plus de science
A souvent moins de foy et conscience.

F.

Vous feistes bien d'oster de triste orage
Celuy qu'on veoit à vostre port [21] rendu;
Mais un seul vœu à vos autels pendu
D'autres peris n'excuse le naufrage.

H.

Le peu de soin retarde vostre effect;
Qui fort desire une chose, il la faict.

F.

Moyen n'avez de vous desobliger [22]
Envers celuy que tenez en tourment,

Si n'est laissant Amour en vous loger :
Car seul amour d'amour est payement.

H.

Apres tant de temps revolu
Vous deussiez estre resolu ;
Avant qu'ayons prins nos partis
De nous-mesmes sommes partis.

F.

Le printemps n'a point tant de fleurs
Que vous avez de serviteurs.

H.

Ne consentez que de vous soit déceue
Celle qui a vostre amitié reçeue ;
Car qui peut faire une faulte à sa mye,
Vers ses amis n'a pas grand preud'hommie.

F.

Trop à vous-mesme et à nous estes chiche
Des dons exquis dont le ciel vous fit riche.
Ainsy l'avare enferme son argent
Et aultre en laisse et soy mesme indigent.

H.

Si vous avez partie peu aymable,
C'est où se doibt monstrer vostre bonté.

Mal peut combattre un guerrier mal monté;
Mais s'il faict bien, il en est plus louable.

F.

Vous ne pouvez, pour chose qu'on vous die,
Croire que tant on souffre en amitié.
Ainsy d'un mal n'a grand soing ne pitié,
Le medecin qui n'eut onc maladie.

H.

Rien ne pourrez d'amour mal entreprendre,
Si vous sçavez les occasions prendre;
Car quand le fils de Venus vint à naistre,
Occasion nourrice en voulut estre [23].

F.

Qui croit vos dicts et espoir y conçoit
Du son se paye et l'argent ne reçoit.

H.

Si une a mal faict son debvoir,
Ne vous en veuillez irriter :
Mieux vault meriter sans avoir,
Qu'avoir bien sans le meriter.

F. *

Vostre cueur à grand tort se deult,
Pour femme avisée et sçavante,

D'estre un peu tenue inconstante :
Helas! il ne l'est pas qui veult[24]!

H. *

De maint grand prince estes cousin (*b*),
Le taint et la taille avez belle,
Mais gardez qu'on ne vous appelle
La belle vigne sans raisin[25].

F.

On vous tient assez bon langage,
Mais un autre a le cueur en gage.

H.

Si les biens estoient une marque
Des hommes et de leur valeur,
Comme les deniers ont la leur,
Vous seriez grand prince et monarque.

F.

On veoit de feuilles verdissantes
Les fruicts couverts et revestus;
Ainsy vos beautez fleurissantes
Cachent infinies vertus.

F.

Si vous estiez à quelque prix,
Bien seroit sot et mal appris

Celuy qui, pour sienne vous rendre,
Ne seroit content de se vendre.

H.

Vous allez un don retardant
Qui se perd en trop le gardant,
Et, dont tant plus on se depart,
Tant en a l'on meilleure part.

F.

Ne sçay soubs quel astre estes née;
Mais je sçay qu'une femme belle
Est tousjours, s'il ne tient à elle,
Favorable et bien fortunée.

a. Var. du Ms. :

Qui mal choisit s'en trouve ainsi.

b. Var. :

De mainte nymphe estes cousin.

1. Les livres de sort ont toujours joui d'une grande faveur, soit qu'ils fussent pris au sérieux par les gens crédules, soit qu'ils fussent regardés comme un simple amusement.

A l'époque où Sainct-Gelays écrivoit les quatrains qui précèdent, le plus ancien de ces livres, le *Dodéchédron de fortune*, publié en 1556, in-4, *à Paris, chez V. Sertenas*, n'avoit pas encore paru, et peut-être l'impression du livre composé par Jean de Meung le fit-elle renoncer à poursuivre l'œuvre qu'il avoit commencée.

Le plus curieux des volumes de ce genre est, sans contredit, le *Panthéon et Temple des oracles,* dont une nouvelle édition fait partie de la *Bibl. elzév.* On trouvera, dans la préface de cet ouvrage, les plus curieux détails sur les livres de sort.

Quatorze des quatrains fatidiques de Melin ont déjà paru dans l'éd. de 1574 et dans les suivantes. Ce sont ceux qui sont distingués par un astérisque.

Les lettres F et H qui précèdent alternativement chaque quatrain signifient que la prophétie s'adresse tantôt à une Femme, tantôt à un Homme.

On pourroit croire que le dixain qui commence ainsi : *Où se peut mieux asseoir mon espérance* (II, 134), a été écrit pour servir de dédicace au livre ébauché par notre poëte. P. B.

2. Voyez deux proverbes d'Erasme : *In aquam scribis*, et *Arare littus.* L. M.

3. Cette déesse : Vénus, déesse des Amours. E. P.-B.

4. *Insequeris fugio; fugis insequor* (Martial, V, 83).

5. On peut rapprocher de ce passage de Melin le passage de Catulle :

Ut vidua in nudo vitis quæ nascitur arvo, etc.;

mais la maigre précision du rimeur françois est loin de rappeler l'ampleur et la grâce admirable du latin. E. P.-B.

6. Allusion à Achille, qui n'étoit vulnérable qu'au talon. P. B.

7. Hypermnestre avoit quarante-neuf sœurs. E. P.-B.

8. Il n'y a pas lieu de croire que le poëte ait pensé à l'équivoque qui termine le sonnet : *Non feray ; je n'en feray rien* (I, 284).

9. Ce quatrain avoit été imprimé en 1574, mais non parmi les *Vers pour un livre de sort.*

10. *En séjour*, en repos. — On disoit aussi *séjourné* pour reposé. P. B.

11. La même pensée se retrouve dans une épigr.

de Straton (*Anthologie palat.*, XII, 236), mais bien plus piquante :

Εὐνοῦχος τις ἔχει καλὰ παιδία· πρὸς τίνα ξρῆσιν.

E. P.-B.

12. Ce couplet offre une grande ressemblance de pensée avec une piquante épigramme de Nicandre, dont voici le dernier distique :

Οὕτως ἡ φύσις ἐστί φιλόκνισος, αλλοτριοχρως,
Καὶ ξητεῖ διολον την ξενοκυσθαπάτην.

Il est ainsi traduit dans l'éd. de Didot : *Usque adeo natura est cupida titillationis, alienæ cutis appetens et quærit omnino in externo c...o fraudem.* E. P.-B.

13. Alkymie signifie vaine promesse et prouve le discrédit où étoient dès lors tombés les alchimistes.

P. B.

14. Comme La Fontaine a mieux dit (l. VII, f. 10) :

Rien n'est plus dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudroit un sage ennemi. E. P.-B.

15. Des choses *dont il chaille*, dont on se soucie. Du verbe *chaloir*, *chalant*, etc., que nous avons perdu, tout en conservant *nonchalant*, etc. P. B.

16. C'est la pensée de ce distique grec de l'*Anthologie palatine*, IX, 139 :

Εἴ τις απαξ γήμας πάλι δεύτερα λεκτρα διώκει
Ναυηγος πλώει δὶς 6υθὸν ἀργαλέον.

Si quelqu'un ayant été marié une fois recherche un second hymen, c'est un naufragé qui navigue encore sur un gouffre terrible. E. P.-B.

Une dame, dans une ménagerie, regardant le *babiroussa*, qui a deux cornes et deux défenses, s'écrioit : « Quel singulier animal qui a quatre cornes ! — Madame, dit un passant, c'est un veuf remarié. » P. B.

17. Amour et majesté vont rarement ensemble, dit Saint-Ange traduisant Ovide (*Métam.*, II, v. 847 et suiv.). — Pour la fin du couplet, voyez l'épigr. de Moschus sur l'*Amour laboureur*, menaçant Jupiter

(que Melin appelle le dieu de Crète) de lui faire prendre encore la forme d'un cygne : Βροντα, καὶ πάλι κύκνος ἔσῃ. E. P.-B.

18. *Sçavous*, pour savez-vous. Ces contractions son encore usitées dans les campagnes. Il n'y a pas de soldat qui ne dise: un marchichef, pour un maréchal des logis chef. P. B.

19. La *nau* (*navis*), le navire. E. P.-B.

20. Que l'Amour le pardonne. E. P.-B.

21. Melin revient fréquemment à cette comparaison, de l'amant qui obtient l'objet de ses vœux, à un navire qui entre dans le port. Cette idée se rencontre fréquemment chez les anciens, notamment dans l'*Anthologie*. — Nos marins échappés d'un péril ont aussi conservé l'usage antique d'appendre un *vœu* dans une chapelle en témoignage de reconnaissance. Melin y fait allusion, au troisième vers de son quatrain. P. B.

22. Vous *désobliger*, vous délier de votre obligation. E. P.-B.

23. Melin est l'inventeur de cette gracieuse mythologie, qui fait de l'Occasion la nourrice de l'Amour. P. B.

24. Ménage disoit, en 1659, dans un quatrain à Mlle de Scudéri, qui l'avoit appelé coquet:

Hélas ! je voudrois l'être et n'être pas amant !

L. M.

25. Le Ms. porte : *De mainte nymphe estes cousin*. Ce mot voudroit-il dire le *favori*, le *mignon de couchette?* Ou bien signifieroit-il que celui à qui on l'applique fait la cour aux dames sans succès, puisque sa vigne ne rapporte point de raisin. — Il y a là une ambiguïté bien placée dans un oracle. P. B.





SOPHONISBA

TRAGÉDIE REPRÉSENTÉE AU CHATEAU DE BLOIS
EN 1554 ET 1556.

LA *Sophonisba*, quoique *dérobée* du Trissino, comme dit Branthôme, et faite en collaboration avec François Habert, meritoit d'être réunie aux œuvres de Sainct-Gelays. Ce n'est en réalité qu'une traduction libre, abrégée en certains endroits, et tout le mérite de la pièce revient à l'auteur italien. Mais, d'un autre côté, c'est une des premières tragédies représentées en France et la première écrite en prose avec des chœurs en vers. Il est à remarquer que ces chœurs, jusqu'à la troisième *Intermédie*, parlent constamment en vers, tandis qu'à partir de cet endroit, ils ne se servent plus qu'à trois reprises du langage poétique.

Branthôme, qui vit à Rome la *Sophonisba* italienne et la *Sophonisba* françoise à Blois, revient par deux fois avec admiration sur la pièce de Sainct-Gelays : d'abord dans la vie de Henry II [1], et, en second lieu, dans celle de Catherine de Médicis [2], où il

rapporte que la *Sophonisba* fut jouée à Blois pour les noces de M. de Cypiere et du marquis d'Elbeuf, *et très-bien représentée par mesdames ses filles*[3] *et autres dames et damoiselles et gentilshommes de sa cour.* — L'avis qui précède la pièce (page 162) témoigne que deux des principaux rôles d'hommes étoient tenus par Sainct-Gelays et Habert.

On peut déduire des paroles de Brantôme que la *Sophonisba* parut à deux reprises sur le théâtre de la cour, à Blois ; car les noces du marquis d'Elbeuf eurent lieu le 3 février 1554, et celles du marquis de Cypiere le 21 avril 1556, ainsi qu'on l'a vu par deux cartels qui commencent, l'un : *Les six vainqueurs*, etc. ; l'autre : *Quiconque sent du fils de Cythérée*[4].

Il paroit aussi que l'esprit superstitieux de Catherine de Médicis fut frappé par les revers de Siphax et la mort de Sophonisbe. *Elle eut opinion*, dit encore Branthôme, *qu'elle avoit porté malheur aux affaires du royaume, ainsy qu'il succeda ; elle n'en fit plus jouer, mais ouy bien des comédies et tragi-comédies, et mesmes celles de* Zany *et* Pantalon, *y prenant grand plaisir, et elle en rioit son saoul comme un autre*, etc.

P. B.

1. Branthôme. Ed. du *Panthéon littéraire*, I, 301.
2. *Id.*, II, 118.
3. Par ces mots : *mesdames ses filles*, Branthôme désigne les filles d'honneur de la reine, et non pas ses enfants.
4. Voyez tome I, pages 171 et 173.

Sophonisba.

Tragedie tres excellente

tant pour l'argument que pour le poly langage et graues Sentences dont elle est ornée : representée et prononcée deuant le Roy, en sa Ville de Bloys.



A Paris.

De l'Imprimerie de Richard Breton, Rue S.-Jacques, à l'Escreuisse.

1560

Auec priuilege du Roy.



AU LECTEUR.

IL n'est besoin, lecteur, que je te recommande beaucoup le petit œuvre present, par ce que l'authorité, sçavoir, noblesse et expérience de ceux qui l'ont mis en françois (et avec grande pompe et digne appareil, ont representé les mesmes personnages de la tragédie devant la majesté roialle, en sa ville de Blois) sont tres suffisans tesmoignages de la beauté et elegance de la matiere, laquelle de soy mesme se descœuvre ornée des parties de bien parler, parée des affections et passions tragicques, et enrichie de sentences graves et moralles, demonstrantes l'instabilité de fortune et la varieté de la vie humaine, sur l'exemple de la royne Sophonisba, laquelle pour ne venir captive en la puissance des Romains, eleut plustost la mort par poison que la conservation de sa vie.

ADVERTISSEMENT.

Intermedie *signifie* pause, *à la manière de France,* *ou* scene, *selon les Latins.*





LES PERSONNAGES DE LA TRAGEDIE.

SOPHONISBA, Royne, fille d'Asdrubal.
HERMINIA, dame de chambre.
Assemblée de Dames, que les Latins nomment *Chorus*.
PREMIER SOLDAT.
SECOND SOLDAT.
MASINISSA, Roy des Massiliens.
LELIUS, capitaine romain.
CATON, consul romain.
SCIPION, chef ou lieutenant general des Romains en Afrique.
SIPHAX, Roy de Numidie.
PREMIER GENTILHOMME de la Royne.
SECOND GENTILHOMME.
FEMME PREMIERE de la Royne.
FEMME SECONDE.
FEMME TROISIESME.

TRAGEDIE DE SOPHONISBA.

SOPHONISBA.

De quoy puis-je las tenir propoz sinon de ce que jour et nuict tourmente ma pensée? Et quel moyen ay-je de donner à mon triste cœur aucun allegement de l'infinie

douleur qui le tient opprimé, si ce n'est en la manifestant? Et si je la doy dire, à qui la puis-je avec plus de fiance descouvrir qu'à vous, Herminia?

HERMINIA.

Madame, vous ne vous sauriez adresser à personne qui plus que moy vous porte d'obeissance et d'amour, ny qui plus vivement sente vos ennuiz; qui par dignité m'estes royne et maistresse, et par affection et bonté m'avez tousjours tenue en lieu de sœur ; de sorte que vous pouvez seurement descharger vostre cueur, et me dire ce qu'il vous plaira.

SOPHONISBA.

Je ne fay point de doubte, et vous ay tousjours trouvée fidelle des que vous fustes contante, en nos premiers ans, de venir avec moi en nostre cité de Cirte, plus pour l'amour que vous me portiez que pour considération de parenté ne d'affinité que vous eussiez. Et pour ce, Herminia, je veulx librement et au long parler à vous comme à moymesmes. Et vous souvient bien du temps que Hasdrubal mon pere passa en Hespaigne pour faire teste aux Romains qui la travailloient, et de la prospérité qu'il y eut au commencement, et comme la fortune se tournant bientost aprés le contraignit de s'en retirer avec sept gallaires seullement et venir trouver Siphax, roy de Numidie.

HERMINIA.

Il me souvient, ma Dame, que le jour mesmes qu'il revint, arriva aussi Scipion, chef de l'armée des Romains, lequel l'avoit vaincu et diligenta de pratiquer le roy Siphax, qui tost aprés entra en ligue avec luy.

SOPHONISBA.

Il est ainsy. Or ceste ligue despleut beaucoup aux nostres ; et pour la rompre et regagner Siphax, ils me donnerent à luy en mariage, sans avoir esgard à l'accord que mon pere avoit faict de moy à Masinissa, roy des Massiliens, lequel s'offenca tellement de ce change qu'oncques puis il ne cessa d'estre de Siphax et de tout le païs mortel ennemy.

HERMINIA.

Et ce fut, ma dame, lors que vous vintes et je vous accompagnay en ce royaulme et en ceste vostre ville de Cirte.

SOPHONISBA.

Mais bientost se tourna la douceur de tant d'honneur et grandeur en trés amere vie pour moy. Car peu de jours aprés Scipion retournant en Afrique, et trouvant mon pere Hasdrubal et mon mary en armes, les rompit. Là fut commancement de nos travaux pour lesquels accroistre la fortune voulut que l'armée, qu'ils avoient assez promptement remis sus, fust de nouveau deffaicte. Qui a

esté cause que Masinissa, avec l'aide des Romains, ait recouvert son royaume que nous tenions; de quoy le roy mon mary grandement indigné, rassemblant ses forces, est allé essaier de le reconquerir, et ay esté advertie par le courrier qui est venu ceste nuict que aujourd'huy se doibt donner une bataille, dont je suis en passion qui ne se peult dire, craignant une ruyne telle que nous ne puissions plus lever la teste. Car si les vieulx soldats frais et entiers ne peuvent resister à l'effort de tels ennemys, que feront les nouveaux desjà las et rompus? Et ce qui m'espouvante encore plus est un songe que j'ay faict un peu avant le jour. Il me sembla que j'estois en une forest obscure entourée de chiens et de paysans qui tenoient le roy prins et le mal-menoient, dont craignant qu'ils ne me feissent de mesme, me tournay devers un berger, luy priant qu'il me deffendit d'eux. Et me sembla qu'il eut pitié de moy et qu'il entreprint de me garder. Mais voyant les chiens comme enragez l'abaier de tous costez et craignant qu'ils ne me déchirassent entre ses bras, il me monstra une caverne et me dit que puisqu'il ne me pouvoit sauver, je me sauvasse moy-mesme là-dedans, et que l'on ne m'y scauroit mal faire. J'y entray et lors disparut le songe, qui m'a laissée toute pensive et confuse.

HERMINIA.

L'occasion de vostre soucy certainement n'est

pas petite ; mais il me semble que vous imaginez une trop grande ruine. La fortune est inconstante et ne peut si longuement durer favorable à un party. Donc, ma Dame, esperez mieux et laissez ceste aprehension qui vous afflige avant le temps.

SOPHONISBA.

O que vous estes heureuse, Herminia, heureuse en ceste tranquillité d'estat sans aulcune grandeur ! Combien a moins de félicité la condition de ceulx à qui il n'est permis de faire sinon ce qui est convenable à leur supreme degré !

HERMINIA.

Si consiste toutesfois la gloire et reputation que le monde estime le plus en la haulteur de ceste fortune.

SOPHONISBA.

Oÿ bien, mais elle est incertaine et doubteuse et tousjours accompaignée d'ennuis, importunités, souspeçons, trahisons, guerres et peines qui ne se peuvent estimer.

HERMINIA.

Oh ! ceste vie presente ne peult passer sans quelque incommodité et en a l'un plus et l'autre moins, selon qu'il plaist à Dieu distribuer les biens et les maux ; mais si vous devez vous ramentevoir que c'est œuvre de magnanimité et de courage d'entreprendre les grandes choses et en esperer

bien, et puis supporter vertueusement ce qui en peult advenir.

SOPHONISBA.

Je cognois assez qu'il se debvrôit ainsy faire comme vous dites; mais la force de ma douleur lie mes sens de telle sorte qu'ils ne peuvent obeyr à raison. Tellement que si le ciel pitoiable ne prend mon affaire en protection, je me veoy conduicte au but oultre lequel les corps n'ont plus de vie.

HERMINIA.

Retournons doncques, ma Dame, du tout nos esprits vers Celuy qui le tout gouverne, et le supplyons de nous conserver et faire tourner sur nos ennemys le mal présent et la peur de l'avenir.

SOPHONISBA.

Ce conseil me plaist bien, car Dieu seul nous peut donner la paix sur tous biens.

ASSEMBLÉE DE DAMES.

Premiere intermedie.

Que doy-je dire ou faire? oseray-je appeler
Quelqu'une de céans pour soudain s'en aller

Avertir Sophonisbe, en ceste extremité,
De l'effroy qui s'espand par toute la cité,
Pource qu'on veoit desjà les bandes et cohortes
Des ennemys courir jusque devant les portes?
Attendray-je plustot qu'autre le luy revelle
Que de l'importuner de si dure nouvelle,
Veu que ce qui desplaist ne se peut tant suspendre
Qu'on ne pense venir assez tost à l'entendre?
Ha! il vault mieux laisser ces respects et ne craindre,
Car pour estre ignoré un malheur n'est pas moindre,
Et bien que pour un temps l'esprit ait quelque treve,
Si en sent il aprés impression plus griève,
Ayant nourry le mal et tardé le secours
Dont les biens prolongez semblent aprés plus courts;
Car comme oisiveté peine et travail apporte,
Ce plaisir donne aprés ennuy de mesme sorte.
O decevant espoir, illusion et songe
Qui nous vient en veillant et nous paist de mensonge!
Combien fasche aux mortels de vous l'esloignement,
Qui sans vous vivroient mieux et plus heureusement!
Sans vous, ô vain espoir! une jeune Princesse
Seroit peut-estre encor chez son pere en liesse,
Quitte d'ambition, de sceptre et de couronne,
Et du mal qui desja de bien prés l'environne.
O pauvre Sophonisbe! ô divine beaúté!
O douceur assemblée à haulté royauté!
Combien luy seroit grief servir estrange prince,
Venant de donner loix à si grande province!
O Dieu! ne permetz point que ce malheur advienne
Et de bonté si rare et vertu te souvienne,

Qui te doibt estre chere et l'est comme je croy,
Si chose de ce monde eut oncq faveur de toy!
Mais voicy arriver un courrier, qui à peine
Pour avoir travaillé peult avoir son alleine.

PREMIER SOLDAT.

Mesdames!

DAMES.

Que cherches-tu? quoy? ne sonnes-tu mot?

PREMIER SOLDAT.

O mon Dieu! l'alleine me fault; je ne puis parler.

DAMES.

Cestuy-ci me remplit d'une crainte nouvelle.

PREMIER SOLDAT.

Dites-moy où trouveray-je la royne?

DAMES.

Je la voy sortir hors du chasteau bien à point.
Mais dys-nous d'où tu viens, s'il ne te fasche point,
Et d'où vient cest effroy que tu sembles avoir?

PREMIER SOLDAT.

Du camp, hélas! non plus camp, mais desconfiture.

SOPHONISBA.

Aiez de m'appeler soing, si tost que Herminia aura achevé ce qu'elle appareille pour offrir au

temple, peult estre auray-je cependant quelques nouvelles du roy.

PREMIER SOLDAT.

He Dieu! de tres mauvaises, en entendez-vous?

DAMES.

Escoutons le propos de ce nouveau venu,
Car il doit mieux scavoir le tout par le menu,
Que nous qui n'entendons les choses que confuses.

PREMIER SOLDAT.

Ma Dame, je vous porte, à mon grant regret, de tres mauvaises nouvelles.

SOPHONISBA.

O triste commencement! Le roy est-il vif?

PREMIER SOLDAT.

Il n'est point mort et si ne le puis-je dire estre vivant.

SOPHONISBA.

Comment! Est-il blessé, ou le camp est-il rompu?

PREMIER SOLDAT.

Le camp est rompu et luy n'est point blessé, mais pris.

SOPHONISBA.

Il est pris! ô malencontre! ô moy defortunée!

cestuy-cy est le jour, le jour qui m'a ruinée de fond en comble ! Mais comme alla le tout, et comment fut la prise ? (*Evanouissement.*)

PREMIER SOLDAT.

Ce matin à l'aube du jour aucuns des nostres estoient allez dresser une escarmouche, lesquels mis en fuite par les Romains et puis soustenus des nostres, vindrent si bien aux mains que se renforçant les troupes d'une part et d'aultre, la bataille s'en est ensuivie. Et avoyent nos gens de cheval d'entrée si bien faict que les ennemys s'en alloient en route, n'eust esté que quelques enseignes de leurs gens de pied se vindrent mesler parmy nos gens d'armes, qui en furent un peu arrestez. Et cependant marchèrent leurs légions et les vindrent charger, de sorte qu'ils prindrent la fuite. Ce que voiant le roy s'avança et donna dans les Romains, pour veoir si ou de honte de le veoir mieulx faire qu'eulx, ou de peur de le laisser en danger les siens retourneroient au combat. Mais ce fut en vain; car il demeura si chargé et environné des ennemys que son cheval fut tué soubz luy, dont à vive force il fut amené prisonnier avec aucuns des siens et la reste n'a tasché qu'à se sauver, en tel effroy que nous avons eu prou d'affaire à gaigner la ville, sentant les Romains nous chasser de prés, tant qu'a peine avons eu loisir de lever le pont et fermer les portes.

SOPHONISBA.

O moy desolée ! Je voy la fin de cest empire.

DAMES.

Las ! combien de pitié me fais-tu, doulce Dame !

SOPHONISBA.

O fortuné Siphax, où es-tu maintenant ? et ès mains de qui suis-je demeurée ?

DAMES.

Quel cœur est si cruel, qui, voyant en tels termes
Ceste princesse-cy, peut retenir ses lermes ?

SOPHONISBA.

O malheureuse haultesse, à quel abisme m'as tu conduite.

DAMES.

Trop juste occasion vous meut à larmoyer.

SOPHONISBA.

Las ! à qui appartient-il de plorer qu'à moy qui en peu de temps voy toute ma félicité tumbée en extresme decadence, et ma joye en perpetuelle douleur ? O fussé-je morte au berceau ! Car il renaist qui peult mourir à temps.

DAMES.

Bien devriez vous pleurer, ma Dame, incessamment
Si le pleur vous pouvoit donner allegement ;
Mais si la peine en croist, il vaut mieulx le laisser.

SOPHONISBA.

O Asdrubal ! o cher père ! quelle vous semblera la perte que je fay de cest estat, au quel contre vostre jugement et volonté je fuz eslevée. Comme m'a deceu la flatteresse esperance. La joye que je m'estois promise enfin de vous donner de cest avantageux mariage sera que vous me verrez en continuel tourment, sera que je seray desnuée de toute grandeur et esloignée du païs de ma naissance ; qu'il me fauldra passer la mer, devenir esclave et servir à la superbe nation naturelle ennemie de la mienne. Non ! non ! vous n'entendrez point telles nouvelles de moy, vous orrez plustost dire que je seray morte que serve !

DAMES.

Mon Dieu, ma Dame, hélas ! qu'avez-vous dict ?

SOPHONISBA.

Que plustost je me determine de mourir que vivre esclave des Romains.

DAMES.

Il fait bon s'exempter de si cruelles mains,
Mais non point par la mort ; car la mort est le mal
Extresme et le dernier de tous les aultres maux.

SOPHONISBA.

Nostre vie est comme un beau tresor, le quel ne se doibt despendre en choses de petite importance,

ny aussi espargner aux grandes et vertueuses entreprises.

PREMIER SOLDAT.

Fuiez, mes Dames, fuiez ! retirez-vous en quelque lieu plus seur, les soldats sont dans la ville.

SOPHONISBA.

En quel lieu de seureté nous scaurions nous retirer, qui nous puisse deffendre d'eux, si Dieu seul ne nous conserve. Mais dy moy, comment sont-ils entrez : a cê esté par composition, par force ou par surprise ?

PREMIER SOLDAT.

Il se peut dire que par composition et par force.

SOPHONISBA.

Comment cela ? Parle, que je t'entende.

PREMIER SOLDAT.

Ma Dame, je vous conteray comment la chose s'est passée. Si tost que les ennemys ont esté devant la ville, ils ont envoyé un trompette la sommer de se rendre, auquel on a répondu qu'il se retirast ; ny pour menasses qu'ils ayent sceu redoubler de brusler le plat pays et la ville, ils n'ont tiré de nous responce aprochante de se rendre, jusques à temps que Masinissa venu en personne sur le bord du fossé et parlant aux principaux leur a remonstré le grand nombre qu'ils estoient, le

peu de munitions que nous avions, la prinse du roy, la deffaite des nostres, le desir qu'il avoit de conserver nous et les pays dont il seroit bientost seigneur; et sur cela, faisant amener à la veue de tous le roy prisonnier, a sceu tant dire et promettre que les portes luy ont esté ouvertes.

SOPHONISBA.

O douloureux accident! Comme est mal conseillé qui se confie en l'amour des peuples! A tout le moins s'ils eussent voulu tenir un seul jour et puis qu'ils se fussent rendus avec quelque meilleure et plus seure composition, je ne serois point si surprinse et despourveue comme je suis.

PREMIER SOLDAT.

Voicy les ennemys prés de la place.

SOPHONISBA.

Lequel est Masinissa?

PREMIER SOLDAT.

C'est le premier; celuy qui a sur son armet un pannache rouge.

DAMES.

Las! je me sens au cueur
Une si grande peur,
Que je ne scay que taire ou que parler;
Je me sens toute telle,
Comme la colombelle
Qui sur son chef voit un aigle voler.

SOPHONISBA.

Monseigneur, je scay bien que le ciel et la fortune et vos vertuz vous ont donné la puissance de faire de moy ce qu'il vous plaira. Mais si à une prisonniere estant à la discretion d'autruy est permis de parler et de supplier, je vous requiers une seule grace : c'est qu'il vous plaise ordonner à ma personne condition telle que bon vous semblera, pourveu que vous ne souffriez que je vienne à la puissance et servitude d'aucun Romain. Vous seul au monde, seigneur, me pouvez delivrer de ce joug; et de cela seulement je vous supplie par la hauteur de vostre fortune et de ce degré royal où bien peu devant je me suis veue aussi. Et pour l'honneur des Dieux protecteurs de ce pays, lesquels je prie vous recevoir avec meilleure fortune que n'a esté celle de Siphax. Car quand je n'aurois autre consideration que du lieu auquel j'ay esté mariée, encores aimeroy-je mieux me commettre à la foy d'un des nostres, et nay en Affrique comme je suis, que tumber en celle d'un estranger. Pensez donc, seigneur, ce que je doy faire estant Carthaginoise et fille d'Hasdrubal, et si j'ay raison de craindre la superbe maistrise des Romains! Vous esmeuve à compassion la misere et calamité où je suis ores et la felicité de ma vie passée.

DAMES.

Refuser ne se doit à Dame si honneste
Une si raisonnable et si juste requeste.

MASINISSA.

Ma Dame, je ne veux point rememorer les oultrages et desplaisirs que Siphax m'a faictz de longtemps de peur de renouveller mes anciens ennuys et vous en donner de nouveaux. Soit ce qui en a esté ; ma coustume est de persecuter mes ennemis jusques à ce que je les aye vaincus, et puis d'oublier toutes leurs offences. Et quand bien j'aurois deliberé de m'en ressentir et d'en prendre vengeance, si ne scaurois-je pourtant avec vous si non user de courtoisie ; car il n'est chose plus vile que d'outrager les femmes et courir sus à ceux qui sont opprimez, et sont sans aide et resistance. Et puis la jeunesse où vous estes, les bonnes graces et beauté dont vous estes pleine, vos doulces paroles et prières meritent trouver non-seulement pitié, mais faveur. Et pour ce ostez toute crainte de vostre entendement ; car vous ne recevrez de moy que tout honneur. Bien me faict-il mal que je ne vous puisse promettre ce dont vous m'avez requis, de ne vous laisser tumber au pouvoir des Romains ; car je me treuve si soubsmis à eux que je n'ay aucun moyen de le faire. Toutesfois je vous promets de les prier bien fort de vous mettre en liberté ; combien qu'ils soient de si bonne affaire que vous ne devez esperer d'eux si non bon traictement.

DAMES.

Renforcez le prier tant qu'il soit combattu.
Un arbre au premier coup n'est jamais abattu.

SOPHONISBA.

Monseigneur, vostre gracieux langage, qui vous monstre avoir quelque compassion de moy, ressuscite dans mon cueur beaucoup d'esperance, et de là je prendray la hardiesse de parler avec plus de confiance à vous ; combien que j'aye honte et regret à par moy de ne pouvoir en ceste tribulation parler si non de mes ennuys, qui peut-estre me feront trouver importune. Mais je me reconforte en pensant que la nature d'un gentil cœur est de donner voluntiers audience et aide aux affligez, et de se complaire en si bonne œuvre. Et pour ce, suivant mon premier propos, je vous supplie, Monsieur, avoir pitié de moy et de ne me laisser venir en la servitude d'aucun Romain. Ja ne scauroit-il tumber en mon entendement que vous ne le puissiez faire ; car qui ausera debatre qu'il ne vous appartienne bien, oultre le principal du buttin, avoir une femme en vostre disposition ? Et ne me dictes point, s'il vous plaist, que d'eux je ne puis avoir traitement que raisonnable. L'inimitié que de tous temps ils ont portée à ma patrie et particulièrement à ceux dont je suis descendue me faict inévitablement attendre de leur domination toutes les sortes d'injures, d'oultrages et de deplaisirs qui se peuvent imaginer ; chose à fuir plus que la mort. Qui me faict de rechef vous demander ceste grace de m'en delivrer par ces genoulx que j'embrasse et par ceste victorieuse main pleine de valeur et de foy, que je vous baise. Autre re-

fuge ne m'est demeuré en ce monde, si non vous, Monsieur, à qui j'ay recours comme au port de ma sauveté. Que si toute voye m'est interdite et est force que vive je vienne en la discretion de ces gens là, vueillez m'en au moins delivrer en me donnant la mort. Je vous demande ceste derniere grace, laquelle vous ne pouvez dire n'estre en vostre puissance. Pourtant, Monsieur, ne me le refusez point et adjoustez ceste promesse au louable commencement que vous avez donné à mon esperance.

DAMES.

Grande force devroit avoir un beau langage
Prononcé doulcement et sortant du courage
D'une si accomplie et aymable personne.

MASINISSA.

Il faict bon quelquefois user de gracieuseté et quelquefois estre audacieux ; mais si jamais l'audace est de saison, elle l'est quand on en use pour choses honnestes et œuvres pitoiables. Car il n'est rien qui tant rende l'homme semblable à Dieu que s'emploier pour les hommes et mettre autruy en seureté. Or pour faire donc nouvelle response à vos ardentes et trop gracieuses requestes pour estre refusées, je vous asseure et promects, ma Dame, de faire pour vous ce que vous me demandez. Et s'il se trouve homme si hardy qui ause seulement vous toucher la robbe, je luy feray sen-

tir qu'il m'aura offensé, et en deussé-je abandonner mes pays. Et pour plus grande seureté je vous veux donner ma foy et la jurer en vostre main, avecque le Dieu qui m'a donné faveur au recouvrement de mon royaume que vous n'yrez en puissance d'aucun Romain tant que la vie me soustiendra.

DAMES.

O courtoyse response ! ô acte memorable !

SOPHONISBA.

Avec quelles paroles pourray-je assez dignement vous rendre graces de ceste libéralité et magnanime promesse, laquelle veritablement vous monstre bien meriter les victoires, le nom et la hauteur en quoy vous estes. Et pourtant si je me monstre doubteuse et confuse et ne scay bien ordonner mes propoz, je ne suis point indigne d'excuse, car il me semble chose impossible de pouvoir parler d'un cœur si généreux comme est le vostre en la façon qu'il appartient, ne donner assez de louange à un si glorieux et louable fait comme cestui-cy. Et quand bien j'aurois quelque suffisance de l'exalter et approcher de son merite, je ne l'entreprendray point, sachant bien que je ne satisferois jamais à mon desir ny à l'obligation que j'y ai, seulement diray-je bien que mon esprit n'est jamais pour mectre en oubly une si grande et si estimée grâce, tant qu'il aura memoyre de

moy mesmes. Mais autant que ma rigoreuse fortune ne m'a laissé de toutes choses rien que la vie, laquelle je recognois de vous seul et que n'ay moien de vous faire aultre retribution, je prieray le grant Dieu qui au ciel regarde les œuvres de nous mortels, qu'en lieu de moy il vous recompense de celle-cy, aussi haultement comme je la recognois et l'estime.

MASINISSA.

Je ne veulx aultre recompense du bien si non le plaisir de le metre en effect ; car le bien se doibt faire pource qu'il est bien et qu'il est la vraye retribution de soy mesme et le seul but de toutes nos actions.

SOPHONISBA.

Si voit on beaucoup de gens conviez à de glorieuses entreprinses par l'esperance de retribution.

MASINISSA.

Ouy, ceulx à qui la doulceur de vertueusement et bien faire n'est pas assez cogneue.

SOPHONISBA.

Or soit ainsy et plaise neantmoins à Dieu vous guerdonner de ceste œuvre pour honorer si pitoyable aide.

MASINISSA.

Assez bon loier ay-je eu de Dieu de m'avoir

donné le vouloir de dire comme j'espere le pouvoir d'executer chose qui vous est si agreable.

SOPHONISBA.

Grande modestie et vertu! Mais, Monsieur, que dois-je faire? Car je n'ay ni veulx avoir volonté ny conseil que le vostre.

MASINISSA.

Mon advis est, si bon vous semble, que vous vous devez retirer au chasteau, et là nous delibererons du moyen qu'il faudra tenir pour vous tenir ma promesse.

SOPHONISBA.

Je vous en supplie, Monsieur; et ne m'abandonnez ny oubliez point.

MASINISSA.

Comment oublier? avez-vous si peu de foy en moy que vous soyez en doubte?

SOPHONISBA.

Non. Mais si grand desir de liberté me transporte qu'il faict sembler que je doubte.

MASINISSA.

Ne doubtez nullement; car c'est ma coustume de garder ce que je prometz comme ma vie, et ne

siet bien à nul d'avoir une chose au cœur et une autre en la bouche.

SOPHONISBA.

Entrez donc, Monsieur. Si la fortune n'est perpetuellement contraire aux bonnes entreprises, je puis esperer qu'en ceste-cy elle me sera aydante ; mais je ne scay comment en mon cueur ne peult entrer asseurance de rien.

Seconde intermedie.

DAMES.

Haulte, celeste, invisible lumiere,
Qui estes source et naissance premiere
Des corps luisans qui restaurent le monde
Par le retour de leur clarté féconde ;
Qui ordonnez que leur course eternelle
Ans, moys et jours, et saisons renouvelle,
Permettez leur nous amener un jour
Qui nous remette en l'ancien sejour,
Dont joyssoit ceste heureuse contrée
Avant qu'enseigne estrange y fust entrée ;
Lorsqu'en ces champs n'y avoit un seul homme
Qui sceut le nom du Tybre ny de Rome ;
Et nous contens des fruicts de nostre terre

Aux fiers lyons seulement faisions guerre.
Helas ! Seigneur, depuis que ceste Affrique
Eust à desdaing son ouvrage rustique
Et naviga pour ailleurs dominer,
Elle à peu près s'est veue exterminer.
Elle a tant faict cherchant les estrangiers
Qu'elle les veoit ores en ses vergiers.
Siphax est pris et Sophonisbe aussi ;
Masinisse est luy mesme en la mercy
Des fiers Romains ; car assez est lyé
Qui à plus grand que soy s'est allié.
Les ennemys sont depuis le matin
Dans le chasteau qui est de leur butin.
Brief il n'est mal publicque ny privé
Que nous n'ayons mille fois esprouvé.
Et ne scauroit la fortune inventer
Nouveau moyen de plus nous tourmenter.
Un seul espoir d'assez loing nous regarde,
C'est que le Roy, qui a pris en sa garde
Nostre maistresse, aura sollicitude
De ne souffrir qu'elle aille en servitude.
Et s'il le faict et tient sa foy promise
Nous resterons avec elle en franchise
Et luy ferons service en liberté,
Changeant nos nuicts en lumière et clarté.

LELIUS.

A chacun pas que je fay, j'entre en merveille de la grandeur, de la beauté et de la force de ceste ville, et me tiens presque pour mal conseillé d'y

estre entré avec si petite trouppe que celle qui m'a servi, craignant quelque stratageme et surprinse des ennuyeux ; desquels la desperation est quelquefois plus à doubter que la victoire, et ce qui plus m'y faict penser est que je ne voy nulz de tant de soldatz qui y sont entrez avec Masinissa. Et pource j'en veux demander nouvelles à ces femmes. — Femmes ! quelle part a tiré le Roy qui est entré naguières en ceste ville avec ses gens ?

DAMES.

Il entra au chasteau et pensons qu'il y est
Avec la Royne encor ; mais, seigneur, s'il vous plaist,
Dites-nous vostre nom ; car vos façons honnestes
Nous donnent grand desir de scavoir qui vous estes.

LELIUS.

On m'appelle Lelius.

DAMES.

Point ne nous a trompé vostre grave presence
Manifestant le bien que, souvent en absence,
Du Romain Lelius nous avions entendu,
Dont par tout l'univers le nom est espandu.
Mais je voy, Monseigneur, un des vostres sortir
Qui de ceux de ceans vous pourra advertir.

SECOND SOLDAT.

Voicy bien à propos Lelius, lequel j'allois trou-

ver. — Monseigneur, j'ay à vous dire aucunes choses s'il vous plaist les entendre.

LELIUS.

Parle. N'oublie pas de me conter du grand butin qui est faict dans le chasteau.

SECOND SOLDAT.

Je ne vous parleray point de butin, ayant esté occupé par le Roy à autre chose.

LELIUS.

Quelle ocupation a-il céans, si non de faire assembler les richesses qui y sont ?

SECOND SOLDAT.

Occupation de festoier sa nouvelle espouse.

LELIUS.

Quelle espouse ?

SECOND SOLDAT.

Sophonisba, fille de Hasdrubal.

LELIUS.

Sophonisba, femme de Siphax ?

SECOND SOLDAT.

Celle mesme dy-je, qui estoit Royne.

LELIUS.

Masinissa l'a-il espousée ?

SECOND SOLDAT.

Je vous asseure ; je ne parle point en vain.

LELIUS.

O estrange cas ! ô audace insupportable !

SECOND SOLDAT.

La chose est comme je le dy.

LELIUS.

Mais où estoit-elle ? où la veid il premierement ?

SECOND SOLDAT.

En la place devant le chasteau.

LELIUS.

Que luy dit-il d'entrée ?

SECOND SOLDAT.

Elle parla à luy la première.

LELIUS.

Comment ? de l'espouser ?

SECOND SOLDAT.

Ha ! non ; mais elle luy requist seulement un don.

LELIUS.

Et quoy ? la liberté ?

SECOND SOLDAT.

Oÿ ; de ne tomber en pouvoir d'aucun Romain.

LELIUS.

Et il la luy promist franchement ?

SECOND SOLDAT.

Mais bien la refusa-il quant à cela.

LELIUS.

Que fist elle lors estant refusée ?

SECOND SOLDAT.

Elle se mist à l'en requerir avec plus grande instance.

LELIUS.

Et luy se laissa vaincre ?

SECOND SOLDAT.

Il luy accorda tout ce qu'elle sceust demander.

LELIUS.

O témérité ! et comment le pouvait-il faire !

SECOND SOLDAT.

Je ne scay respondre de son intention.

LELIUS.

Qui le peust induire à faire si folle promesse?

SECOND SOLDAT.

Amour, grande beauté et douces parolles.

LELIUS.

Il estoit bien saison de faire l'amour parmy les armes.

SECOND SOLDAT.

Monseigneur, il n'est saison ny exercice sur qui Amour n'ait commandement.

LELIUS.

Aprés ceste promesse, que devinrent-ils?

SECOND SOLDAT.

Nous nous en allasmes les accompaigner dans le chasteau.

LELIUS.

Et là il l'espousa?

SECOND SOLDAT.

Non pas promptement : car elle feist des remonstrances de son mary vivant et d'un petit enfant de deux ans qu'elle a de luy, pour tousjours retarder, comme je croy, l'affaire. Mais

enfin la necessité de la presente fortune feist qu'elle se accorda à luy auquel son pere l'avoit autres fois accordée.

LELIUS.

L'entendement est la plus belle chose que Dieu ait accordée aux hommes; mais bien souvent la grande prospérité l'aveugle. Cestuy-cy qui avoit tousjours esté tenu pour homme prudent s'est laissé choir en une grande erreur pour se trouver victorieux, et luy a esté sa félicité plus dommageable en le rendant insolent, que ne furent oncques ses pertes en Espaigne.

SECOND SOLDAT.

Monsieur, voicy Masinissa qui sort du chasteau.

LELIUS.

Je l'avois bien aperceu ; mais va-t'en, qu'il ne te voie avec moy; car je ne veulx qu'il pense que j'aye rien entendu de son faict.

SECOND SOLDAT.

Bien, Monsieur.

MASINISSA.

Tenez vous prests trestous pour m'accompaigner tantost au temple à la solemnité; et toy, va-t'en au camp et fay diligence de m'advertir de ce qu'on y faict.

LELIUS.

Il ne fault autre advertisseur que moy, qui vient tout maintenant de là.

MASINISSA.

O Lelius, je n'avois pas encore tourné ma veue de ce costé pour vous veoir. Dites-moy, je vous prie, Scipion est-il arrivé avec le reste des forces?

LELIUS.

Il n'y a guières qu'il est arrivé près d'icy et m'a mandé que je luy envoye Siphax et les aultres prisonniers que nous avons.

MASINISSA.

Ce sera bien faict.

LELIUS.

C'est ce qui m'a faict un peu tarder; mais voila Caton qui les a en sa compaignie. Dites luy qu'il attende un peu afin qu'il y puisse mener ensemble Sophonisba.

MASINISSA.

Hé! il n'est point besoing d'y mener la Royne.

LELIUS.

Pourquoy n'ira-elle avec les autres?

MASINISSA.

Pource qu'elle est femme et ne seroit pas chose honneste qu'elle allast en la trouppe des soldats.

LELIUS.

Ce respect ne doit point avoir de lieu là où est son mary.

MASINISSA.

Envoyez cependant les aultres; car il ne serviroit de rien de haster tant la Royne, et l'homme saige ne doit jamais faire chose qui ne serve.

LELIUS.

Serve ou non serve, je l'y veux resoluement envoyer.

MASINISSA.

Lelius, ne me faictes point un si grand desplaisir ; car le tort et desplaisir desplait mesmes à Dieu.

LELIUS.

Quel tort et quel desplaisir vous fais-je faisant ce qui est raisonnable de faire des prisonniers?

MASINISSA.

Ceste-cy ne se doit nullement mettre au rang des prisonniers, car elle est ma femme.

LELIUS.

Comment! vostre femme! ne l'est elle pas de Siphax.

MASINISSA.

Elle estoit premierement à moy; mais Siphax me l'osta et maintenant avec vostre aide je l'ay recouverte.

LELIUS.

Je n'ay point à m'enquerir de ce qui s'est faict par ci devant. Elle s'est trouvée femme de Siphax, lequel, son royaume, sa femme, ses enfans et ses tresors appartiennent au Senat et Peuple de Rome.

MASINISSA.

Elle n'est plus à Siphax, mais à moy qui l'ay espousée comme chacun l'a veu.

LELIUS.

Vous l'avez espousée? Et en quel lieu?

MASINISSA.

En ce palais dont je viens de sortir.

LELIUS.

En ce chasteau? En maison ennemye? sans nostre sceu? Ah! vous avez faict chose indigne de vous!

MASINISSA.

Je l'ay faict avec bonne raison et meilleure esperance.

LELIUS.

L'esperance de ce qui n'est point raisonnable est bien souvent la ruine des hommes.

MASINISSA.

Je choisiray plus tost avoir mal pour bien faire, qu'avoir du bien pour avoir mal faict.

LELIUS.

Je scay bien que vous n'ignorez point qu'il n'est rien si utille aux hommes que le scavoir, et que celuy ne se doit tenir pour scavant ni saige qui ne l'est pour soy. Considerez doncq à part vous maintenant ce que vous avez faict, mettant à part la passion qui bien souvent trouble le jugement; et vous cognoistrez avec combien mauvais conseil vous avez prinse à femme Sophonisba, laquelle, en premier lieu, vous est mortelle ennemye et puis esclave du peuple romain, pour lequel recompenser du Royaume où il vous a remis et de cestuy-ci qu'il vous a octroyé, vous le voulez frauder d'une prisonniere, et l'espouser estant encore en armes contre le debvoir et sans en demander nostre advis. Ha! n'avez-vous point de honte seulement de l'oïr racompter? Laissez-la, je

vous prie ; car ce n'est pas peu de gaing d'abandonner une mauvaise entreprise. Cecy pourroit estre un brandon qui enflammeroit vostre maison et vostre pays. Si l'affection vous esblouit, supportez-la un peu et puis vous verrez clair ; car en ceste vie le doux quelquefois devient amer et puis revient après en sa doulceur.

DAMES.

O que j'ay peur qu'un vain espoir nous trompe,
Et qu'un malheur le desseing interrompe.

HISTOIRE

servant d'argument à ceste tragédie.

MASINISSA.

Ainsi comme sans quelque grande occasion on ne doit point estimer homme de bien un qui ait esté mal vivant ; ainsi ne doit on legerement tenir pour meschant un qui ait accoustumé de bien faire. — Or puis qu'ainsi va que je suis blasmé d'un œuvre dont je m'attendois avoir louange, qui est d'avoir aidé à une pauvre affligée et ma femme. Je veulx avec quelque raison monstrer que j'en suis reprins à tort. Il est congneu à tout le monde que Hasdrubal fils de Gisgon me donna Sophonisba sa fille en mariage et puis me mena

avec luy en Espaigne, me traictant et favorisant comme son gendre; durant le quel temps Siphax, à qui ceste femme plaisoit grandement et la desiroit avoir, se feist ennemy des Carthaginois et s'allia de vous autres; dont le Senat à Carthage qui le vouloit fort gaigner en sa devotion, pour le gratifier, luy permit espouser Sophonisba, sans le sceu de son pere ny de moy; qui à mon retour luy en feis la guerre, combien que la fortune ne m'y feust pas si bonne comme estoit ma querelle, et qu'en lieu de recouvrer ma femme, j'ay perdu mon royaume et presque la vie. Ores je l'ay reconquise avec vostre faveur dont je confesse vous estre eternellement obligé et delibere vous faire veoir par bons offices que qui faict plaisir plaisir en doibt attendre. Quel mal fay-je doncq de reprendre celle qui m'appartient et que j'avois tousjours cherché de ravoir? si cela ne m'estoit concedé, je serois de bien pire condition que ne fut Siphax au quel leur senat l'octroia bien sans qu'il y eust droit. Et vous m'en dessaisiriez la tenant à juste raison? Et si en la prenant je n'ay observé le temps, le lieu, ni la mode que vous y requerez, cela peut estre erreur mais non pas coulpe. Vous dictes qu'elle m'est ennemye; il est impossible, car oncq ne luy pourchassay desplaisir; ouy bien encore à Siphax. Et encores à elle ay-je faict plaisir. Je ne veulx point entrer en consideration de mon portement avec vous, ne de combien mes gens et moy avons servy à vos affaires. Il me suffit

de ne vous estre point inutile amy et de meriter que l'on me porte quelque respect meilleur que de me refuser ou pour mieux dire m'oster ma femme, mesmement après m'avoir liberallement donné un Royaume. Car qui refuse le moins aprés avoir donné le plus, semble vouloir perdre le gré du premier fruict; de sorte que je vous prie ne m'exorter point de la laisser, mais plustost m'aidez à la conserver.

DAMES.

Ayez, seigneur, de ce bon Roy pitié
De foy si rare et si juste amytié.

LÉLIUS.

Quand un homme se r'avise d'une faulte qu'il a faicte et à par soy s'en repent, il merite qu'on luy pardonne et en peult-on bien esperer; mais de celuy qui la soutient et l'excuse, on ne peult penser autre chose si non qu'il est abandonné et incorrigible. Je ne veulx plus consommer de parolles avec vous; car il n'est pas bon medecin qui voit que le mal requiert le feu et ferrement et y use de charmes. Sus, soldats! entrez ceans et comment que ce soit amenez moy la Royne en bonne et seure garde.

MASINISSA.

S'il y a homme si hardy que d'y mettre le pied, je luy feray arrouser ceste porte de son sang.

LELIUS.

O quelle braveté! Et quoy cuidez-vous venir au-dessus de toute nostre armée?

MASINISSA.

Je ne puis supporter que l'on m'oste ce qui m'est plus cher que la vie.

CATON.

Gardez bien ceans tous ces prisonniers. Je voy icy s'apprester un debat du quel pourroit bien sortir une grande ruine et pour ce je veulx mettre peine de l'appaiser.

LELIUS.

Caton, avez-vous veu l'arrogance de Masinissa et comme il nous menasse.

CATON.

J'ay veu tout vostre different.

MASINISSA.

Je suis fort aise que vous l'ayez entendu, pour sçavoir de qui vient le tort.

CATON.

Ce seroit bien fait de rompre le chemin à ceste vostre querelle sans plus fort en attiser le feu et y mettre du bois. Pource que l'inimitié qui se met entre amys est plus aspre que nulle autre, et quasi

jamais ne se peut arracher si on luy laisse prendre racine. Quant à moy je vous diray ce qui m'en semble. Et soit pris comme on voudra; car on doibt porter honneur à la verité. L'un et l'autre me semblez hors de vous mesmes, et que vous cherchez à donner ennuy à tous voz amys et faire plaisir à voz ennemys. Où vous laissez-vous transporter de la colère? Ne considerez-vous point en quelle ville vous estes, et parmy quelle nation? Je parle à vous premier, Lélius, pource que vous avez icy plus de puissance, et où il est question de debatre pour la raison. Le plus fort, pour son honneur, doibt pourvoir à ce que le plus foible ne soit point de faict oultragé. Ne vous obstinez doncq point, je vous prie, à vouloir tout promptement emmener d'icy par force Sophonisba, ains la laisser en ce chasteau pour cy après en estre faict ce que Scipion en ordonnera. Mais vous aussy, Roy Masinissa, qu'avez-vous eu pensée de faire? Seriez-vous si mal conseillé de vouloir la guerre contre les Romains pour l'amour d'une femme? — Ha! pour Dieu, ne leur vueillez rendre si mauvaise recompense de la grace qu'ils vous ont faicte en vous reconquerant vostre pays. Il n'est rien pire au monde, ne qui tant merite d'estre haï, que celuy qui ne recognoist où il peult le bien qu'il a receu. Car, tant qu'en luy est, il estainct la source de liberalité, et pour son exemple degouste ceux qui ont moyen de secourir la necessité; mais oultre cela ne vous avisez-vous pas que telle guerre ne peult tourner si non à vostre evi-

dente ruine. Ce consideré, je vous prie et admoneste l'un et l'autre, que toute collere mise en arriere, vous vous rapportiez à ce que Scipion en ordonnera.

LELIUS.

Caton, vostre parler est si saige que j'aurois honte d'y contredire ny contrevenir; mais ce jeune Roy icy me semble un peu avantageux, et veult par trop tout ce qu'il veult. Toutefois, je feray en cela tout ce qu'il vous semble pour le mieulx.

MASINISSA.

Je serois bien de lasche cueur et homme de nulle valeur, si je me laissois emmener ma femme devant mes yeulx; ce neantmoins je suis tres content de m'en tenir à ce que Scipion en arrestera.

CATON.

C'est assez, puisque tous deux estes d'accord de vous rapporter à la sentence de Scipion, il n'en fault plus contester. Cependant je m'en vais devant au camp lui mener les prisonniers, et vous viendrez aprés ensemble le plus tost que vous pourrez.

Troisiesme Intermedie.

DAMES.

Las! je pensois estre venue
Au bout de ma deconvenue,

Qui plus ne pourroit empirer !
Mais voyant or se retirer,
Et si facilement se rendre,
Celuy qui ausa entreprendre
De nous sauvegarde nouvelle,
Neufve peur de rechef me gele
Le cœur opressé de martyre.
Si ne scay plus où me retire,
Ny de quel costé me tourner;
Me voiant ainsi mal mener
De l'esperance tromperesse,
Pasture donnée à destresse.
Si c'est fatalle destinée
Qui m'ait à ces maulx condamnée,
Je scay bien à la fin que vaine
Sera toute prudence humaine,
Et qu'aprés tout nous tumberons
Soubz le faiz et succomberons,
Si Dieu, qui tout peult et tout veoit,
Par sa clemence n'y pourveoit.
N'aiant donc plus d'autre recours,
Seigneur, qu'à ton divin secours,
Nous te supplions humblement
De vouloir pitoyablement
Garder de viollent oultrage
Cestuy nostre jeune et tendre age,
Et saulver ceste honnesteté,
Qui jusques icy a esté
Par nous deffendue à l'encontre
De mille aguets que l'on rencontre,

Passant ceste vie traistresse.
Mais ores je veoy qu'on luy dresse
Tout à l'environ un assault
Si aspre, que si Dieu d'en hault
N'a pitié ny estend sa main,
Rien n'y vauldra secours humain.
Ottroye donc, Seigneur piteux,
A ce peuple calamiteux
Ta paix, et dispose le cueur
Du vaillant Scipion vaincueur
A souffrir que, par son ottroy,
Sophonisba la Royne au Roy
Masinissa soit accordée,
Non point au triomphe gardée.

SCIPION.

Voicy les prisonniers que l'on m'ameine et celuy qui marche le premier devant tous les autres est le miserable Roy Siphax, qui me faict grande pitié. Et en effet, en le voiant en si pitoyable estat, je resous en moy mesme que tous tant que nous sommes de vivans sur la terre ne sommes qu'ombres et songes de fumée. O Dieux! en quelle majesté et en quelle hautesse je le vy lorsque Hasdrubal et moy arrivasmes tous deux à un mesme jour en sa maison? Cela nous monstre bien que la fortune ressemble proprement à verre, qui plus est clair, plus est dangereux à rompre. Et n'y a jamais homme tant aymé des Dieux qui se puisse promet-

tre asseurance de sa fortune et de son estat pour un seul jour.

CATON.

Scipion, les prisonniers sont arrivez; ordonnez ce qu'il vous plaist en estre faict.

SCIPION.

Que tous les autres soient serrez en ces tentes-là et tenus bien seurement. Le Roy Siphax demeurera icy avec moy.

CATON.

Il y a grande foule de peuple accourue de toutes pars pour les voir; nous aurons beaucoup à faire à les conduire jusque-là.

SCIPION.

Quelle malheureuse fortune, Siphax, vous a conduit à faire accord avec nos ennemys, sans avoir satisfait à la ligue et à la foy premierement jurée avec nous? Et vous a davantaige esmeu à prendre les armes contre le peuple romain, qui les avoit prinses pour vous contre ceux de Carthage.

SIPHAX.

La seule cause, Scipion, en a esté l'amour de Sophonisba, laquelle estant affectionnée envers son pays, autant ou plus que dame le scauroit estre, et m'ayant tellement enflammé le cueur de l'amour de sa bonne grâce et de son incomparable beauté,

qu'elle avoit toute puissance de disposer de moy à sa volonté, sceut si tres bien dire que finablement elle me retira de vostre alliance et me tourna du tout à celle de son pays. Ainsi m'a elle consequemment reduit du comble de la felicité où vous m'avez autres fois veu, en l'abisme de misere où vous me voiez maintenant. En laquelle toutes fois encores ay-je reconfort que le plus grand ennemy que j'aye en ce monde l'a prinse pour sa femme; car j'ay bonne esperance qu'il ne sera point plus constant que je l'ay esté, ains à l'adventure pour la jeunesse en laquelle il se treuve, plus esblouy de l'amour et plus leger. Dont finablement s'ensuyvra ruÿne, laquelle me sera reconfort et vengeance tres agréable de la mienne. Au reste, s'il est vray que la prosperité acquiere les amys et l'adversité les espreuve, vous n'aurez jamais occasion plus grande de faire cognoistre au monde combien vous estes digne de l'amitié de tous ceux qui estiment la vertu, si, sans avoir esgard ny à la faulte que j'ay commise, ny à la calamité en quoy je suis encouru, vous vous monstrez en ce mien estresme besoing souvenant de l'amitié privée que nous avons autresfois contractée ensemble.

SCIPION.

Certainement j'ay tousjours esté et suis encores desplaisant de vostre erreur, tant pour le regard de vous comme de moy aussy; car il n'est point blesseure qui plus ennuie que d'avoir de maladvi-

sez amys, qui veulent qu'on espouse leurs faultes, comme vous qui maintenant vous estes vous mesme reduit à telle calamité que je (le desirant) ne vous puis secourir.

SIPHAX.

Je ne vous demande point liberté, sachant tres bien qu'il n'est point en vous de la me donner, ny ne crains point à mourir; car qui se treuve en l'estat où je suis ne peult si non gaigner en perdant bien tost la vie. Mais je desirerois que l'on executast promptement ce qui doit estre faict de moy sans me faire languir en tourment.

SCIPION.

N'ayez doubte de telle chose; car de ma part vous sera faict tout le bon traictement qu'il m'est permis de faire à un prisonnier ennemy. — Qu'il soit conduit en mon logis et soingneusement gardé. Au demeurant traicté non comme prisonnier de guerre, mais comme mien amy.

SIPHAX.

Dieu vous doint heureuse yssue de ceste vostre entreprinse et de toute autre aussy, puisque vous estes tel que non seulement vos gens, mais encores vos ennemys soient contraincts de vous aymer.

DAMES.

Hé Dieux! tant j'ay de douleur et de pitié au cueur, quand je considère le piteux estat où ce

miserable prince est reduit, qui n'a gueres estoit si grand, si riche et si puissant Roy et ores tout à coup se trouve esclave, prisonnier et indigent de toutes choses.

SCIPION.

Avez-vous point noté les parolles de Siphax, quand il m'a dit que les persuasions de Sophonisba ont esté les poignans aiguillons qui l'ont incité contre nous? Cela me fait penser qu'il sera bon de pourvoir à ce que ses doulx attraicts ne nous soustraient encore cest aultre-cy.

CATON.

J'ay entré dedans la ville et ay parlé à Masinissa, lequel m'a dit qu'il estoit content de s'en remettre et rapporter à vostre ordonnance.

SCIPION.

Estimez-vous qu'il soit pour se contenter que l'on la luy oste ?

CATON.

Je pense qu'il le fera bien à regret.

SCIPION.

C'est tout un, pourveu qu'il le fasse ; car des des remedes que l'on applique aux blesseures, il n'y en a point qui soient si douloureux que ceux qui sont ordinairement les plus salutaires.

CATON.

Voi le cy venir en personne. Parlez vous mesmes avecques luy.

DAMES.

Hélas! seigneur, quelle batterie s'appareille contre vostre amour et desir.

SCIPION.

Vous, soyez le bienvenu, Roy Masinissa; car à la verité vostre valeur merite toute louange. J'oy tant de personnes qui s'accordent à exalter les haults exploits de prouesse et de prudence que vous avez faictz en la bataille, que je vous en seray en mon particulier obligé éternellement; mais oultre cela le Senat et le peuple romain vous en rendront le loyer que vous meritez; car ils n'ont jamais accoustumé de laisser un bon service sans le remunerer.

DAMES.

Ce propos me donne quelque esperance.

MASINISSA.

Je ne veulx point nier que je ne sois bien ayse d'entendre que je vous aye approuvé mon devoir; car aussy à la verité y ay-je faict entierement ce que j'ay peu, sans aultrement en esperer recompense; car le plus grand loyer que j'en scaurois recevoir à mon gré est que mon service soit agréable à un peuple sy honorable.

SCIPION.

Retirez-vous un peu à part, vous aultres, et nous laissez icy, Masinissa et moy tous seuls.

DAMES.

Tirons-nous un peu à l'écart jusques à ce que nous saichons ce qui devra estre de Sophonisba.

SCIPION.

Je pense, Roy Masinissa, que ce qui vous convia à me porter amitié premierement fut que vous cuidastes veoir en moy quelque umbre et apparence de vertu; et vous a ceste amitié conduict à commettre vostre personne propre et toute vostre esperance en ma foy; mais il fault que vous sachiez que de toutes les louables qualitez qui apparoissent en moy, si aucune y a, nulle aultre ne me donne contentement ny ne me rend tant honnoré comme faict la temperance et continence de commander à tous appetitz de volupté. Pourtant desirerois-je que vous aussi semblablement adjoustissiez encores celle-là aux autres grandes que vous avez. Car soyez asseuré que les voluptez, qui nous environnent et assaillent de tous costez, sont plus à craindre en l'aage où vous et moy nous trouvons maintenant que ne sont pas les ennemys armez, et que celuy qui avec la temperance refrene ses cupiditez et se dompte soy mesmes merite plus de louange et de gloire que celuy qui avec les armes au poing surmonte ses ennemys. Or, quant à ce

que vous avez faict en mon absence, tant de la personne vaillamment que de bon sens prudemment, je l'ai tousjours volontiers publicquement presché, et me demourera eternellement fiché en la mémoire ; mais quant au reste, j'ayme mieulx que vous le repensiez à part en vous mesme qu'en le vous disánt, vous faire rougir la face de honte. Cela vous diray-je bien seulement que Sophonisba est prisonniere et proye du peuple romain, et par consequent que vous ne pouvez disposer d'elle en aucune maniere. Pourtant vous admonesté-je que promptement vous la m'envoiez à cause qu'il me la fault au premier jour envoier à Rome. Parquoy si d'adventure vous avez mis legierement vostre amour en elle, surmontez en cest endroict vostre desreiglé appetit, et vous donnez garde de deshonorer (avec ce seul vice d'incontinence) tant d'aultres belles vertus que vous avez ; ny ne vueillez perdre ou oscurcir la grace de tant de bons services que vous avez cy-devant faicts au peuple romain, par ceste seule faute trop plus grande que n'est l'occasion d'icelle.

AUTRE PARTIE
de l'argument de ceste tragédie.

MASINISSA.

Je vous respondray en peu de parolles, seigneur Scipion, afin que vous ne me condamniez ainsy

sans avoir ouy mes raisons. Ce n'a point esté appetit desordonné qui m'a induit à contracter ce que j'ay faict avec Sophonisba, ains a esté genereuse pitié, et j'estimay en cela ne faire point de faulte mesmement contre le peuple romain. Je scay bien que vous estes assez adverty comme le pere d'elle me la promit en mariage premierement ; mais Siphax qui depuis en devint amoureux feit tant par ses menaces qu'elle me fust ostée par les seigneurs du Senat de Carthage, pour la luy donner, dont je conceu en moy un tel despit que tousjours depuis je luy ay faict la guerre, et à la fin me suis joinct pour cest effect avec vous, là où vous scavez comme je me suis porté, et comme j'ay prins prisonnier Hanno et fus cause de rompre la gendarmerie de Carthage prés la tour que feit edifier le Roy de Syracine Agathocles. Et depuis quand vous desfeites Hasdrubal en bataille, vous scavez comment j'ay trouvé moyen de vous descouvrir tous les conseils des ennemys et comme seul avec mes gens je feis teste à l'armée de Siphax. Mais quel besoing est-il de vous raconter par le menu en combien de lieux je vous ay faict service, entendu que nul aultre ne le scait mieux que vous. Pourtant vous diray-je seulement que sur la confiance d'iceulx j'ay prins ma femme qu'un aultre m'avoit emblée, à quoy faire m'a encores donné hardiesse, ce que par plusieurs fois vous m'avez faict promesse de me rendre tout ce que Siphax occupoit du mien. Et si ma propre

femme ne m'est restituée, que puis-je esperer que l'on me rende plus ? Toute l'Europe anciennement print les armes et passa la mer avec plus de mille vaisseaux et demoura plus de dix ans au siege devant Troye la grande, jusques à ce qu'elle feut prinse, arse et bruslée, pour faire rendre à Menelas sa femme Heleine, qui volontairement s'en estoit fuie avec Pâris-Alexandre, en la compaignie du quel elle avoit jà bien esté l'espace de vingt ans. Et vous ne voulez pas rendre ceste-cy que Siphax m'a ostée par force et par tromperie il n'y a que trois ans et qui point n'a esté reconquise avec tant de travaux. Je vous prie, au nom des Dieux, ne me refusez point un don qui si peu vous couste et à moy est si cher. Et ne s'estende le courroux et la haine que vous portez à ceux de Carthage jusques aux femmes. Ains aient mes services tant de pouvoir envers vous qu'ils luy impetrent grâce et pardon de son offense, pour tascher de bien faire à son pays ; car il est bien raisonnable que pour l'amour d'un bon l'on fasse grâce à un mauvais ; mais c'est contre tout droict et toute raison, punir un innocent pour le mesfaict d'autruy.

Raisons de Scipion contre Masinissa.

SCIPION.

Qui ne scauroit certainement de quel costé seroit le tort, oyant ce que vous venez de discou-

rir, malaisement se pourroit persuader que je ne l'eusse. Mais celuy n'est pas le plus juste, ny n'a le meilleur droit qui mieux scait colorer de belles paroles ce à quoy le pousse son desir. Ains est celuy qui jamais ne se depart de la vérité. Or, si Sophonisba estoit une femme comme vous dictes, sans point de doubte je la vous rendrois. Car vous scavez que je vous donnay Hanno, l'un des principaulx chefs de Carthage, pour (en eschange de luy) retirer vostre mère prisonnière. Et tout aussi tost que nous eusmes conquis le royaume des Massiliens, que je scavois à la vérité estre vostre, je le vous remis entre les mains. Mais encore que Sophonisba vous eust esté promise en mariage avant que a Siphax, ce n'est pas à dire qu'elle soit vostre femme pourtant; car une simple promesse ne faict pas le mariage. Vous n'avez point eu d'enfans d'elle comme Menelaus en avoit eu d'Heleine. Davantage, si elle estoit vostre femme, quel besoing estoit-il donc de l'espouser une aultre fois et si soudainement en faire les nopces dedans la ville mesme, capitale de vostre ennemy et au meillieu du bruit et du tumulte des armées? Et pourquoy futce que des le commencement, quand vous me déclarates tout ce qui vous appartenoit, vous ne me parlastes oncques d'elle? Cela tesmoigne assez qu'elle n'était point vostre, ains espouse légitime de Siphax, lequel ayant esté vaincu et prins soubs l'adveu de ma fortune et sous la conduite de mes enseignes; sa personne, sa femme, ses villes et

pays et générallement tout ce qu'il possedoit en ce monde vient d'estre proie et conqueste du seul peuple romain. Et est force que luy et sa femme, encores qu'elle ne fust point Carthaginoise et que son père ne fust l'un des chefs de nos ennemys, aillent à Rome pour y recevoir la sentence telle qu'il plaira au Senat et au peuple romain, attendu mesmement que ce a esté elle qui nous a soustrait un Roy, lequel par avant estoyt nostre amy, et l'a encore depuis incité à prendre temerairement les armes contre nous, au moyen de quoy il n'est plus en ma puissance d'en disposer. Et pourtant envoyez la moy sans plus attendre et ne vous entremettez plus de vouloir retenir à force ce qui est au peuple romain. Mais si amyablement vous desirez obtenir quelque chose de luy, dictes-le-moy; car j'en écriray pour vous affectueusement au Senat.

MASINISSA.

Puisqu'ainsy est que je vous voy resolu en ce propos de la vouloir (comment que ce soit) avoir, je n'en contesteray plus contre vous; car je veux que non seulement d'elle ains encores de ceste mienne personne vous puissiez tousjours disposer à vostre plaisir. Mais bien vous veulx-je supplier de n'estre point mal content si je cherche d'aquiter ma parolle et ma foy, laquelle avant qu'y bien penser j'ay obligée un peu trop soudainement.

SCIPION.

Ceste responce est digne de vous. Si en faictes

comme mieulx vous semblera, pouveu que nous l'ayons.

MASINISSA.

Je me retirerai doncques en mon logis pour à part moy penser comment je pourray ensemble satisfaire à vostre voulonté et à ma foy.

Quatriesme intermedie.

DAMES.

Amour, qui des plus haultains
Voluntiers les cueurs attains,
Et non guieres jamais hors
Des gentils espritz ne sors,
Il n'y a au monde force
Qui la tienne eschappe ou force;
Et sont tes lacs et fillez
D'attraicts doulx emmiellez
Si subtillement tendus
Que tous les mieulx entendus
Ja chenus et chargez d'ans
Encores donnent dedans.
Les plus fiers et plus farouches
Souffrent voulontiers les touches
De tes poignantes sagettes,
Que non-seulement tu gettes
Çà bas aux pauvres mortels,
Ains là sus aux Immortelz

Les faiz aussy bien sentir ;
Et ne s'en peult garantir
Au ciel mesme la haultesse
De pas un Dieu ny Deesse ;
Non plus que dessoubz la lune
N'a plante ny herbe aulcune,
Beste, n'y chose ayant vie
Qui ne te soit asservie.
Mais le servir gracieux
Au quel tu t'ayme le mieux
Sont les yeux des belles Dames,
Au feu desquels tu enflammes
Tes brandons et d'où depart
Ceste flamme qui tout ard.
Car comme les matelots
Voyageant dessus les flots
De la mer ont esperance
Qu'enfin à port d'asseurance
Les conduira la certaine
Guide de la Tramontaine ;
Ainsi les pauvres forçaires,
Enfermez sur les gallaires
D'Amour, n'ont autres estoiles
Ne guide à regler leurs voiles,
Si non les astres luisans
Des yeux qui leurs feux cuisans
Ont allumé. C'est le vent
Qui tourne et change souvent
Leurs diverses passions,
Selon les mutations

Des vouloirs de leurs maistresses,
Leur donnant ores detresse,
Ores plaisir, ores pleur
Et ores espoir trompeur.
Mais quand de ceste ruyne
On leur oste l'origine,
Encores à leur malheur
En fondent-ils de douleur.
Ainsy leur perte leur plaist
Et leur salut leur desplaist.
Je qui n'eus oncq la pensée,
Amour, de tes dards faussée,
Sens néantmoins en moy mesme
Une passion extresme,
Oyant les souspirs ardens
Et les sanglots evidens
Dont ce pauvre Roy aymant
Va l'air autour allumant,
De façon si vehemente
Qu'on l'oyt jusques hors sa tente.
C'est signe que sa prière
Est rejetée en arrière.
Helas! que nostre Princesse
Aura au cueur de tristesse,
S'il est vray. O que celuy
Qui regne au vouloir d'autruy
A d'angoisses est soubmis!
Las! tant je crains ce que mis
Il a en nn vase d'or
Et qu'il a envoyé or'

A la Roine. O puissants Dieux!
Que ce soit un precieux
Joyau qui la reconforte,
Non qui douleur luy apporte.

PREMIER GENTILHOMME DE LA ROYNE.

Dames esplorées et dolentes, ne demourez plus icy dehors; ains entrez dedans, là où vous trouverez la Royne, qui s'est toute vestue de blanc et s'appareille pour aller faire ses offrandes au temple, où elle desire que vous luy faciez compaignie.

DAMES.

Tu ne scais donques pas la nouvelle qui nous tient le cueur en tristesse, ny à l'adventure la Royne mesmes à qui plus il touche de l'entendre? Alons devers elle pour luy aider de nos prieres à pacifier l'ire des Dieux. Mais, helas! j'ay grand peur que ce ne soit trop tard.

PREMIER GENTILHOMME.

Nous avons le jour esté occupez à donner ordre à la maison, par le commandement de la Royne, qui a esté cause que nous n'avons peu entendre ce qui s'est faict dehors. Mais vous, mes Dames, qui le scavez, puisqu'ainsi est que vous estes en peine, je vous prie nous le faire entendre.

DAMES.

Ha! pauvre Dame! Hélas! tant j'ay de doubte

que tu ne nous sois enlevée et ne sois emmenée esclave et prisonnière en terre estrange.

SECOND GENTILHOMME.

Comment! les nopces accordées ne viendront-elles point à effect? que dictes-vous?

PREMIER GENTILHOMME.

Le Roy Masinissa ne tiendra-il point sa promesse? C'est bien chose estrange qu'il ait le cueur de si tost abandonner une si belle et si vertueuse dame; car il aura assez moyen de la sauver pourveu qu'il le vueille.

DAMES.

Qui n'est le plus fort, il faut qu'il baisse la teste et qu'il ait patience. Malaisement peult le subject gaigner sa cause à l'encontre de son seigneur. Le Roy ne feroit pas si triste chere s'il ne veoit les choses aller au rebours de sa volonté. Ceste pauvre Dame n'a homme qui parle pour elle et ne scauroit avoir si non mauvaise nouvelle.

PREMIER GENTILHOMME.

O Dieux! qui n'a donc faveur de la Fortune ne fault pas qu'il espere avoir des amis. Les nopces à ce que je voy sont rompues.

SECOND GENTILHOMME.

Je vay devant pour avertir la Royne que vous estes arrivées

DAMES.

Rien ne nous est encores asseuré; mais nous sommes tant aggravées de mal que tout signe moins que bon nous faict tousjours imaginer le pis qui nous scauroit advenir. Ce que le Roy se tient ainsi renfermé dedans sa tente sans sortir dehors et que nous l'avons entendu gemir et souspirer si fort, faict que nous perdons toute esperance de bien. O pauvre Royne desolée! Pendant que tu t'aprestes pour cuyder faire honneur à ton nouvel espoux, tu recevras en échange quelque nouvelle douleur. O combien te sera dure l'ambassade de celuy qui te viendra dire qu'il fault que tu t'en ailles prisonniere au camp des ennemys, pour desormais vivre tousjours esclave des Romains. Helas! à y penser seulement le cueur me fend de destresse qu'il faille qu'une beauté si excellente tumbe en servage de si cruelles mains. O seigneur Dieu! je te supplie, fais que ce soit une crainte vaine. Helas! voicy l'une des femmes de la Royne qui sort du chasteau toute éplorée et se tourmente merveilleusement.

FEMME PREMIERE DE LA ROYNE.

O moy malheureuse! o mienne vie miserable!

DAMES.

Helas! que veult dire ceste lamentation si douloureuse?

FEMME PREMIERE.

Las! qui seroit le cueur si dur qui se pourroit tenir de lamenter voyant ce que j'ay veu?

DAMES.

Quelle chose avez-vous veu? O Dieux! Tant vostre parler m'estrainct le cueur de nouvelle fraieur!

FEMME PREMIERE.

Vous le verrez vous-mesmes tantost.

DAMES.

Dictes-le-nous vistement sans nous tenir plus en suspens.

FEMME PREMIERE.

Nous perdons la Royne tout presentement.

DAMES.

Nous la perdons, helas! et où doibt-elle aller?

FEMME PREMIERE.

Au lieu dont jamais ne retourne.

DAMES.

Comment? jamais ne retourne celuy qui meurt!

FEMME PREMIERE.

Aussi mourra-elle.

DAMES.

Elle mourra. O griefve perte! o douleur en-

cores plus angoisseuse que je ne pensay oncques! Helas! dictes-moy, je vous prie, tout au long comme la chose va.

FEMME PREMIERE.

Aprés que le Roy Masinissa est sorty du chasteau, la Royne incontinent a faict parer tous les autelz de festons, de lierre et de myrte. Et ellemesme aussy s'est parée de ses plus beaux et plus riches habitz blancs. Au quel accoustrement il la faisoit si bon voir que je ne pense pas que le soleil ait oncq veu rien de plus beau. Mais sur le poinct qu'elle mettoit à part certains joiaux pour aller presenter à la deesse Juno, à ce que luy pleust estre favorable à ses nouvelles espousailles, voicy arriver un escuier de Masinissa portant en sa main une couppe pleine de poyson, lequel s'estonna un peu d'arrivée. Mais aprés s'estre revenu, il dit ces parolles : « Madame, le Roy mon maistre m'envoye devers vous et vous mande par moi que voluntiers il vous eust tenu sa premiere promesse. Mais puisqu'un aultre plus puissant luy en a osté le moien, à tout le moins vous tient-il sa seconde; c'est que si vous voulez vous ne tumberez point vivante en la puissance des Romains, vous conseillant en cest endroit acte digne du noble sang dont vous estes yssue. » Ces parolles ouyes, la Royne a tendu la main et prins la coupe avec un visaige constant et asseuré, puis a respondu au porteur : « Vous direz à vostre maistre que sa nouvelle

espouse accepte de bon cueur le premier present qu'il luy envoye, qu'ainsy est qu'il ne luy en peult envoier de meilleur. Vray que moins lui greveroit de mourir si elle ne se fust point remariée en ses funerailles. » Cela dit, elle a fait un peu de pause, tenant tousjours la couppe en sa main, puis a recommencé à dire : « L'on ne doibt jamais laisser de faire honneur aux Dieux pour quelque inconvénient qui advienne. » Ainsi a posé la coupe, puis elle a prins le coffret où elle avoit mis les joyaulx dont elle vouloit faire offrande à Juno. Et s'en est allée au temple là où devant l'autel à genoux elle a dévotement prononcé ces paroles : « O Royne du ciel, avant que de mourir, qui sera premier que le soleil se couche aujourd'huy, je vous viens offrir ces oblations premières et dernières, bien differentes de celles que j'esperois n'a gueres vous presenter, vous suppliant que, si jamais l'humble service de ma devotion vous a esté agréable, et si jamais vostre bonté a eu compassion de ceste pauvre province d'Affrique, il vous plaise ores regarder en pitié ce petit enfant, lequel s'en va demourer privé de pere et de mere avant que d'arriver au deuxiesme an de son aage, et le preserver de l'ignominie de servitude. Non jà en la manière que je m'en garantiray maintenant ; ains plus heureusement, de sorte que les ans qui par mort precipitée seront soustraits à ma vie soient adjoustez à la sienne afin qu'à l'advenir il puisse estre resource de son infortuné lignage. En aprés vous plaise

aussi avoir pitié de ces pauvres miennes femmes que je laisse comme brebiettes au milieu des loups affamez. Prenez en protection, s'il vous plaist, leur honneur et leur vie. » Ces parolles dictes, elle s'en est retournée en sa chambre, là où sans delayer elle a prins et beu constamment tout le poison entierement sans en rien laisser.

DAMES.

O pauvre Dame! le cueur me disoit bien que ce present d'une coupe que je vey envoyer, n'apporteroit qui nous deust plaire. Mais achevez, je vous prie, de nous compter le demeurant.

FEMME SECONDE.

Mais ce qui m'a semblé en ce cas plus esmerveillable, c'est qu'elle a faict et dit toutes choses sans jeter une seule larme d'œil, ny tirer un seul souspir, et sans changer seulement de voix ny de couleur. Cela fait, elle a commandé tirer hors de ses coffres un beau et riche drap de soye et un aultre de lin, et se tournant devers nous aultres, nous a dict : « Mes bonnes amyes, je vous prie que, quand je seray passée de cette vie, vous ensevelissiez mon corps dedans ces draps pour le mettre en sepulture. Puis elle s'est assise dessus son lict, et prenant son petit fils entre ses bras, a tiré adonc un souspir trenchant du plus profond de son estomach, en disant : « Ha! pauvre enfant, tu ne scais pas en quelle misere tu demeures, qui

est le mieulx que je voie en ton malheur. Dieu te fasse plus heureux que ton pere et moy n'avons esté. » En disant ces parolles elle le serre estroictement contre son sein et baise si affectueusement, que deux ruisseaux de larmes luy sont tout à un coup sortis des yeux en grande abondance. Quoy voyant, chascune de nous est aussy incontinent fondue en pleurs, si chauldement que nous ne pouvions former une seule parolle, jusques à ce qu'elle mesme s'est tournée par devers nous, et nous a toutes baisées l'une aprés l'aultre en nous disant : « Mes bonnes amies, voicy le dernier jour que vous me verrez jamais. Adieu vous dis et vous demande pardon, si jamais j'ay offencé aucune de vous. » Or, jugez maintenant si en telle amertume de douleur j'ay occasion suffisante de plorer, plaindre, gemir et lamenter.

DAMES.

O tromperesse esperance ! O pauvres humains aveuglez ! Hélas, comme toutes choses ressortissent au rebours de vostre pensée ! Mais pourquoy estes vous yssue d'avec la Royne ?

FEMME SECONDE.

Pource qu'elle s'est retirée en son cabinet où elle veult faire à part un sacrifice aux Dieux pour les prier de donner facile passaige à sa mort. Et cependant m'envoie vous quérir afin de vous voir et vous dire aussi le dernier adieu, avant que d'expirer.

DAMES.

Helas ! allons devers elle. Mais dictes-nous, que faisoit durant ces piteulx adieux Herminia, qui l'ayme si cherement.

FEMME PREMIERE.

La pauvrette n'a rien sceu de ceste douloreuse nouvelle, si non que bien tard, estant ailleurs empeschée à preparer les bagues de la Royne pour la solennité des nopces infortunées ; mais soudain qu'elle en a senty le vent, elle est accourue, criant comme femme hors du sens, en s'arrachant les cheveulx, destordant les mains et se dechirant le visaige, plorant et lamentant si desesperement qu'elle eust faict fendre les rochers de pitié.

DAMES.

Helas ! quand sera ceste malheureuse maison en repos, qui tous les jours se va plus avant abismant de malheur en malheur, et si n'en peult encores arriver au fond. Quelle esperance luy est plus demeurée entre tant de maulx. Helas ! c'est bien maintenant qu'il nous fault laisser tous habits de joye, pour faire ce peu que nous pouvons d'honneur aux vertus de la plus accomplie et plus excellente princesse qui fut oncq.

FEMME PREMIERE.

Hé, Dieu ! ce sont bien aspres et cuisantes pointures de la fortune indignée que celles-cy, mes

Dames. Helas! combien de malheurs, combien d'angoisses et de douleurs sont tombées coup à coup sur ceste pauvre Dame! Estoiles du ciel! ô soleil! ô lune! ô Dieu eternel! qui en dispenses à ta volonté, et de qui la puissance peult changer le cours de la fatalle destinée, te plaise retourner tes yeux de pitié vers nostre pauvre maistresse, à tout le moins ores qu'elle est prochaine de sa mort!

DAMES.

Infortuné Hasdrubal, que feras-tu, quand tu entendras la mort de ta chere fille? Helas! il m'est advis que le piteux cry de tes lamentations m'en sonne desja aux oreilles. O pauvre vieille mere, qui n'aguere avois de quoy te reputer l'une des heureuses du monde, comment pourras-tu en ta vieillesse porter une si grande surcharge de douleur? Rien ne sera le reste de ta vie, au moins si tu peulx survivre, qu'un continuel torrent de pleurs qui sans fin tombera de tes pauvres yeux. Mais voicy la Royne. O quelle destresse me saisit le cueur en la revoyant!

SOPHONISBA.

O claire lumiere du soleil! adieu te dis! Et toy, doulx pays où j'ay prins ma naissance, encore ay-je bien voulu donner ce peu de contentement à mes yeulx de vous veoir avant que de mourir. Et vous, Dames de Cirte, que je laisse en la main d'un seigneur nouveau, lequel (s'il plaist à Dieu)

regira ce pays avec meilleure fortune que nous, je vous supplie d'avoir aucunes fois souvenance de moy et d'honorer ma memoyre à tout le moins de quelque souspir; au demeurant je supplie aux Dieux que ma mort apporte paix à ce pays et à vous toute asseurance et repos.

DAMES.

Ma Dame, les grâces et vertus que le ciel a mises en vous ne sortiront jamais de nos pensées, tant qu'il plaira à Dieu nous tenir en ceste vie. Et puisque sa volonté est de nous priver (avec nostre infiny regret) de vostre presence, laquelle nous souloit estre miroir de toute perfection, à tout le moins nous en demeurera à jamais l'image imprimée au plus profond de nos cueurs. Et frequentant vostre sepulture, l'arrousant souvent de nos larmes en tesmoignage que toute nostre esjouissance y sera avec vostre corps ensevelie, tous les ans la revestirons de nouvelles fleurs en vous faisant tout l'honneur que nous scaurions faire à une terrestre deesse.

SOPHONISBA.

Vos charitables offres et amiables parolles m'obligent grandement à vous; mais pource que le peu qui me reste de vie m'oste les moyens de le pouvoir aultrement recognoistre, je prieray seulement aux Dieux qu'il leur plaise regarder et remunerer vostre si ardente et pitoyable charité. Et vous, Herminia, ma chere amye, vous aurez

(de cela suis-je toute asseurée) le soing de nourrir et eslever mon fils, tout ainsy comme s'il estoit vostre. Mais bien vous prié-je que secretement, et le plus tost que vous pourrez, le transportiez en lieu de plus grande seureté.

HERMINIA.

Comment ? vous pensez donc que je puisse demeurer en ce monde aprés vous ? Non ! non ! je vous accompaigneray soubz la terre et jamais de vous ne me departiray. Ah ! cruelle ! hé ! me vouldriez-vous esloigner de vous ? ne vous souvient-il plus de nostre si parfaicte amitié ? Avez-vous donc oublié ce que tant souvent vous m'avez redit ? Que si bien vous aviez à estre (par maniere de dire) Royne du ciel, encores vous greveroit-il d'y aller sans moy. Et maintenant que vous estes preste à passer en une aultre vie, faictes compte de me laisser icy en continuelle langueur. Ha ! jà à Dieu ne plaise qu'il soit ainsy ! Aussi ne sera-il, non ! Car comment que ce soit, jamais ne vous abandonneray. Plustost me deviez-vous faire appeller alors que le poison vous a esté presenté et m'en bailler la moitié, à celle fin que toutes deux eussions rendu les espritz en un mesme poinct d'heure. Et en nostre vie nos volontez ont esté si conjoinctes que l'on pourroit veritablement dire que ce n'estoit qu'une. Aussi en mourant ensemble, on cogneust que ce n'estoit qu'une mesme ame qui tenoit en vie nos deux corps.

SOPHONISBA.

Herminia, ma chere amye, je vous prie, ne me dictes point ces parolles, et aulieu d'une destresse n'en donnez deux à mon cueur. Il suffist bien que l'une de nous meure. Si je ne vous ay mandée quand j'ay receu et prins le poison, je vous supplye n'imaginez que ce soit aucune diminution de l'amitié que je vous ay tousjours portée en vous communiquant toutes mes plus secrettes pensées. Car ce qui m'en a gardée ce a esté seulement la doubte que ne me voulissiez destourner la volonté de mourir, sachant tresbien quelle efficace vos remonstrances et prieres ont en mon endroict. Et celluy qui est nay en hault lieu ne doibt vouloir si non honorablement vivre ou magnanimement mourir. Parquoy m'aiant maintenant la fortune mise au choix de mourir ou de servir, pour ne perdre ceste belle occasion de couronner l'honneur de ma vie passée par une glorieuse fin, je vous ay voulu celer ceste seule derniere de toutes mes actions pour vous laisser au lieu de moy survivante en ce monde, vous qui n'estes contraincte par aucune rigueur d'ennemye fortune, de faillir en cest extresme besoing à celle qui vous a tousjours aymée comme soy-mesme. Car tant que vous serez en ce monde, mon fils au moins n'aura point faulte de mere; ains sera eslevé et nourry par vous de maniere qu'à l'aventure pourra-il un jour estre le respit de sa race et ressource de son affligée maison.

HERMINIA.

Dieu luy doint la grace de venger un jour nos pertes et publicques et privées sur ceux qui nous les ont procurées.

SOPHONISBA.

Davantaige vous estes pour en peu de jours retourner à Carthage, là où vous exposerez à mes parens l'occasion et la maniere de ma mort, laquelle recitée par vous portera avec soy tout reconfort, quand vous leur declarerez comme pour eviter l'ignominie de servitude et ne faire honte à mon lignaige, j'ay volontairement esleu de boire du mortel poison en la fleur de ma jeunesse. Et si ferez compaignie à ma mere, qui vous a de longtemps esleue pour femme de mon frere. Ainsi tiendrez-vous auprés d'elle lieu de fille et d'espouse de son fils. Pourtant, ma chere sœur et amye, je vous requiers et vous conjure, par l'amityé que vous me portez, que vous ayez patience de demourer encores quelques années en ce monde. Car assez tost aurons-nous moyen d'estre en l'autre eternellement ensemble. Ne me privez de ce reconfort en telle extremité, à ce que je m'en puisse aller avec l'espoir de vostre survivance. Cela m'adoucira l'aigreur du passage, pource que vous survivante je ne mourray pas toute. Ains demourera en ce monde la meilleure partie de moy.

HERMINIA.

Las! moy! je ne scay comment vous desdire ny

comment vous obeyr ; car si ce n'est qu'une personne puisse vivre de douleur, je ne voy pas qu'il soit possible qu'en telle angoysse je vous survive.

SOPHONISBA.

Si ferez, quand il vous souviendra que c'est à la conjuration de ma derniere priere, et qu'en ce faisant vous vous acquitterez d'un devoir de pitié et ferez envers moy office d'amityé. Mais avant que l'ennemy mortel que volontairement j'ay receu en mon corps commence à faire ses efforts pour en chasser mon âme et ma vie, il fault pour le mieux que je me retire en ma chambre pour me preparer à mourir.

DAMES.

Las ! trop s'abuse qui fonde
En chose de ce bas monde
Le but de son esperance.
Au ciel faict sa demeurance
La vraye félicité
Sans peril d'adversité.
Car c'est là où point ne regne
Ceste inevitable chayne
Des contraires, qui se cedent
L'un à l'autre, et se succedent
Comme le jour à la nuict,
Et paix qui la guerre suit.
Le plorer est joinct au rire
Et joye douleur attire,

Et bref, ici-bas partout,
Si le bien est à un bout,
Le mal, son alternatif,
Vient tost aprés plus hastif.
C'est là, audessus du temps,
Où sont les esprits contans,
Qui plus ne peuvent vieillir
Ny leur vigueur defaillir.
Car tousjours y dure un estre
Sans diminuer ny croistre.
Au contraire n'y a chose
Soubs la lune, qui repose
En un estat longuement
Et ne souffre changement.
Il n'y a rien qui demeure
Longtemps vif et qui ne meure
A la fin. Or, quand ce sont
Mutations qui se font
Peu à peu, sans violence,
Nature moins s'en offence,
Et sont de nous telles pertes
Plus facilement souffertes.
Mais, quand d'une haute cime
D'honneur on tumbe en l'abisme
De toute calamité,
En si griefve extremité,
Il n'est si ferme courage
Que n'esbranle un tel orage.
Si est-ce que les grands princes,
Roys et seigneurs des provinces

Sont plus subjects à tels sauts
Que leurs plus petits vassaux.
Comme la fouldre tousjours
Presque donne aux hautes tours,
Et des plus grandes montaignes
Tousjours es plaines campaignes
Tumbent les grosses rivieres,
Aussi larmes coustumieres
Et regrets les plus perceants
Sont propres aux plus puissants.
Siphax, le malheureux roy
De Numidie, en faict foy,
Qui nagueres loy donnoit
A tant d'hommes qu'il tenoit
Dessoubz son obeissance,
Et avoit en sa puissance
Tant de beaux et grands pays
Qui sont ores envahys
Et luy prisonnier es mains
Des victorieux Romains.
Mais plus d'angoisse me donne
Sophonisba nostre bonne
Princesse, que tant j'ay veue
De toutes graces pourveue,
Dont le ciel embellir peult
Ceux que mieux douer il veult ;
Que j'ay veue tant aymée,
Tant haultement sublimée
En tout triomphe mondain ;
Et ores la voy soudain,

En la fleur de son bel aage,
Pour s'exempter de servage,
Estre contraincte de boire
Du poison. Ainsi la gloire
Et toute aultre chose passe
En ceste region basse.
Mais que veult Masinissa
Qui vient si grand pas en ça.
Viendroit-il point pour cuyder
La Royne de mort garder?
Trop est loing le secourable,
Quand le mal est incurable!

MASINISSA.

J'ay grand peur à voir la triste chere et les visages esplorez de ces Dames de Cirte, que je ne sois tard arrivé; car j'ay resolu en moy-mesme, comment que ce soit, voire jusques à mettre ma vie en peril, de n'abandonner point la Royne Sophonisba; ains plustost secrettement la faire enlever, quand la nuict sera venue, et conduire par une trouppe de mes chevaux legers, qui s'iront rendre à ceulx de Carthage. Toutesfois, celuy que j'y avois envoyé m'a raporté qu'elle avoit posé la couppe où estoit le poison et s'en estoit allée visiter quelques temples pour faire ses prieres aux Dieux.

DAMES.

Ah! sire, si tost qu'elle a eu achevé ses prieres, elle l'a reprinse; et, avant que personne survint

qui l'en peust destourner, a beu tout ce qui estoit dedans. Puis, comme estant certaine de sa mort, nous a dit le dernier adieu à toutes et s'est retirée en sa chambre avec sa chere Herminia et ses femmes.

MASINISSA.

Ha ! Dieu ! y auroit-il point encores de remede en luy donnant du contrepoison ?

FEMME TROISIESME.

Hé ! Dieux ! Helas ! comment n'esclate ce pauvre corps de la douleur qu'il sent ? Que ne s'en vont tous mes esprits espendus en souspirs ? Que ne se sont mes yeux tournez en deux fontaines, pour eternellement plorer ceste perte irrecouvrable ?

MASINISSA.

Ha ! Dieu ! c'est faict ; je voy bien qu'il n'y a plus d'esperance.

FEMME TROISIESME.

O monde obscur et tenebreux ! ton soleil est estaint ; tu ne verras plus sa lumiere.

MASINISSA.

Dictes-moy, Dame, la cause de vostre dueil.

FEMME TROISIESME.

Ha ! sire !

MASINISSA.

Qu'y a-il ? Dictes-le-moy.

FEMME SECONDE.

Nous sommes perdues !

MASINISSA.

Comment ?

FEMME SECONDE.

La Royne est morte !

MASINISSA.

Morte ! Ha ! pauvre Dame ! si tost ? O malheureux que je suis, pourquoy ay-je tant arresté ? Qui a vouloir de faire œuvre bonne ne doibt jamais differer. O faulte irreparable que j'ay commise ! Je vous prie, revenez un peu à vous et m'exposez un peu au long comment elle est passée.

FEMME SECONDE.

Helas ! sire, vous rengregez la douleur de ma plaie en me faisant si franchement l'exposer. Toutesfois, pource qu'aprés Dieu, sire, nous n'avons plus d'esperance qu'en vostre seule bonté, je m'efforceray, pour vous obeyr, de le vous dire le mieulx que je pourray.

Estant la pauvre Princesse de retour en sa chambre, elle s'est assise dessus son lict et, nous voyant toutes à l'entour d'elle distiller en larmes, elle s'est prinse à nous dire d'une parole ferme et asseurée : « Le dueil que je vous voy demener à cause que vous perdez ma compaignie, m'apporte

certainement grand regret de me departir de la vostre ; car estant signe de la bonne affection que vous me portez, je cuiderois griefvement forfaire contre l'humanité, si je ne vous respondois en amitié. Mais si vous considerez que je suis fille de Hasdrubal, arriere-fille d'Amilcar et niepce du grand Hannibal, tous trois ducs et chefs des armées de Carthage ; que j'ay esté espousée au puissant mais infortuné Roy des Numidiens ; que j'ay vescu en tout l'honneur et triomphe que sauroit faire la plus heureuse princesse du monde, et maintenant voy le Roy mon mary, par deux fois l'une sur l'autre, rompu en deux grosses batailles ; ses forces renversées, ses pays occupez et luy-mesme prisonnier vif entre les mains des ennemys, les quels ne desirent rien plus que de m'avoir aussy en leur puissance, vifve, pour me mener esclave à Rome et faire monstre de moy aux yeux du peuple, naturellement ennemy des Roys, et qui a juré la ruyne des miens et de mon pays. Et puis me faire cruellement mourir ou ignominieusement languir en chartre perpetuelle. Je croy que vous-mesmes approuverez la resolution que j'ay prinse ; car il ne fault plus estre quand on n'est plus en honneur ce que l'on a esté. Qui sent sa vie nette ne craint point à mourir. C'est chose deue à la necessité de nature ; car tout ce qui a eu commencement, il est force qu'il prenne fin. Et où la sçauroit-on prendre plus à propos, qu'à l'endroit où l'honneur vient à faillir ? »

MASINISSA.

O gentil cœur de Dame! De tant plus estois-tu digne de longue vie que moins tu as redoubté la mort.

FEMME SECONDE.

Jusques icy elle a tousjours parlé fermement; mais quand elle a voulu particulierement adresser sa parole à Herminia, alors la voix lui a commencé à changer, mesmement quand luy a livré son petit fils entre ses mains, en luy disant : « Chere Herminia, ce qui plus me reconforte au partir de ce monde, c'est que je vous y laisse aprés moy pour avoir soing de ce petit orphelin, qui perd son pere et sa mere en l'aage qu'il en a plus de besoing. Je le deporte entre vos mains comme joyau que j'ay plus cher que ma vie, comme gaige de nostre amitié, comme image vive de ma personne, laquelle ayant tousjours auprés de vous, ne vous pourrez plaindre que je vous aye abandonnée. » Ces parolles estoient coup à coup interrompues de gros sanglots et de larmes tumbantes avec telle impetuosité qu'elles sembloient un torrent qui rompt à force tout ce qu'on luy met au devant. Jà lui commencoient les membres fort à trembler, et pour ce l'avons-nous couchée sur un lict, là où tendant ses deux bras à Herminia, qui estoit plus morte que vive, luy a dict : « Ma chere amye, que je vous embrasse pour la derniere fois! vous m'estes icy aulieu de mere, de frere et de toute

ma parenté. Si vous prie de faire envers moy ce dernier office de pitié, quand je seray tantost passée, de me clore les yeux. Adieu vous dy, car je n'en puis plus. » Sur ce point, elle a commencé à perdre la parole et est entrée en l'agonie des traitz de la mort, où elle n'a jamais monstré signe quelconque d'entendement aliené de soy ; ains, contre la destresse de la douleur, la vigueur de son couraige a esté si grande, qu'elle a tousjours surmonté, sans faire aultre demonstration d'impatience que de souspirer, jusques à ce que finablement l'esprit est sorty du corps, emportant quant et soy, toute nostre esperance. Et estraignant tout ce qu'il y avoit de parfaicte beauté, douceur, courtoisie et bonté en ce monde.

MASINISSA.

Or t'en va doncques, noble et gentille ame au repos des bienheureux espritz, qui ont tousjours eu l'honneur plus cher que la vie. Que maudit soit celuy qui premierement me garda de l'espouser. Et maintenant a esté cause de ta mort si precipitée. Si la fortune m'a osté les moyens de te saulver la vie, jà ne m'ostera-elle la volonté ny la puissance de faire à ton corps l'honneur de sepulture royal, et de tout ce qu'on peult faire pour consacrer la memoire d'une si vertueuse princesse.

DAMES.

Ce qui de nous tous doit estre
Est escript au grand volume

Des cieulx, avant nostre naistre
Qui de là premier s'allume.
Trop de soy-mesme presume
Qui cuyde s'en exempter.
Soit doulceur ou amertume,
Force est de s'en contenter.

FIN DE LA SOPHONISBA.

Sois adverty, Lecteur, qu'en imprimant la presente Tragedie, nous avons esté faicts certains que feu Melin de Sainct-Gelays en a esté le principal Autheur, duquel n'est besoin d'escrire les louanges. Au reste, que toute la Tragedie est en prose, excepté le Chorus, ou assemblée de Dames, qui parle en vers de plusieurs genres.



Aduertissement

SVR LES IVGEMENS D'ASTROLOGIE.

*

A VNE STVDIEVSE DAMOYSELLE.





A LYON,

PAR JEAN DE TOVRNES.

M. D. XLVI.

Ne craignez point, plume bien fortunee.
Qui vers le ciel vous allez esleuant,
Faire ruïne Icarus ensuiuant
Qui trop haussa l'aile mal empennee.
Du beau soleil où estes destinee
Vous n'irez point la chaleur esprouuant,
Mais deuiendrez sous ses rays escriuant
De sa clarté belle et enluminee.
Et si volant parmy le grand espace
De ses vertus quelque feu conceuez,
Ia moins pourtant ne vous en esleuez.
Ce ne sera feu qui brusle ou desface,
Mais bien fera sa diuine estincelle,
Comme Phœnix reuiure vous et elle[1].

1. Dans l'éd. de 1574, ce sonnet est imprimé avec le titre suivant:

Sonnet mis au deuant d'un petit traitté que ie fis intitulé:
Aduertissement sur les iugements d'Astrologie
à vne studieuse damoiselle.

C'est ce qui a fait découvrir que ce petit opuscule sans nom d'auteur est bien de Sainct-Gelays.

Voir au surplus la Notice bibliographique, t. I, p. 39.



Aduertiſſement

SVR LES IVGE-
MENS D'ASTRO-
LOGIE.

*

A VNE STVDIEVSE

DAMOYSELLE.

TOUT ainsi que venant à veoir quelcun, que l'on n'avoit encores jamais veu, l'opinion auparavant conceue de luy (pour en avoir ouÿ dire bien ou mal) sert de beaucoup à faire trouver bon ou mauvais tout ce qu'il faict et dict, ainsi pouvez-vous penser l'opinion en toutes choses estre de grand prix et importance. Et ne se fault esbahir si aucuns luy ont tant attribué que l'estimer estre la seule difference qu'il y a entre le bien et le mal, jugeant que la meilleure

chose du monde est mauvaise à qui l'abomine et deteste, et la pire est bonne à qui l'estime et la desire. Laquelle opinion de l'opinion combien que soit faulse et que nulle chose ne change de qualité pour opinion qu'un autre en ayt, si nous admoneste elle pour l'apparence de ses raisons de nous pourveoir de bonne heure de bonnes opinions, nous mettant devant les yeulx les inconveniens qui sourdent au monde par les faulses, qui representent à un chascun les choses telles que luy mesme se les figure : et seroit difficile de persuader à un malade bien degousté qu'il n'y eust de l'amertume là où il la treuve, ny ne scauroit luy estre rendu le vray goust sinon avec la santé, ainsi à celuy qui ha l'opinion vitieuse la vraye essence des choses ne peult apparoistre, si le jugement ne luy est guery et rendu à equalité. Et néantmoins, durant le temps qu'il est en erreur le faulx qu'il se propose tient le mesme lieu que feroit la verité s'il la voyoit, non autrement à qui va par les champs de nuict l'obscurité espandue sur la terre tient le mesme lieu envers l'œil que feroient les couleurs des choses si le jour les descouvrait. Ny ne peult lors non plus discerner la verdeur des prez d'avec la blancheur du sable nud que si toutes choses estoient noires comme elles semblent estre. Et toutesfois, qui voudroit soutenir les couleurs n'estre point pour n'estre point veues, seroit en erreur. Et aussi qui entreprendroit de convaincre celluy qui les nye-

roit sans la preuve de la clarté auroit beaucoup d'affaire : car durant la nuict autant luy est la neige noire que le charbon. Ainsi est-il de la verité, le lustre de laquelle ne se peult veoir qu'avec la lumière de la raison, qui r'adresse le jugement. Soyent doncques les choses bonnes ou mauvaises, elles ne peuvent apparoistre à personne autres que telles que son opinion les luy represente. Laquelle si est veritable faict en l'esprit pareille œuvre que la santé et le jour font au goust et à la veue. Et estant faulse, le tient en maladie et en tenebres.

Grande est doncques l'utilité ou plutost la necessité des bonnes et vrayes opinions. Et grand est le soing que chascun doit avoir d'en faire bonne provision, et d'y acheminer tous ceulx qui dependent de soy, ne souffrant pour riens estre donnée aux enfans une mensonge pour verité, ne leur estre dict une chose pour une autre, soit en jeu ou à bon escient. Car estant mise une impression en ces tendres entendemens, à peine en peult elle estre effacée, si ce n'est avec long usage et curieuse remonstrance. Et tant eux que les plus advancez d'aage se doivent accoustumer à la verité de toutes choses ou par la lecture des bons livres ou par la conversation des bien sçavans, pour ne vivre au monde en tel ou pire estat que font ceux qui n'y ont jamais santé ou n'y voyent jamais le jour, veu que nulle indisposition de corps se peult comparer à celle du jugement mal affecté

et abreuvé de mauvaises opinions. Et tout ainsi que en une droicte ligne il n'y ha qu'un seul chemin pour aller droict d'un bout à l'autre, et y en a infinis pour se tordre et aller errant, ainsy en toutes choses n'y a il qu'une seule opinion qui nous meine de droict fil à la vérité, et y en a sans nombre qui nous en destournent; tellement que ce n'est merveille s'il est difficile de trouver deux hommes qui en quelque matière un peu subtile, soient d'un mesme advis, si ce n'est que estans guidez au droict chemin de la verité par la Philosophie, ils s'accordent et viennent à mesme but. Cela fut cause que les sceptiques disoient toutes choses estre disputables et qu'il n'est riens si manifeste ne si confessé de tous que l'on ne puisse debattre et par raison apparente rendre doubteux, en façon que Anaxagoras par disputation sophistique se exercita prouver que la neige est noire. De ceste variété d'opinions viennent les controverses, qui sont et ont toujours esté en toutes les professions du monde. Car en la religion combien y ha de divisions et de sectes? combien de contentions en la vie politique gouvernée par les loix? combien de altercations en la medecine, non encores bien resolue de la qualité du vinaigre? Et néanmoins de ces trois disciplines depend tout le repoz de noz consciences, de noz biens et de noz personnes. Je laisse les autres innumerables vacations à quoy les hommes sont tirez chascun par son opinion, choysissans aucuns la mer et la

navigation, autres l'agriculture ; aucuns la paix, autres la guerre ; les uns la frequentation et gouvernement du peuple, et les autres la solitude. Et encores ne perseverent pas tous en ce qui une fois leur sembla le meilleur, mais changent bien souvent, estimans l'élection de leur voysin plus heureuse que la leur ; et porte l'homme des champs envie au citadin, et le citadin au champestre, le mary au non maryé et cestuy-ci à l'autre. Et neantmoins n'en y a nul de tous heureux, sinon autant qu'il ha opinion de l'estre et que sa profession le contente.

Si doncques en toutes choses il y ha si différentes opinions et mesmement en celles qui se touchent et voyent à l'œil, ce n'est merveille si la science, qui enseigne par l'influence des corps celestes à juger des choses à venir, treuve divers jugemens de soy : divers, dis-je, non tant entre ceulx qui l'exercent qu'entre ceux qui ne la cognoissent point. Car comme l'Astrologie est fondée sur demonstrations si evidentes qu'on ne les peult nyer et sur des mouvemens si certains qu'ils ne peuvent faillir, ainsi les enseignemens qui viennent d'elle sont plus resolus et moins varians que nulle autre discipline ; mais l'opinion qu'en ont ceux qui, comme spectateurs de comedies, ne se meslent que de dire ce qui leur en semble, est diverse selon la diversité de leurs sens ou passions ; car les uns l'estiment chose louable et digne d'admiration, ayant esté possible que

les entendemens humains se soient eslevez jusques à si haultes, si difficiles et si de nous éloignées causes. Les autres la vituperent plainement ou la contemnent, comme pleine de superstition, vanité et incertitude, le nombre desquels j'estime bien estre aujourd'hui le plus grand ; et ne m'esbahira point si vous, nourrie parmy tout ce peuple et non instituée en mathématiques, estes abreuvée de ceste opinion. Ce que, si ainsi est, ce traicté d'une nativité nouvelle que je vous envoye se peult comparer à l'incongneu qui vous vient veoir, du quel ayant ouy dire beaucoup de mal, en avez desjà si mauvaise fantasie qu'il ne pourra rien dire ne faire qui vous plaise ; et toutesfois je ne lerray de le vous envoyer, remettant au temps et au succès des choses predictes à confirmer ou à changer vostre persuasion, laquelle, estant en un si bon esprit qu'est le vostre, meritoit bien d'estre formée par prompte raison plustost que par le long cours du temps et de l'experience. Et ne doubte point que si vous eussiez esté du siecle auquel ceste science estoit seule en prix et honneur, tellement que nul n'estoit reçeu au gouvernement des peuples ny ne devenoit grand, qui n'en eust parfaicte cognoissance, comme il estoit ordinaire aux Perses et aux Egyptiens, vous ne vous fussiez rangée au party de ceulx qui l'eussent voulue blasmer, ny n'eussiez voulu attendre les effects d'elle pour en dire bien ; mais eussiez esté de l'opinion des Princes suyvie lors presque de

tous, n'estimant personne rien scavoir qui l'eust ignorée. Et non seulement les Perses et les Egyptiens et par eux les Babyloniens l'eurent en la veneration que je dy : les Hebreux la y avoient eue avant eulx et par Joseph fils de Jacob leur avoit esté portée ; et en autre temps un nommé Actinus, de la gent des Telchiniens, lesquels, prevoyant par ceste art la grande inundation qui devoit advenir en la Grece, abandonnerent Rhodes et se retirant chascun d'eulx à sa volunté en diverses contrées, cestuy là vint en Egypte où il multiplia ceste doctrine, là où, longuement exercitée par estudes et escholes publicques, y fut favorisée par Alexandre le Grand et ses successeurs en Alexandrie. Et depuis par les empereurs Romains jusques à Mare Aurele, du temps du quel y estoit Ptolemée, phylosophe excellent, qui est espace de bien deux mil ans et y dureroit (peut estre) encores si le barbare Mahomet (ruyne de toutes bonnes choses) n'en eust usurpé la domination. Mais pour avoir esté longuement intermise, ce n'est raison qu'elle soit desauctorisée, non plus que la rhétorique ne doibt demeurer incogneue pour estre abbaissée de l'auctorité en quoy elle estoit lorsqu'elle manioit le monde et que les Empires et Republicques se gouvernoient par la volunté des plus exercitez en elle, qui mesmes montoient aux plus haultes dignitez, jusques au Consulat.

Je ne ignore point que pour ce qu'Aristote ha

traicté de toutes disciplines et s'est teu de celle-cy, beaucoup de studieux sont destournez de la vouloir cognoistre, estimans indigne de leur labeur celle qu'il n'a daigné honorer seulement de sa mention ; mais s'ils regardent de plus près, ils cognoistront bien en ses livres de generation et corruption et en ceux du ciel, et du monde et de la physique, qu'il ne l'ignoroit ny ne la contemnoit point, donnant aux corps celestes la disposition des choses inferieures desquelles nous sommes composez et lesquelles ne peuvent sentir mutation que noz humeurs ne s'en sentent, et par consequent ce qui par elles est tempéré en nous, d'où prennent vigueur les espritz, qui ont grand pouvoir sur nos conditions et inclinations, et n'est vraysemblable que Alexandre son disciple l'eust eue en si grande admiration comme il l'avoit s'il eust veu son precepteur la detester et reprouver, auquel il adjoustoit tant de foy ; mais fault plustost croire que suyvant la coustume des anciens qui tenoient telles choses secretes (comme bien denotoit le silence Pythagoricque et les sphinges devant les temples des Égyptiens) Aristote ne la voulut publier par livres, ny mesmes traicter celles qu'il ha escrites trop clairement, les enveloppant partout de tenebres et difficulté ; et quand il l'auroit bien ignorée ou négligée, il me semble que l'ignorance ou negligence ne sont choses si favorables que pour l'auctorité d'un elles meritent estre preferées au scavoir et diligence de plusieurs non

inférieurs à luy, dont je feray tantost mention. Qu'eussiez-vous dict si vous eussiez veu le plus grand seigneur du monde, Jules Cesar, après tant de victoires, laisser toute autre occupation et se adonner à ceste seule cognoissance, qu'il acquist telle que encores usons nous aujourd'hui de ce qu'il ordonna en la reformation de l'an. L'eussiez-vous estimé homme de peu de sens de s'y amuser ? Et la science vaine et inutile, mesmement quand vous eussiez veu advenir sa mort telle qu'on la luy avoit predicte, sans faillir au jour, ni à l'heure, ni à la façon d'un seul poinct ? Et devant luy autant en estoit advenu à Alexandre, auquel les Chaldees avoient par leur science predict qu'il mourroit dans la ville de Babylonne s'il y entroit; parquoy s'en garda longtemps, se tenant et faisant ses despesches au dehors. Mais enfin estant destourné de la persuasion desdicts philosophes par Aristarchus et par raisons d'autre philosophie, il esprouva nulle raison estre forte contre la vérité. Quand Auguste, estant encores jeune, se veit asseuré par Theogenes, mathematicien, qu'il tiendroit la monarchie de l'univers, il ne tint point ceste science pour fabuleuse, mais print si grande confidence en ceste promesse qu'il feit des lors battre une monnoye d'argent au revers de laquelle y avoit l'ymaige du signe ascendent en sa naissance, qui estoit Capricorne, et fut content des lors en avant que la figure astrologique de sa nativité fust publiée par le monde, que paravant il avoit tenue

si cachée et secrete, combien que P. Nigidius l'eust eue de son père des le jour mesmes qu'il nasquit et en eust autant jugé que feist depuis Theogenes. Innumerables sont telles choses predictes par ceste art à de grands seigneurs, et à nous tesmoignées par autheurs de très-grave authorité, comme fut le jour et heure et l'espece de la mort de Domitian, dicte devant à son père Vespasien par d'autres et depuis par Ascletaris, astronomien. Merveilleuse fut aussi l'asseurance que donna Trasylus a Tybere (estant encores à Rhodes comme banny) de devenir bientost Empereur, et confermée après par l'effect ; mais sur tous admirable fut le jugement de Belesus, qui, cognoissant la fortune de Arbaces par sa nativité, le persuada d'assaillir l'empire des Assyriens dont il estoit subject, l'asseurant que le ciel le luy promettoit, ce qu'il feit contre toute occasion apparente, estant lors ledict empire entier et sans guerre ni divisions et le plus puissant du monde. Mais que vous voys-je entretenant des choses passées de si longue main ? Le Roy Alphonse d'Espaigne, depuis non si longtemps ha laissé par ses livres memoire eternelle de luy et de l'amour qu'il portoit à ceste science, illustrant d'elle son royaume et specialement Tolède et aydant à tous par ses divines tables, qui sont en continuel usage ; et n'avons faulte mesmes aujourd'huy de grands princes qui ayans restitué toutes bonnes arts par la cognoissance qu'ils en ont et par la faveur qu'ils ont mons-

trée aux professeurs d'elles, n'ont oublié celle-cy, entretenant avec honneste condition personnes tres-doctes et choisies, qui la lisent publicquement ; et non princes seulement, mais aussy des dames non moindres en bon esprit qu'en haulteur de fortune et illustre degré, qui se delectent de cognoistre le ciel qui à leur vertu est deu et promis. A l'imitation desquelles si vous y eussiez dédié une partie des heures oysives, vous seriez maintenant plus preste à faire à autruy ces remonstrances qu'à les recevoir, et ne remettriez vostre persuasion à l'espreuve des evenements, lesquels pourtant voyons souvent si conformes à ce qui estoit predis que qui les ignore est bien nonchaland, et qui les scait et n'en tient compte est bien grossier et terrestre. Je ne vous en specifieray icy pas un, pour ne sembler plustost tistre une histoire que vous escrire une lettre, et me contenteray de vous avoir seulement advertie par l'occurrence de telz exemples que c'est grande temerité de rejetter une chose qui par le consentement de tant de siecles ha este reputee excellente, sans autre fondement que d'une coustume et de la multitude, laquelle en tout temps ha surmonté la meilleure partie.

Et bien que parmy les adversaires d'elle il y ait des personnes ingenieuses et qui scavent beaucoup, si s'adonnent-ilz presque plus volontiers aux sciences qui apportent gaing ou volupté, que à celles qui eslievent les cueurs pardessus les hu-

maines affections; et ne laissent ces doctes là, pour leur doctrine, à demeurer du reng du populaire, et, pour vous dire encores davantage, ceste philosophie n'a chose en soy qui tant deust convier un rare esprit (comme le vostre) à l'estimer et scavoir, que la voir mesprisée et incogneue du vulgaire, qui ordinairement juge des choses au rebours. Et s'en trouvera peu qui luy soient ennemis, si non ceulx qui l'ignorent; au jugement desquels qui s'arreste pourra croire un sourd de la musicque et un aveugle des couleurs. Je ne nye qu'il s'est trouvé aucuns bien experts en mathematiques qui, par plusieurs volumes, se sont efforcez d'impugner toute la partie judiciaire[1]; comme feit Io. Picus Conte de la Mirandole[2]; mais oultre ce que l'invention n'en fut pas sienne et ne feit sinon assembler et couldre des memoires que autres devant luy avoient laissé taillez et dressez, on scait bien qu'il le feit plus pour monstrer qu'il en scavoit beaucoup que pour contraire opinion qu'il en eust; et cognoissoit bien que, s'il en eust voulu escripre des preceptions pour l'enseigner, il n'eust rien faict de nouveau et fust demeuré au degré du commun. Et toutesfois à quelque intention qu'il le feist, Bellantius[3] et autres ont res-

1. Il veut dire l'astrologie judiciaire.

2. Jean Pic, seigneur de la Mirandole, lorsqu'il mourut, le 17 novembre 1494, à vingt-trois ans, travailloit à un ouvrage contre l'astrologie judiciaire. Melin a grand tort d'en faire mépris.

3. Lescius Bellancius, de Sienne, célèbre astrologue

pondu si proprement à ses raisons, que ce livre là n'est aujourd'huy guères mieux visité que s'il n'avoit jamais esté faict. Et quand bien il seroit es mains d'un chascun, aussy est celluy qu'il ha faict sur le premier chapitre de Genese, qu'il nomme Heptaplus[1], auquel il s'ayde tellement de la qualité des Planettes qu'il réprouve en l'autre, que le lecteur le peult prendre pour autheur de contraire opinion contre luy mesmes. Mais encores plus clairement, en conclusions et mesmement en la vingt-deuxiesme et en la vingt-quatriesme, en la deffension desquelles il donne grande louenge à Roger Bacon, astrologue[2], lequel, aprés, en ses disputations, il reprend et deprime en maints lieux, de sorte que son inconstance rend legiere son authorité. Presque pareille fantasie ha pris un autre bon esprit de nostre temps, lequel pour monstrer son erudition s'est essayé de prouver par demonstrations que le ciel ne tourne point; mais que c'est la terre qui ha ce mouvement que nous pensons veoir au ciel, jaçoit que nous ne la

du xv[e] siècle, avoit, dit-on, prédit à Pic de La Mirandole qu'il ne vivroit pas au delà de vingt-trois ans.

1. *Heptaplus, id est de Dei creatoris opere sex dierum libri septem.* Cet ouvrage a été imprimé à Bologne dans les œuvres de La Mirandole (1496, in-fol.). Il a été traduit en françois par Lefèvre de La Boderie : *l'Heptaple où en sept façons et autant de livres est exposée l'histoire des sept jours de la création du monde.* Paris, 1578, in-fol.

2. Ce titre n'est guère applicable à Roger Bacon, dont la science devançoit les siècles.

sentions point tourner, nous comparant en cela à ceulx qui naviguent près de la terre, lesquels, regardans au rivaige, cuydent qu'il aillent et que le bateau où ils sont ne bouge, et ha traicté ce paradoxe si gentilement qu'il est loué d'un chascun, combien que nul ne croye que luy mesme creust ce qu'il s'essaye de faire croire aux autres[1]. Un autre aussi entendant bien ceste art et cognoissant par elle assez de malheurs lui devoir advenir, et la brieveté de sa vie, pour divertir l'ennuy qu'il en avoit pris, se meist à vouloir persuader à soy mesme et à autruy qu'elle est incertaine et pleine de mensonges ; mais la survenance des maulx et de sa mort trop hastive la luy feirent trouver trop véritable. Parquoy il ne faut s'arrester aux escripts des sçavants en elle, qui, par passion ou par desir de apparoistre, l'ont combattue; mais aux evidentes demonstrations et raisons qui la deffendent et la rendent invincible.

Et si vous me dictes que beaucoup de jugemens d'astrologie se sont trouvez et trouvent tous les jours par leur yssue convaincus de faulseté, je le confesseray ; et ne se fault esbahir si en si grande perplexité de révolutions, aspects et influences, qui toutes disposent des choses elementaires, il en

1. Sainct-Gelays a pu connoître Copernic à Bologne ; mais il en est resté au système de Ptolémée. Je crois qu'il a en vue Oronce Fine et sa *Théorique des cielz*, etc. Paris, S. Dubois, 1528. Cet *autre* dont il parle ensuite pourroit bien être Marsile Ficin.

est beaucoup qui ne tombent en la consideration des hommes, tellement que leur divination en demeure imperfecte. Car mesme des choses subjectes à nos mains, comme sont les herbes, les pierres, les metaulx et autres simples, à peine avons-nous cognoissance de la moindre partie ; et néanmoins, pour ce qu'il s'en fault, les medecins ne laissent à user de ce qui leur est cogneu et en font des aydes et remedes si évidens que celluy seroit bien amy de contradiction qui diroit la medecine estre science vaine et inutile, encores que plusieurs s'en meslent qui en sçavent mieulx faire leur profict que leur devoir et honneur; contaminans en celà leur nom et non celuy de la medecine. Et combien y ha il de professeurs de loix qui à peine ayant donné un ou un autre an à la sommaire leçon des *Institutes* et à quelque autre veue du *Code* et des *Digestes*, s'en reviennent en majesté de jurisconsultes se mesler de la vie et des biens d'un chascun? pour la présumption desquelz les veritables sçavans ne perdent leur lustre, mais bien, à la comparaison d'eulx, apparoissent plus utiles à la Republicque. Ne seroit-ce pas inique jugement pour la detestation des maltraictans la saincte Escripture condamner elle et la Théologie, sans laquelle nous ne sçaurions tranquillement vivre en ce monde ne heureusement passer en l'autre? Ainsi est-il de l'astrologie, soubz umbre de la quelle aucuns qui à peine sçavent l'usaige des ephémerides publient leurs prognostications

des grandes mutations du monde, menaçans de guerre ou de paix, de pestilence ou de santé, de cherté ou d'abondance, pour l'indiscretion desquelz ce n'est raison que les sobres et exercitez soyent dejettez de la faveur qu'ilz méritent. Lesquelz ainsi comme à bònne raison furent honorez des monarchies susdictes, aussi à juste cause fut leur profession un temps bannie de la Republicque des Romains, laquelle aussi quelquefois en osta la medicine, de sorte que celle art tant et si heureusement traictée des Grecs et practiquée par les Arabes fut bien deux cents ans non receue à Rome, là où néantmoins la paincture et la musique estoient cependant en tel prys, qu'il y en avoit colleges et professeurs expres. Et mesme occasion esmeut Platon de ne vouloir point de poëtes en la sienne, les voyant lors descheuz de l'ancienne dignité et saincteté de leur vacation qui proprement estoit theologie et astrologie (comme bien ilz signifierent par les noms des neuf Muses, qui ne sont autre chose que les neuf cieux), et n'entendre que à fabuleuses et lascives narrations, ce que ni luy ni les autres n'eussent faict, si les professeurs des dictes arts se feussent contenuz en leur office. Pareillement ne doivent aujourd'hui les bons astronomiens succeder au reproche des temeraires ou ignorans, mais seroit plus raisonnable de recognoistre en eulx la grâce que Dieu ha faicte aux hommes de leur departir telle portion de sa divinité, que de prevoir au-

cunes choses advenir, pour avec son aide se preparer à l'encontre des adverses et en le remerciant user des prosperes. Et combien que beaucoup de jugemens qu'il luy ha pleu retenir devers sa sapience nous soyent cachez, si n'est-ce pas peu en telle profondeur et obscurité d'avoir quelque lumière, comme à un pelerin fourvoyé de nuict, ce n'est peu de plaisir de veoir apparoistre de loing tant soit peu de clarté qui l'adresse au lieu où il tend. Et ne fault estre si envieux sur nous-mesmes que cercher à nous priver de ce don que Dieu nous ha faict; voulant trouver qu'il le nous ayt deffendu mesmement en l'Evangile, prenant contre l'astrologie ce qu'il dict aux apostres : « Ce n'est pas à vous à cognoistre les temps et les momentz que mon Pere ha mis en sa puissance ; » car comme j'ay nagueres dict, Dieu s'est réservé beaucoup de choses qu'il veut nous estre incogneues, comme celle que lors les apostrès demandoient à Nostre Seigneur, quand c'est qu'il restitueroit le royaume de Israël, ceste restitution est des choses que Dieu veult estre retenues à la cognoissance de luy seul, comme aussi est celle du dernier jour, qu'il dict n'estre sceu ne d'ange ne d'autre que du Pere celeste. Ce n'est pourtant qu'il ne veuille bien que nous comprenions, par les signes qu'il ha mis en la nature, le temps trouble ou serain à venir, comme luy-mesme ha dict estre signifié par le soir pasle ou vermeil et que l'esté est pres quand le figuier commence à

jetter bourgeons. Et telles choses lesquelles bien que ne soient sublimes ne prinses des aspects des astres, il fault estimer qu'il les bailloit ainsi basses et terrestres aux apostres selon leur capacité, qui estoient encore simples et rudes et n'eussent entendu ce qu'il leur eust dict du ciel en mesme signifiance, combien que envers luy autant est excellente la signification de l'advenir par les choses inférieures que par les celestes, veu qu'il est aussi bien facteur des unes que des autres ; et autant est son ouvrage que les rochers suans annoncent la pluie, ou le baigner des oyseaulx, que la conjunction des estoilles en signes aquactiques. Si doncques il approuve telles prédictions par causes naturelles et qui à l'expérience sont ordinaires, pourquoy rejettons-nous les célestes, qui sont les causes d'elles ?

Si l'on me dict que telle prediction des choses accoustumées est permise, mais non celle des particuliers evenemens, je respondray que Nostre Seigneur mesme ne s'est arresté aux seules choses elementaires, accoustumées et cogneues d'un chascun ; mais bien oultre ha dict que la grande mutation qui sera au monde devant son advenement sera signifiée par les signes qui seront au soleil en la lune et aux estoilles, qui est autre prediction que par la couleur des nues ou par les rejettons d'un figuier et d'autre matière que de la pluye ou de beau temps ou de l'esté s'approchant ; et par ainsi semble l'astrologie et la cognoissance de l'ad-

venir estre par l'Evangile non-seulement non deffendue, mais louée et auctorisée, veu que Nostre-Seigneur nous assigne la prevoyance de si grandes choses sur les signes et dispositions du ciel, encores que du reste il ne nous ayt donné certitude que bien limitée et se soit reservé des secrets à nous imperscrutables, donnant comme un frein à nostre curiosité : de quoy le devons infiniement remercier. Et seroit l'homme bien insolent auquel le Roy ayant faict cest honneur d'escripre une simple lettre, vouldrait se vanter, à cause d'elle, de sçavoir tous ses secretz et entreprises et presque plus que messeigneurs de son conseil privé. Bien est-il vray que de ce qu'il luy auroit escript, il ne pourroit douter, l'ayant sceu lire ; mais de ce qui ne luy est communiqué, il demeure ignorant ou presumptueux divineur. Ainsi est-il de ce qu'il ha pleu à Dieu nous monstrer escript par les estoilles, qui sont ses caracteres et lettres, lesquelles (comme nous faisons les nostres) il ordonne, assiet et transpose comme il luy plaist diversement pour diverses significations au grand papier estendu sur nous qui est le ciel, duquel ne devons prononcer plus avant que de ce qu'il nous ha donné grâce d'y pouvoir lire, luy reservant l'honneur non-seulement de ce qui y est pardessus nostre entendement, mais de ce mesmes qui nous y est cogneu, remettant le tout à la disposition de son omnipotence, à qui tout est subject et d'où tout dépend, de sorte que ny le bien que les

estoilles nous promettent ne nous adviendra s'il ne luy plaist, ny le mal ne nous offensera s'il ne le permect. Et fut parolle d'un payen bien dicte, que les edicts des astres ne sont point edicts de Preteur et n'apportent point de contrainte ne de necessité. Ce qui apparut bien à l'affaire de la grande ville de Ninive, aux citoyens de laquelle estant annoncée, par Jonas, prophete, la ruine d'elle, ne tournerent point leurs fideles clameurs et larmes vers Saturne, ny Mars ou autre planette, les prians de divertir l'effect de leurs constellations; car ils scavoient bien que ny Mars, ny Saturne ne leurs cieulx ne sçauroient faire autre revolution que celle que Dieu leur a ordonnée ; mais se tournerent devers le Créateur des estoilles, qui les delivrast de leurs menaces et de la terreur des spectacles portentueux et signes espovantables, qui lors leur peurent apparoistre, confermans le cry de Jonas. Tout ainsi que oultre ce que Nostre-Seigneur avoit predit à ceux de Jherusalem de leur destruction, avant que elle advint, il leur apparut de horribles cometes, prodiges et eclipses. Et nous est grandissime consolation de nous sentir avoir un tel recours contre de si puissantes causes comme sont les influences du ciel et de nous veoir dispensez de leurs édicts et ordonnances, à la faveur de nostre foy, comme nous en asseure Hieremie, quand il dict : « Ne veuillez avoir crainte des signes du ciel, comme ont les Gentils (c'est-à-dire les infidèles). » Il ne dict point : « Ne croyez pas

qu'il y ait signes au ciel, qui signifient rien de l'advenir ; » mais veult que, les cognoissans, nous mettions en Dieu nostre fiance, qui est par-dessus eulx. Cela mesme, enseigne Esaïe, là où il tense les Babiloniens qui adjoustoyent tant de foy à leurs chaldées et divins, qu'ils n'en laissoient nulle partie à Dieu, devenans insolens par la felicité que leur promettoient les astres, sans en recognoistre la plus haulte et première cause. Dont à bonne raison Esaïe, saichant que Dieu est jaloux de sa gloire et ne la veult céder à aultruy, leur annonce par son esprit leur désolation et la venue de Cyrus, bien deux cens ans avant qu'elle advînt, se mocquant ensemble de leurs astrologues où ils avoient meis tant de fiance. Que s'ilz eussent recógneu de Dieu celle prospérité signifiée du ciel, il est à penser qu'il la leur eut confermée, recompensant leur foy et les enluminant encores plus en la cognoissance des cieulx, lesquels (comme dict David) racomptent la gloire de Dieu, et le firmament annonce les œuvres de ses mains ; combien que il peut estre que ces astrologues-là mentoient à leurs Princes, ou par fraulde (pour en faire leur proufict) ou par ignorance, cuidans bien juger, comme il n'est rien si ordinaire aux hommes que faillir ; mais ce n'est pourtant à dire que le blasme que leur donne Esaïe scit commun à tous. Car qui ne scait que Noë et Abraham et les anciens patriarches entendoient tres-bien le cours des estoilles et leurs significations, les ayans de main

en main apprises du premier pere, à qui Dieu avoit communicqué la raison de son grand ouvrage et toute sapience. Et ne me desplait la considération d'un qui voulant rendre cause pourquoy les hommes du temps desdicts patriarches vivoient jusques à six, sept, huict et neuf cens ans, estime que Dieu, au commencement du monde, les laissast ainsi longuement sur terre, pour avoir loysir de contempler la merveilleuse connexion des choses naturelles et observer les mouvemens des cieulx, qui en si peu de temps que nous vivons aujourd'huy n'eussent jamais sceu estre compris, ne laissez à la posterité pour s'en servir et par eux cognoistre Dieu ; lequel invisible (comme dict sainct Paul) se cognoist par l'intelligence de ses choses visibles : l'intelligence, dy-je ; car la simple veue d'elles, sans en entendre l'ordre et disposition, ne tire point les gens en l'admiration, ny en l'amour de Dieu, non plus que les autres bestes, qui n'ont usage que des sens. Doncques sainct Paul, parlant de les voir, entend de les entendre.

Ne donnent pas Philon, Lucas et Josephe louenge à Moyse d'avoir esté tres-bien instruict en toute la science des Égyptiens, qui n'estoit principalement que l'astrologie ? Et ne fault penser que de si divins esprits que ceux là et entre les Grecs Anaxagoras, Hipparchus, Hippocrates, Galenus et infiniz autres y eussent employé tant de peine et d'industrie, s'ilz n'y eussent veu autre fruict, que de scavoir mesurer le temps et ordon-

ner le calendier et la raison des horologes. Les Mages (que nous appelons les trois Roys, qui de si loing vindrent adorer Nostre Seigneur) y avoient bien cogneu plus que cela, jusques à cotter le temps et mesme le pays de sa naissance, qui lors estoit ignoré (pour le moins estoit-il contemné) des Rabbi de Judée. Bien autre effect y cognoissoit ledict Galenus, que de les veoir tourner et luyre sur la terre, ne jugeant de nulle crise ou indication de maladie que par leurs aspectz. Tellement qu'il dict, au livre qu'il ha faict dudict jugement des crises, que c'est à faire un homme trop sophistique et calumnieux, de vouloir contredire à chose si esprouvée par manifestes experiences que est leur efficace. Lequel jugement de personnage de telle auctorité comme Galien devroit (ce me semble) arrester tout homme de lettres et de bon sens, dont chascun sçait s'il avoit faulte. Davantage si en ces corps là il n'y avoit autre chose digne d'admiration que leur grandeur, leur multitude, leur splendeur et mouvement tres-reiglé, je ne voy point en quoy ils seroient si specialement annonçans la gloire de Dieu que David les dict estre, veu que toutes ses autres œuvres l'annoncent aussi en leur endroict, et voyans à ce compte la nuict obscure et nubileuse, faire autant ou plus de cas des flambeaux et chandelles qui nous esclairent, que des astres, recevant (comme il semble lors) plus de commodité d'elles. Certes bien autre est leur office que de nous es-

clairer. Et qui tesmoigne plus haultement l'admirable sapience de l'omnipotent architecte, lequel (comme dict Moyse) les crea non seulement pour compartir les temps, les moys et les années, mais aussi afin qu'ils servissent de signes? Or nul signe n'est sans signification, et les significations ne s'adressent que aux hommes, qui seulz les peuvent entendre, et non aux aultres animaulx. Doncques il est permys aux hommes de tascher à cognoistre ce que leur signifient les signes, qui sont mis au ciel pour eulx. Et semble le Créateur nous avoir donné cette forme droicte que nous avons, tout exprès pour plus facilement regarder au ciel, laissant la plupart des autres bestes courbes et enclines à la terre (comme bien gentilement dict le poëte [1]), tellement que ceulx qui ne levent jamais l'œil au ciel pour y contempler les œuvres de Dieu, s'amusans toute leur vie aux choses de la terre, se peuvent juger rebelles et fuytifs de la republique des hommes et revoltez au party des brutes. Car tout ainsi que les villes, que bastissent les princes, sont pour y loger les citoyens, ainsi ha faict Nostre Seigneur ce monde pour nostre habitation. Et ne me suis pas peu souvent esbahi de aucuns bien entenduz en assez d'autres choses, ausquels estant demandé de quel costé est Orient et duquel est Occident, Midy et Septen-

1. Ovide :

Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

trion n'en sçavoient non plus que dire que s'ils n'eussent jamais veu lever ne coucher le soleil, qui est plus grande ignominie que l'on ne pense. Car qui ne tiendroit un homme pour hebeté du sens, qui ayant demeuré libre quinze, vint ou plus d'ans en une ville, ne sçauroit monstrer à un survenant place, palays, temple, rue ne partie aucune d'elle, non plus que s'il y fust nouveau venu et estranger? Ne nous mettons doncques au-dessoubz des bestes desquelles aucunes mesmes cognoissent Orient (comme Pline dict que font les elephans). Et nous est domesticque l'exemple des cocqs, qui de leur chant saluent le soleil revenant à nous apres la mynuict et puis se levant sur nostre hemisphere au matin et puis estant à mydi sur noz testes et non quand il se couche. Et non seulement en la terre y ha des animaulx de ceste nature, mais aussi en la mer y ha un poisson, lequel (comme dict Galien) est expressement nommé Uranoscope, pour ce qu'il ha ordinairement la veue dressée vers le ciel, comme se delectant sur toutes choses de sa belle figure et clarté. Si doncques nous sommes si terrestres que de ne lever jamais la veue ne l'entendement au ciel et aux beaulx ouvrages de la nature, pour les entendre, nous, en lieu d'estre excellentz sur toutes creatures, et avoir domination sur elles, serons inferieurs à beaucoup d'elles.

Pour laquelle indignité fuyr se fault néanmoins garder de tomber en une encores plus grande, qui

seroit, si par curiosité nous voulions ou nous enquerir trop avant des mysteres que Dieu (comme j'ay dict) ha reservez à luy, ou nous mesler, soubz umbre de l'astrologie, de vanitez et superstitions pernitieuses et meriteement deffendues. Car ainsi comme ignorans nous sommes proprement comparez aux taulpes, chauans et chaulvesouriz aussi curieulx de trop scavoir, et oultre la sobriété que recommande sainct Paul, nous devenons semblables aux géantz que les poëtes faignent avoir tenté le ciel, et à Icarus qui tumba essayant de voler, et à Salmoneus qui fut fouldroyé, voulant contrefaire Juppiter et sa fouldre. Et n'est autre chose signifiée par Prometheus (du foye duquel une aigle se paist continuellement à cause du larcin qu'il avoit faict du feu celeste), si non la conscience ulcérée, et continuellement rongée de ceulx qui, par mal user de la celeste discipline, se detournent à sortileges, malefices, caracteres, ymages, necromantie, phithons et autres telles observations paganiques, qui toutes pour se donner auctorité s'advouent filles de l'astrologie, qui ne les cognoit point ne plus ne moins que assez de exorcismes et invocations d'espritz se parent du nom de Dieu et des motz prins en la saincte Escripture, qui par tout les condámne. Il fault avoir grande discretion, pour scavoir separer le vray du faulx et ne se laisser decevoir par l'apparence de l'affinité que les ars reprouvées semblent avoir avec les permises. Le prodigue ne se doit prendre pour liberal, ny le

temeraire pour le hardy, ne l'hypocrite pour religieux. Aussi ne se doyvent le Necromantien, Geomantien, Chiromantien et autres telz pour astrologiens, combien que tous se servent des noms et figures de l'astrologie ; ainsi commé les singes se peuvent vestir de robbe, bonnet et chausses d'hommes, qui neantmoins demeurent singes. Et ne fault qu'ilz se vantent de tendre à mesme but que font les astrologues ; car eulx ayans differente source ont aussi differente fin. La prediction des choses futures n'est point le but principal des vrays astrologues ; mais est seulement un scavoir accessoire, qui leur revient d'entendre premierement les qualitez et natures de toutes choses, et par consequent l'aliance, le symbole et correspondence qu'elles ont ensemble, et celestes, et inferieures. Et puis par ceste sublime cognoissance comme par les causes veoir les effects non seulement presens, mais aussi ceux qui ont à estre. Voilà la divine source de ceste part d'astrologie, qui ne s'acquiert par vaines et exterieures observations, poinctz, parolles et ymages, mais par grandissime elevation d'esprit et continuel labeur conduict et illustré d'une expresse faveur et grace de Dieu. C'est celle divine philosophie que les anciens appelloient magie naturelle, bien differente de la terrestre et prophane. Car l'une saincte et innocente apprend à cognoistre et craindre Dieu qui est son but et sa fin. Et l'autre payenne et malefique conduict à l'accointance des malings

espritz. De la premiere furent studieux Hermes, Orpheus, Lynus, Thales, Pythagoras, Parmenydes, Philo, Platon, Salomon et autres assez. De l'autre furent curieux Zoroastes, Balahan, Symon et tous les semblables à ceulx qui resisterent à Moyse en Egypte. Et n'est pas nouveaulté que ceste cy adulterine veuille usurper l'honneur de la vraye et legitime, estant la coustume de l'ange de tenebres de se transmuer en celluy de lumiere. Et combien que aujourd'huy la haulte et souveraine magie ne soit pas si usitée qu'elle fut aux premiers siecles, qui non sans cause se nomment siecles d'or, et qu'une grande partie des philosophes, prenans le plus court, si accommodent à ce qui nous est demeuré de jugements et apotelesmes des anciens, sans s'enquerir de la raison pourquoy ils jugerent ainsi ; si n'est-ce pourtant que pour estre leurs livres en partie peris par le temps, ladicte raison ne soit tousjours vive et en nature, comme tres-doctement entre les derniers venuz s'est efforcé de monstrer Jo. Pontan, chancellier de Naples [1], en son livre des choses celestes, rapportant les jugemens faictz par les astres aux raisons physiques et naturelles. Et ce mesme ha briefvement bien touché Jo. Picus Mirandula, en son livre *Heptaplus*.

Qui donques entendra bien le fond et la racine

1. Giovanni Pontano, homme d'Etat et humaniste italien (1426-1503). L'ouvrage cité est: *de Rebus cœlestibus*, libri XIV. Neapoli, S. Mayer, 1312, in-fol.

de ceste science en tiendra cher le fruict ; ne pour quelque mauvaise branche qu'il y trouvera entre, ne se mettra à coupper tout l'arbre ; mais ostant le superflu, la cultivera soigneusement ainsi que feit Albert[1], non moins grand en saincteté que doctrine. Et avecques lui sainct Thomas le Dominican, homme de tres-subtil et clair entendement, lesquels en assez de lieux tesmoignent avoir veu par ceste science des choses incroyables et approchantes de impossibilité. Et si pour le contraire, on mect en avant l'auctorité de sainct Augustin, qui en quelque lieu la condamne, amenant contre elle aucuns argumens et exemples, comme entre autres est celluy de la roue d'un potier tournante. Je responds que non imprudemment ledict Jo. Picus (qui ha labourieusement recueilly tout ce qui se peult dire contre les astrologues) n'ha faict aucune mention de ces exemples là, les sentant de trop peu de force. Et aussi que par sainct Augustin, qui en autres endroicts parle à l'avantage de ceste art, on la peult deffendre contre luy-mesmes. Ainsi est-il de Marsilius Ficinus, Florentin, médecin, lequel ha faict une apologie contre les astrologues, et néantmoins luy-mesmes, en son livre *de Vita celitus comparanda*[2], leur donne toutes les

1. Albert *le Grand*, célèbre philosophe scolastique, professa notamment à Paris ; il eut pour disciple S. Thomas d'Aquin.

2. Le titre du livre cité est : *Liber de Vità, in tres libros divisus. Primus de vitâ sanâ. Secundus de vitâ longâ. Tertius de vitâ cœlitus* (*Florentiæ*, *A. Mis-*

louenges du monde, ne voulant pour les approuver aultre espreuve que ce qu'il dict avoir faict et veu par leurs enseignemens jusques à approcher de superstition. Voila l'inconstance des hommes, et (comme je disois au commencement) la variété des opinions, qui en mesmes personnes ne durent pas tousjours en un estat, et ce pour ce que ayant apris par le temps ce qu'on ignoroit au premier aage, ce n'est merveille si on vient apres quelque fois à changer d'advis. Et qui croiroit à Lactance reprouvant l'astrologie, apres avoir sceu qu'il y scavoit si peu qu'il nyoit les antipodes et la terre estre ronde et estimoit le ciel finy, comme est nostre veue sur l'horizon, et telles fables qu'à peine diroient les petitz enfans.

Parquoy, puisque vous voyez de toute antiquité ceste science avoir esté en grandissime reputation et avoir de si grands hommes pour elle et celle opinion mal appuyée qui luy veult rendre la saincte Escripture ennemye, n'en veuillez esloigner la vostre. Et considerez que si quelquefois elle a esté descriée et deffendue par les loix (comme elle fut du temps de Justinian, empereur), ce fut par la coulpe des abusans d'elle, et corrompans sa purité par les taches de leur avarice, ignorance et superstition, à bon droict tousjours reprimée par les princes et prelatz, comme generale peste de la religion. Mais tout ainsi que ce seroit œuvre de

chominus, 1489, pet. in-fol.). Il a été traduit en françois par J. Beaufilz et par Lefevre de La Boderie.

personne insensée de s'abstenir de allumer feu en sa maison, pour en avoir veu quelque autre brusler, ou de ne vouloir jamais menger pour avoir veu quelcun malade de crudité et indigestion, ainsi seroit-ce faulte de jugement de rejetter l'usage de ceste philosophie pour en avoir veu aucuns mal user. Et de la temperature qu'il fault en telz accidens usa tres-considereement l'Eglise au temps des grans tumultes qui furent pour les ymages, laquelle, pour l'infirmité de plusieurs qui les tiroient à idolatrie, ne les voulut abolir du tout, ne priver de l'utilité de leur veneration ceux qui en sçavoient bien user; mais refrenant l'abus les laissa en publicque, avec tel advertissement que nul ne pouvoit ignorer la façon de les honorer, lequel advertissement (qui n'estoit que une brieve escripture au pied de chasque ymage) s'est depuis desaccoutumé, voyant l'abus estre hors de coustume. Donques si les seigneurs deffendirent en leur saison l'exercice de ceste art, ilz le feirent tres-saigement, pour remedier au besoing et au scandale alors le requerant. Mais ainsi comme les medecins ostent le vin aux malades durant la fièvre et le leur rendent quand elle est cessée, ainsi est-il à penser que le monde revenu à convalescence de sa curiosité et usant sobrement des haults mysteres de l'astrologie, les loix non seulement n'en seront offensées, mais ordonneront salaires et honneurs publiques à ceulx qui la publieront, comme faisoient celles des premiers Perses et Egyptiens. La

coustume universelle de l'Eglise latine avoit, soubz le nom de decret, un temps en detestation les longues barbes, et toutesfois estant le scandale pour lequel elles estoient abominées cessé, et ayant depuis esté la barbe usitée par les principaulx de l'Esglise, chascun l'a receue peu à peu d'un publique consentement, sans que personne aujourd'huy soit mal edifié de veoir aultruy en porter ou n'en porter point. Assez d'autres constitutions ont esté faictes par ci-devant, desquelles cessant la cause est ensemble cessé l'effect et observance. Et sans m'esloigner de mon propoz, il seroit facile de trouver en l'Eglise romaine des principaulx d'elle qui ont donné bonne partie de leur estude à l'astrologie, desquels furent les cardinaux Bessario[1], Grec, et de Alliaco, de Cambray, et d'autres morts depuis naguieres, et en est encores de vivans qui en leur reverendissime et très-saincte compaignie trouvent largement de qui prendre très-honorable exemple en la profession d'elle. Et ne sçay qui apres de telles auctoritez (quand bien l'astrologie n'auroit pour soy autre deffense) seroit si deshonté que l'oser blasmer, ne ceulx qui à leur imitation l'estiment et s'en delectent. Ne craignez donc, Madamoyselle, de faillir vous mettant de cest ordre, y estant guidée de si illustres exemples

1. Le cardinal Bessarion, né à Trébizonde, a beaucoup écrit sur Platon, sur Aristote, etc. ; mais je ne vois pas que, non plus que Pierre d'Ailly, il se soit beaucoup occupé d'astrologie.

et appuyée de si fortes raisons. Et estimez que ceste dexterité d'entendement, accompaignée de tant de graces que Dieu ha mises en vous, ne sçauroit recevoir ornement plus digne de vostre excellence, ne qui plus vous mette au chemin de l'immortalité que l'exercice de cest estude, auquel si vous vous adonnez et en tirez le fruict qui ne vous peult fuyr, je me tiendray bien heureux de vous veoir par ma sollicitation au degré de la perfection qui vous peult eslever non seulement par dessus les plus louées femmes, mais à l'egal des plus celebres hommes, combien que sans mon advertissement je ne doubte point que vostre labeur et industrie et l'amour que vous portez aux bonnes lettres ne vous eussent pas longuement souffert estre sans ceste partie, y estant de vous-mesmes assez encline. Toustefois, soit que vous preniez ce mien office pour exhortation ou pour approbation de vostre jugement, ce me sera grande faveur que vous l'ayez aggreable et que, usant de ma trouble lumière, vous faciez comme le soleil, lequel ayant à se lever sur la terre n'ha à desdaing qu'une moindre estoille luy serve de guide, et annonçant le jour, se monstre la premiere.

*

ET VOTO, ET FATO.




L
M



VERS ATTRIBUÉS A SAINCT-GELAYS.

Afin que cette édition soit aussi complète que possible, on a réuni dans ce supplément une vingtaine de pièces du Ms. de M. le marquis de La Rochethulon, qui avoient été d'abord rejetées, comme ayant été imprimées, soit dans les Poésies de François I[er], soit à la suite de l'*Hécuba* de Lazare de Baïf. On y a joint un dizain, rapporté par Thomas Sibilet dans son *Art poétique* (Lyon, Thibault-Payan, 1556, in-16), et deux chansons mentionnées dans le même ouvrage comme étant de Sainct-Gelays.

Ces bluettes étant généralement assez bien tournées, et Sainct-Gelays pouvant avoir quelques droits sur elles, les lecteurs ne regretteront pas de les trouver ici.

P. B.

I.

L'AISE que je reçoy vous voyant mal contente
De mon eslognement ne permet que je pleure;
Combien que de mon aise et plaisir je m'absente
Et du lieu où plus part de moy sans moy demeure.
Bien est vray que vostre œil qui pleure le mien tente;
Mais mon cœur ne consent qu'en pleurant vous sequeure[1];

Car c'est bien la raison que celuy seul lamente
Qui pour me faire vivre est cause que je meure [2].

1. *Sequeure*, secoure.

2. Poésies de François I[er] publiées par Champollion-Figeac (Paris, Imprimerie royale, 1847, in-4), page 94.

II.

Dictes sans peur l'*ouy* ou le *nenny*;
Car nul des deux ne m'est que profitable.
Si c'est *nenny*, je rendray honorable
Ma fermeté, aymant de vous banny;
Si c'est *ouy*, c'est le fruit de l'attente
Plus digne assez que labeur de service.
Choisissez donc ce qui vous est propice,
Car l'un m'honore et l'autre me contente [1].

1. Poésies de François I[er], page 95, et aussi dans l'*Hécatomphile*, de vulgaire italien tourné en langaige françois, *les Fleurs de poésie françoise* (Paris, Galliot du Pré, 1534, pet. in-8), page 87, avec cette réponse d'une dame :

Pour vous donner perfaict contentement
Ma volunté vouldroit *ouy* choisir;
Mais estimant honneur sur tout plaisir,
Nenny diray, plus que jamais aymant.
Gloire en aurez d'aymer si fermement,
Sans espérer loyer, temps, ne loysir,
Et moy aussi de vaincre mon desir,
Pour honnorer Amour parfaictement.

III.

A Menelas et Pâris je pardonne,
L'un de sa femme importun demandeur,

L'autre d'amye obstiné defendeur ;
Mais du malheur des Troyens je m'estonne.
Car s'il falloit que pour belle personne
Leur ville fut quelquefois demolie,
Perir pour vous (ma Dame belle et bonne)
Leur eust esté plus gloire que folie [1].

1. Les Poésies de François Ier, page 96, et l'*Hécatomphile*, page 82, donnent ces vers, où le nom de Ménélas est écrit Ménélée.

IV.

D'en aymer trois ce m'est force et contrainte ;
L'une est à moy trop pour ne l'aymer point ;
Et l'autre m'a donné si vive atteinte
Que plus la fuy plus sa grâce me poingt.
La tierce tient son cœur uny et joinct,
Voire attaché de si trez-près au mien,
Que je ne puis ni veux n'estre point sien.
Ainsy Amour m'a mis en ses destroicts
Et me soubmet à toutes vouloir bien,
Mais je sçay bien à qui le plus des trois [1].

1. Poésies de François Ier, page 97; *Hécatomphile*, page 90. J'ai vu quelque part ce dizain donné à Jacques Gohorry. Il n'est pas sans ressemblance avec un autre de Sainct-Gelays (tome II, page 57) :

J'en ayme deux d'amour bien différente, etc.

V.

J'ay le desir content et l'effect resolu ;
J'ay le scavoir certain ; car Amour l'a voulu.

Parquoy je tiens mon bien de l'heureuse pensée
En tres bien la gardant qu'ell' ne soit offensée;
Dont par ma liberté à aultruy m'abandonne,
Qui le moins de son plus trop mieux que moy me donn

Las! quand je pense à l'heur de l'effect du desir,
Je cognois le celer augmenter le plaisir.
Heureuse affection, de nous tant estimée,
Du serviteur servie et de l'amye aymée!
Qu'en vivant sans tel bien auroit un tel pouvoir
Trouver mort en la vie et regarder sans veoir.

Je vous supply, Fortune et variable Temps,
Arrestez vos effects; car ce que je pretends
N'est subject, par oubly, par longueur, ny absence,
Obéir au travail de vostre grand'puissance.
Puisque content vouloir fait vivre l'esperit,
Contentez-vous du corps si par vous il perit [1].

1. Cette espèce d'amphigouri a pour titre, à la page 98 des Poésies de François Ier : *Chanson en vers alexandrins*. Dans le Ms., elle forme trois sixains distincts.

VI.

D'un amy fainct (*a*) je ne me puis deffaire
Sans ma parole et honneur desmentir.
Las! maintenant je commence à sentir
L'ennuy que c'est complaire à son contraire.
Celer le dois, mais je ne m'en puis taire,
Car ma douleur ne le veult consentir.

Ha ! que bien peu sert un bon repentir
Quand on ne peult au surplus satisfaire [1].

a. Var. du Ms. :

D'un amy fin...

1. Poésies de François Ier, p. 104.

VII.

Amour craignant de perdre le pouvoir
Que luy donnoit sur moy vostre presence,
M'a faict chercher ce que moins puis vouloir,
Par l'ennuy seul d'une si briefve absence.
On jugeroit (*a*) cela estre inconstance ;
Mais ce n'est rien que desir trop fervent
Qui de deux maux l'un beaucoup moindre pense,
C'est ne point veoir que veoir trop peu souvent [1].

a. Var. du Ms.:

Vous jugerez.

1. Poésies de François Ier, p. 158.

VIII.

Les fruicts soudains sont de peu de durée :
Les attendus par longs jours se font veoir.
Peu se haster faict l'œuvre mesurée (*a*)
Quand faicte elle est par un ferme vouloir ;
Car ung chacun de bon sens doit savoir
Que vault trop mieux longue joye espérée,

Que sans espoir toutes choses avoir,
Précipitant fortune desirée.

a. Après ce vers, l'imprimé (Poésies de François I[er], p. 154) ajoute le suivant :

Ma dureté peult bien estre endurée...

IX.

L'heure je doy maintenant bien mauldire
Que si soudain je creu à ma pensée,
Qui fut moyen de l'amour commencée
De quoy la fin m'est douleur et martire.
C'est un grand heur que savoir bien eslire ;
Car quand on s'est à aymer avancée,
Bien qu'on se sente à grand tort offencée
Au changement a tousjours à redire[1].

1. Poésies de François I[er], p. 155. Il y a dans l'imprimé deux fautes évidentes : *estre* pour eslire au cinquième vers, et, au dernier, *mesdire* pour redire.

X.

Dites *ouy*, ma Dame et ma maistresse,
Pour alleger ma languissante vie
Jusques au jour propice à mon envie ;
Puis, s'il vous plaist, manquez-moi de promesse.
J'ayme trop mieux servir une traistresse
Disant *ouy* plain de vaine esperance,
Que de tumber en fascheuse tristesse
Par un *nenny* voisin de jouissance[1].

1. Ce huitain se trouve dans les Poésies de François I[er], p. 157, et dans l'*Hécatomphile*, p. 87. C'es

un pendant au *doux nenny* de Marot; mais combien les vers de Me Clément (sauf les trois derniers) sont préférables à ceux-ci !

Le quatrain : *Dissimulez votre consentement* (t. I, p. 115), est écrit sur la même idée.

XI.

Amour amy de tous peste des siens
Pour me tromper de moy s'est allié
Et, me voyant attaché et lié
En sa prison d'invincibles liens,
M'a eslongné et de moy et des miens,
Me contraignant n'aymer fors mon contraire.
Helas ! Amour, s'ainsy traictes les tiens
Qui vouldra plus devers toy se retraire[1] ?

1. Poésies de François Ier, p. 158 et p. 83 de l'*Hécatomphile*. Au premier vers, les deux imprimés portent : *reste des siens*. C'est une faute qui n'existe pas dans le Ms.

XII.

Celle qui fust de beaulté si louable
Que pour sa garde elle avoit une armée,
A aultre plus ne fut qu'à vous semblable,
Ne de Pâris son amy mieulx aimée
Que de chacun vous estes estimée ;
Mais il y a difference d'un poinct :
C'est qu'à bon droit elle a esté blasmée
De trop aymer, et vous de n'aymer point[1].

1. Poésies de François Ier, p. 159 ; *Hécatomphile*, p. 81.

XIII.

Si un œuvre parfaict doit chacun contenter,
Il ne faut qu'un seul jour voir ma mie et hanter :
Car qui la verroit moins perdroit un trop grand bien,
Et qui la verroit plus mourroit pour estre sien.

Donc comme vivre puis voulant tousjours la veoir,
Mon cœur, où gist la vie, à tel mal sceut pourveoir,
Car delaissant mon corps en tel lieu faict demeure
Que le gardant pour luy, gardera qu'il ne meure.

Aussy mourant en moy et en aultruy vivant,
Mon cœur est mieulx logé qu'en moy n'estoit davant
Car pour vivre en tel lieu plus doulx est le mourir
Que ne seroit sans elle et vivre et soy nourrir (*a*).

a. Var. de l'imprimé (Poésies de François Ier, p. 176) :

Que de pouvoir sans elle et soy et vie nourrir.

XIV.

Cœur endurcy plus fort à eschauffer
Que dur rocher ou une froide glace,
Las ! que te sert de mon mal triumpher
Et t'orgueillir de beaulté qui tost passe ?
Par vraye amour ton amour je pourchasse,
De quoy ne m'as tant soit peu satisfaict :
Grâce attendue est une ingrate grâce,
Et bien n'est bien s'il n'est promptement faict[1].

1. Attribué à François Ier par le Ms. de Cangé, à la Bibliothèque nationale.

XV.

Amour voyant l'ennuy qui tant m'oppresse
Et la douleur secrete qui me tue,
N'a pas longtemps, en lieu vuide de presse,
Me dict : « Amy, il faut que t'esvertue.
Ton mal est grand ; mais ta foy est cogneue,
Qui par souffrir plus vient en evidence ;
Puis tu scais bien que souvent est yssue
De long travail heureuse recompense [1]. »

1. Cette pièce et les cinq suivantes ont été imprimées, avec quelques autres plus importantes, sous le titre général d'*Epigrammes*, à la suité de *la Tragédie d'Euripide nommée Hecuba, traduicte de grec en rythme françoise, dédiée au Roy. Paris, Rob. Estienne,* 1544, in-8, p. 100 à 103. La traduction d'*Hecuba* est attribuée à Lazare de Baïf, à cause de la devise : *Rerum vices,* qui termine le volume et qui étoit la sienne.

XVI.

Si ce qui est enclos dedans mon cœur
Je peusse au vray par escript vous depaindre,
Je suis certain que vostre grand'rigueur
Seroit semonse à lamenter et plaindre,
Car si pitié peut noblesse contraindre
Et tout bon cœur voyant un grief martire,
J'endure, las ! tant et tant, que le dire
N'est rien au mal que j'ay soubs joye fainicte ;
Et si n'ay rien qui à confort m'attire
Fors que ma foy qui d'esperance est ceincte.

XVII.

Faire ne puis sans dueil et desplaisir
Ce qu'il convient et force est que je fasse.
Devoir requiert ce qu'empesche Desir ;
Amour retient ce que Raison prochasse.
Un bien me rit et l'autre me menasse,
Dont entre deux convient que je souspire.
Sans vous ne puis (*a*) ; mais crainte me retire,
Qui ne permet que mon mal je descouvre.
En ce tourment, adieu je vous viens dire,
La larme à l'œil sans que ma bouche s'ouvre.

a. Var. de l'imprimé :
Las ! je veux trop ;

XVIII.

O quel regret à ceux de départir
Où ferme amour ne peut estre offensée !
Laquelle vient toutes-fois nous partir
Joye et douleur en secrete pensée.
Il est bien vray que pas n'est compensée
La joye au mal que chacun de nous porte ;
Mais seure foy de tant nous reconforte
Qu'il n'y a temps, longue absence ou demeure
Qui puisse clore à nos desirs la porte ;
Car sans nous voir, nous voyons à toute heure.

XIX.

Voyant souffrir celle qui me tourmente,
J'oubly mon mal pour consoler le sien ;

Car son ennuy trop plus me mecontente
Que celuy-là que pour elle soustien.
Et toutesfois s'elle sçavoit combien
J'ay de travaux pour elle supportés,
De nos deux maux pourroit former un bien
Dont elle et moy serions reconfortés.

XX.

Main, plume, et bouche entendoient s'excuser
D'eux employer en ce que sçay vous plaire,
Disant qu'avez vers eux voulu user
De toute aigreur et tousjours leur desplaire.
Ma main premier monstre bien et declaire
Le mal qu'elle a de vos ongles receu;
Ma bouche et plume ont assez aperceu
Que peu ou rien faut que de vous s'attende;
Mais pour cela faire n'ont peu ni sceu
Que d'obéir où le cœur leur commande.

XXI.

Où mettra l'on un baiser favorable
Qu'on m'a donné, pour seurement tenir?
Le mettre en l'œil, il n'en est pas capable;
La main n'y peut toucher ny avenir.
La bouche en prend ce qu'en peult retenir,
Et n'en retient qu'autant que le bien dure;
C'est donc au cœur : l'effet et garde seure
De ce present à luy seul appartient.

O doux baiser! estrange est ta nature;
Bouche te prend et le cœur te retient[1].

1. *Art poétique françois* (Lyon, Thibault-Payan, 1566, in-16), p. 64.

CHANSON.

Puisque nouvelle affection
Ha vaincu la perfection
Qui mon cœur peut seule enflammer;
Amy, je ne veulx plus aymer.

Je ne veux plus que l'on me voye
Porter ennuy et faindre joye,
Mal recueillir et bien semer;
Amy, je ne veulx plus aymer.

Desormais en ma fantaisie
N'entreront peur ny jalousie,
Qui mon cœur puissent entamer :
Amy, je ne veulx plus aymer.

Desormais de sainct jugement
Je pourray jurer franchement,
Le faulx et le vray affermer :
Amy, je ne veulx plus aymer.

La belle me semblera belle,
La laide me semblera telle,
Le doulx doulx, et l'amer amer :
Amy, je ne veulx plus aymer.

RESPONSE.

Ne me faictes plus remonstrance
Que c'est de foy ou conscience ;
Les deux m'ont cuidé consommer :
Amy, je ne veulx plus aymer.

Amour peut-estre en tel endroict
Sera aymé de meilleur droict ;
Mais j'ay bien de quoy le blasmer :
Amy, je ne veulx plus aymer.

Qu'il fasse, s'il est si grand Dieu,
Que deux ayment en mesme lieu
Et contents se puissent nommer,
Alors vous me verrez aymer.

Qu'il donne à la terre clarté
Et au ciel noire obscurité,
Asseurance en la haulte mer,
Alors vous me verrez aymer[1].

1. Cette chanson et la suivante sont citées p. 113 et 114 de l'*Art poétique* de Th. Sibilet. Elles se trouvent tout au long à la suite du *Sainct-Gelays* de 1547, p. 67 et 77. M. le baron James de Rothschild a eu l'obligeance de m'en adresser la copie. P. B.

CHANSON.

L'HOMME.

Ne vueillez, ma Dame,
La peine ignorer

Que ma vive flamme
Vous veult declairer.

LA DAME.

Je vous pry me taire
Vostre mal ou bien ;
Je n'en ay que faire,
J'ay assez du mien.

L'HOMME.

Toute femme honneste
Peut bien sans danger
Ouyr ma requeste
Et ne m'estranger.

LA DAME.

Tout homme peult faindre
D'estre en pensement ;
Mais qui se peut plaindre
N'ha pas grand tourment.

L'HOMME.

Mon triste visaige,
Pasle et empiré,
Porte tesmoignage
Du mal enduré.

LA DAME.

Tel n'ha point de honte
De peu demander,

Qui en fin de compte
Vouldroit commander.

L'HOMME.

Vous vous faictes forte
En vostre beaulté,
Et je me conforte
En ma loyaulté.

LA DAME.

Telle que je soye
Je veulx estre ainsi,
Et de rien que j'oye
Je n'en prends soucy.

L'HOMME.

O femme excellente
A bien disputer,
Mais tardifve et lente
A exécuter.

LA DAME.

Femme sage et caulte
Et qui sent son cœur
N'aura jamais faulte
De bon serviteur.

L'HOMME.

Si vous estes belle
Si vous y tenez,

Si vous n'estes telle,
Si vous promenez.

Si je dy bien d'elle
N'ay-je pas raison ?
Car elle est si belle
Et sans trahison.

FIN DES ŒUVRES DE SAINCT-GELAYS.





ADDITIONS & CORRECTIONS

Les travaux compliqués d'une édition où le commentaire, aussi important que le texte, restitue aux œuvres de Saint-Gelays tout leur intérêt historique et littéraire, devoient nécessairement laisser place à quelques omissions ou erreurs. Plusieurs personnes ont bien voulu m'adresser leurs observations, et je les prie d'agréer ici l'expression de ma gratitude, notamment M. Reinhold Dezeimeris, nommé à tort *Reynold* (t. I, p. 57), et M. Emmanuel Phelippes-Beaulieux, dont le nom a été défiguré sur le titre du premier volume.

J'offre aussi mes remercîments sincères à MM. : Frédéric Baudry, de la Bibliothèque Mazarine, Jul. Boilly, Castaigne, A. Champollion-Figeac, Claude, de la Bibliothèque nationale, Léopold Delisle, Feuillet de Conches, Gellibert des Seguins, Paul Lacroix, Germond de Lavigne, Anatole de Montaiglon, Paulin et Louis Pâris, le baron J. Pichon, L. Potier, Ed. Tricotel, le baron James de Rothschild, Léon Techener, etc., dont les communications savantes et désintéressées m'ont été de la plus grande utilité. P. B.

TOME PREMIER.

Page 14. — Dauphin par la mort de son *père,* lisez *frère.*

Page 15, ligne 7. — C'étoit en 1531 que la Bibliothèque de Blois avoit été réunie à celle de Fontainebleau, lorsque Lefevre d'Estaples, gardien de la Bibliothèque de Blois, se fut retiré auprès de Marguerite, reine de Navarre. (Genin, Lettres de Marguerite d'Angoulême.) P. B.

Page 32. — *Favienne.* — Il s'agit de M. *Farrenc,* compositeur et éditeur de musique, bibliophile passionné. Il fit, en 1845, sous le nom de Muller, une vente où le *Sainct-Gelays* de 1547 fut catalogué et non vendu. L. POTIER,
Ancien libraire de la Bibliothèque nationale.

Page 41. — M. le baron James de Rothschild a eu la complaisance de m'adresser, d'après l'exemplaire qu'il possède, la description bibliographique complète de : « *Les Voyages auantureux du capitaine Ian Alfonce, Sainctongeois, auec priuilege du Roy. A Poitiers, au Pelican, par Ian de Marnef.* — Fin du present liure composé et ordonné par Ian Alfonce, pilote experimenté en la plus part des choses narrees en ce liure, natif du pays de Xaintonge, pres la ville de Cognac. Et ce fut fait à la requeste de Vincent Aymard, marchand du pays de Piedmont, escriuant pour luy Maugis Vumenot, marchāt d'Honfleur. Fin. — Sans date, pet. in-4 de 4 et 68 ff. — *Les Tables de la declinaison ou Esloignement que fait le soleil de la ligne equinoctiale, chacuu iour des quatre ans... auec priuilege du Roy. Poitiers, au Pelican, par Ian de Marnef.* (A la fin :) Ce liure ha esté ainsi ordonné par Olivier Bisselin, homme tres-expert à la mer, et acheué d'imprimer en la fin du mois d'auril en l'an mil cinq cens cinquante-neuf. Pet. in-4 de 28 ff.

Ensemble 2 part. en 1 v. in-4. — Les *Voyages auantureux* debutent par un avis de Marnef au lecteur, puis viennent un sonnet de Sc(évole) de S(ainte) M(arthe) et deux pièces de Rog(ier) Mais(onnier) sur Marnef et sur Alfonce. Ces préliminaires et la *table* sont imprimés en lettres rondes; les soixante-huit feuillets qui suivent et les *Tables de la déclinaison du soleil* sont imprimés en beaux caractères italiques. » JAMES DE ROTHSCHILD.

M. J. de Rothschild et M. Potier faisoient en même temps remarquer que J. de Marnef, dans son avis au lecteur, dit simplement que « ce livre a été subtilement et avecq grand peine recouvert par Melin de Sainct-Gelays, qui le lui a baillé pour le mettre à l'impression. » Le rôle de Sainct-Gelays se trouve ainsi réduit à peu de chose.

Page 41. — Recueil des poëtes françois de Barbier, lisez : Barbin (Claude), libraire à Paris.

P. B.

Page 46. — Au lieu de : Villeconin, lisez Villecouvin, fils naturel de Henri II, mort à Constantinople en 1567. ED. TRICOTEL.

Page 57, ligne 5. — ὄπισθε.

Page 60, note 1. — Il y a là une erreur ; c'est Ange Politien qui, le premier, a eu cette étrange idée que : *Passer significat et partem istam quà viri sumus.* C'est au contraire Muret, puis J. Scaliger, qui s'en sont moqués. E. P.-B.

Page 62, note 1. — 1572, lisez 1574.

Page 65, note 1. — Il faut lire certainement *Thermis* au lieu de *Mermis*, et, je crois, *Galdarianis* au lieu de *Calderianis*. R. D.

Page 80, ligne 3. — Ce passage rappelle des vers bien connus de Tyrtée, fragm. VII, vers 3 et suiv., éd. de Schneidewin. R. D.

Page 85, note 3. — Lisez et ponctuez βριάει·, et, plus loin, lisez βριάοντα (avec des β minuscules).

Page 88, vers 8. — Il faut lire *advis* et non *devis*, qui est déjà au vers 3 du rondeau et à la rime.

E. P.-B.

Page 88, vers 10. — *La contente et bien traicte.*

Quelque long qu'il fût, la nonnain ne s'en ennuyoit jamais; elle eût au contraire souhaité qu'il ne finît point. (*Vie de Colette*, p. 223, 1771.)

Montaigne a cité ce vers, liv. III, ch. v, p. 899, éd. in-8, 1608.

Le Moyen de parvenir (ch. DE L'EXPLOIT) semble avoir imité cette historiette.

F.-L. JAMET.

Page 90. — *Que chacun homme est seul un petit monde.*

Un *microcosme*, comme aimoient à dire les contemporains de Sainct-Gelays. Voyez dans Gataker sur Marc-Aurèle, IV, 27, et dans le *Thesaurus* de Henri Estienne (au mot Κόσμος, col. 1872, éd. Didot), les passages des écrivains anciens auxquels cette expression fait allusion. Voir aussi J.-C. Scaliger, *Poematum*, pars 2, p. 217, édit. de 1621.

R. D.

Page 94. — *Que peux-tu faire aux aultres, estant vive?*

Le père Vavasseur finit ainsi une inscription sur un portrait de Louis XIV, peint par Mignard (*Epigr.*, lib. I, 55) :

Quod si tantum animi simulato spirat ab ore,
Quid, rogo, non animo spirat et ipse suo?

R. D.

Page 95. — *A bien tost faict venir la penitence.*

Voir Hésiode, *Travaux et Jours*, vers 219.

R. D.

Page 102, note 2. — Au premier vers grec, lisez : κιθαρῳδέ ...ῶς.

Page 107, dernière ligne. — Avant n° 237, ajoutez : chap. v.

Page 109. — *Le feu seroit de l'eau de grâce osté.*

Sainct-Gelays avoit probablement dans le souvenir ces vers de Marot (t. II, p. 154, édit. Lacroix) :

Au feu qui mon cueur a choisy,
Jectez-y, ma seule déesse,
De l'eau de grace et de liesse,
Car il est consommé quasy.

Voir ma note sur de Brach, t. I, p. 180.

R. D.

Page 115. — *Dissimulez vostre contentement*, etc.

On lit dans les *Inscriptions* de Voulté, folio 25, ces deux tetrastiques que Sainct-Gelays connoissoit sans doute :

AD PUELLAM.

Subridens mihi cum negas rogata,
Annuisque negans diu petenti,
Nec es, dum capio petita, dura :
Plus est quam dare sic negare, plus est.

AD EAMDEM.

Dicas non volo sic mihi petenti,
Do quod vis, volo sed mihi ut repugnes,
Et clames : tibi non dabo, volo, et rem
Te præstes facilem mihi abnegando.

R. D.

Page 134, note 4. — Lisez : δὲ, et, plus loin : δι'. — Note 7 : κατὰ μηρὸν.

Page 134, note 9. — Lisez : Δάκρυον ἁ Παφίη Αἷμα.

Page 135, note 14. — Lisez : ἐσσί.

Page 135, note 18. — Lisez : περὶ.

Page 135, note 19. — Lisez : Πάντων κάκιστε θηρῶν ἔτυψας.

Page 186, note 4. — Lisez : Ὀρειάδες.

Page 186, note 8. — Au lieu de : 1538 et 1539, lisez : 1518 et 1519.

Page 223, note 7. — Lisez :

> Εὐδαίμων ὁ βλέπων σε· τρισόλβιος ὅστις ἀκούει·
> ἡμίθεος δ' ὁ φιλῶν· ἀθάνατος δ' ὁ συνών.

Après le mot *Anthologie*, ajoutez : (*Plan.*, VII, 137; *Palat.*, V, 94).

Page 223.— *A la Royne.*— Catherine de Médicis, dit La Monnoye. Pourquoi pas Eléonore, femme de François Ier, ainsi que je l'ai dit p. 22 de mon *Essai biographique sur Melin de Sainct-Gelays* (Nantes, veuve Mellinet, 1861, in-8)? La Monnoye, tout La Monnoye qu'il étoit, s'est obstinément trompé sur un point capital : par ces mots de *Roy* et de *Royne*, il a la manie de n'entendre que Henri II et Catherine de Médicis, comme si Sainct-Gelays n'avoit pas déjà été un personnage à la cour de François Ier et d'Eléonore d'Autriche; comme si les dates positives n'étoient pas là pour démontrer la fausseté de ce système, qui restreint de la façon la plus invraisemblable au règne de Henri II la carrière littéraire de Melin, son rôle et son influence.

E. P.-B.

Page 227. — *A une Princesse.* — J'ai exprimé l'avis, p. 22 de mon *Essai*, que cette pièce devroit s'adresser à Marguerite de Navarre et avoir été faite dans les mêmes circonstances que celle à la Royne, qui précède. J'ajoute qu'elle pourroit aussi, quoique avec moins de vraisemblance, s'appliquer à Marguerite de France, sœur de Henri II.

Quant à la note 1 de La Monnoye, elle contient deux erreurs manifestes : 1° Diane de France n'étoit point fille de Diane de Poitiers, mais de Philippe Duc, demoiselle piémontoise honnête et de bonne famille, à qui Henri II, alors Dauphin, fit brutalement violence, en 1538, grâce à la connivence de ses soldats (voyez Dreux du Radier, *Reines et Régentes*, 1776, IV, 452; les Biographies; Branthôme;

M. Didot; *Essai sur J. Cousin*, p. 224, etc.). 2° Sainct-Gelays n'a point en vue cette princesse, puisque La Monnoye constate lui-même que ces vers furent faits quand Mlle de Traves étoit encore *la belle Traves*. La perte de la beauté de cette demoiselle est attestée par un dizain de Melin, imprimé dès 1547 (I, 103). Diane de France, née après 1538, n'avoit pas encore neuf ans. Donc la pièce *A une Princesse* ne peut s'adresser à elle et encore moins faire allusion à son premier mariage, qui eut lieu seulement en 1553. Il y auroit plus d'une occasion de reprendre ainsi Me Bernard.

E. P.-B.

Page 230, note 6. — Lisez : πάνδημον.

Page 230, note 7. — Lisez : ἱμάντα.

Page 245, note 4. — Lisez : *aimé*.

Page 249, note 2. — Lisez : Εἰ γὰρ ἐγένου σύ, Τρόφιμε.

Page 254, ligne 8. — Au lieu de : 1554, lisez : 1534 ou même 1524, car La Monnoye, à la fin de sa note, parle des revers de François Ier. C'est donc 1524, année de la bataille de Pavie, qu'il faut lire.

E. P.-B.

Page 270, note 1. — Lisez : Ὤχεαι, Ἀκρότατε (cette phrase est de la prose et n'auroit pas dû être placée à la ligne). Il faut lire *Acrotatus* à la ligne précédente.

Page 277, lignes 2 et 3. — Il ne faut pas de virgule après *ne vous croy*. *Ne croire que... ne* étoit une formule fort usitée, équivalant à *ne pas douter que*. MONTAIGNE (*Essais*, II, 17, t. II, p. 229 de la nouvelle édition du texte de 1580) : « Si je durois a vivre longtemps, je ne croy pas que je n'obliasse le mien propre (son nom). » Voir ma note sur P. de Brach, t. II, p. 180. R. D.

Page 280, vers 2. — Raison, lisez : *Saison*.

Page 283, sonnet III :

> Et comme, en France, en l'arrière-saison
> La rose est rose, et n'en est grand foison,
> Rare est aussi ma grande loyauté.

« La rose est rose » n'a aucun sens. Je n'hésite pas à croire que Sainct-Gelays avoit écrit : « La rose est *rare* », ce qui s'accorde bien avec la fin du vers et mieux encore avec le vers suivant. Les fautes de ce genre, provenant de confusion de lettres sur les copies manuscrites, sont très-fréquentes dans les œuvres de nos vieux auteurs, imprimées le plus souvent sans leur contrôle immédiat. R. D.

Page 284, dernier vers. — L'édition de 1719 donne cette leçon, qui n'est dans aucune des précédentes :

> L'honneur *que* dessous vostre cotte.

Page 286, note 1. — Lisez : *Bernia.*

Page 292. — Polear. Lisez : *Poleur.* L. POTIER.

Page 294, dans le titre. — Lisez : *Mme de Laval.*

Page 295, note 1. — La Monnoye auroit dû ajouter que Montaigne, au moins dans ses premières éditions, faisoit ordinairement *art* du féminin. Voici un exemple de cet emploi (*Essais*, t. II, p. 340 de la nouv. éd. du texte de 1580) : « C'est une bonne regle en leur art (des medecins), et qui accompaigne toutes les arts fantastiques, vaines et supernaturelles, qu'il faut que la foy du patient, etc. » R. D.

Page 296. — Le sonnet XII est traduit d'un sonnet italien de Giulio Camillo :

> Tu, che secondo l'alta Roma honora, etc. P. B.

Page 301, note 1. — Lisez : κύκνος... σάτυρος, χρυσὸς δι'.

Page 302, rondeau I. — Ce rondeau se rattache à un dizain. T. II, p. 294 :

> Il n'est pas moins naturel de l'aymer.

Page 305, note 3. — Lisez : *fortasse.*

Page 309, note 3. — Lisez : *Tunicamque.*

TOME II.

Page 2, vers 6. — *Qui par son mal a sa foiblesse apprise.*

C'est à peu près le mot d'Hésiode (*Travaux et Jours*, v. 218) :

παθὼν δέ τε νήπιος ἔγνω. R. D.

Page 6, vers 1. — Lisez : *son affaire.*

Page 7, quatrain IV. — Je croirois volontiers que le premier vers renferme une allusion au nom de Mlle de Saint-Léger, qui s'appeloit Bonaventure. Voyez, plus loin, les pièces latines, p. 307.

R. D.

Page 8, note 1. — Lisez : Θαλάμῳ, τὴν μίαν ἐν.

Page 12, note 2. — Lisez :

Εἰ μὲν γηράσκει τὸ καλόν, μετάδος, πρὶν ἀπέλθῃ·
εἰ δὲ μένει, τί φοβῇ τοῦθ' ὃ μένει διδόναι;

Ce distique n'est point de Méléagre, mais de l'impur Straton (*Anth. pal.*, XII, 235) que Planude aura rougi de citer. E. P.-B.

Page 14, note 1. — Lisez : X. *Serée.*

Page 15, note 2. — Lisez : *Essais*, liv. I.

Page 19. — *Vos obstinez desirs.* Ce ne sont point ceux que la belle *ressent*, mais bien ceux qu'elle *inspire* sans cesse à une foule d'amants malheureux. La réponse de la dame prouve bien d'ailleurs que tel est le vrai sens. La critique de La Monnoye porte donc à faux. E. P.-B.

Page 27, note au bas de la page. — Toujours la manie de La Monnoye d'entendre par Roy et Royne uniquement Henri II et Catherine. Ici, du moins, l'attribution a une apparence de raison.

E. P.-B.

Page 32, LVI, vers 2. — L'ancienne leçon étoit, je crois, la bonne. Le sens est : « Autres beautés, *ni* autres mérites n'approchent », etc. L'obscurité de la phrase provient uniquement de l'inversion.

R. D.

Page 45. — Dans le quatrain latin, lisez : *tundentem*.

Page 57, vers 3. — La Normande, cette devancière de la fameuse Macette de Régnier, exerça longtemps à Paris son honnête métier. Nous la retrouvons dans le sonnet XXXVIII des *Souspirs* d'Olivier de Magny, imprimés en 1557. E. P.-B.

Page 57, note 2. — Lisez : τοῦ κακοῦ ἐκλογὴν ποιούμενος, τὸ ἐλάχιστον ἐξελεξάμην. A l'indication donnée par La Monnoye, on peut ajouter que l'apophthegme cité se trouve à la suite du *Stobée* de 1609, p. 198. R. D.

Page 71, huitain XXXVI, vers 4. — La Monnoye me semble avoir imparfaitement paraphrasé ce vers. Sainct-Gelays dit : « Auprès du tout, le moins, c'est-à-dire la partie, semble moindre, plus petite. » Chez de Brach, une belle dit à son amant qui s'avise de compter ses années de service :

> Après la perte de toy mesme,
> Perdre le temps, c'est peu perdu.

Sur ce passage (t. I, p. 141), j'ai cité des vers d'Ovide (*Héroïdes*, VII, 5) qui sont peut-être la première source de ces subtilités littéraires.

R. D.

Page 75. — Lisez: Un maistre ès arts mal *chaussé*.

Page 81, note 2. — Lisez :

> Μηκέτι μοι, μετέωρε, προσέρχεο, μηδὲ συνάντα·
> ἀντὶ ῥόδου γάρ ἐγὼ τὴν βάτον οὐ δέχομαι.

et, après le mot *Anthologie*, ajoutez ce renvoi : (*Plan.*, VII, 178).

Page 83, note 1. — Lisez : *Pétrarque*.

Page 87, note 1. — Dans la citation de Juvénal, lisez : *Antonî.*

Page 90, ligne 7 et suiv. — Lisez :

Κεῖμαι· λὰξ ἐπίβαινε κατ' αὐχένος, ἄγριε Δαῖμον,
οἶδά σε, ναὶ μὰ Θεούς, καὶ βαρὺν ὄντα φέρειν.
οἶδα καὶ ἔμπυρα τόξα. βαλὼν δ'ἐπ 'ἐμὴν φρένα πυρσούς,
οὐ φλέξεις ἤδη· πᾶσα γάρ ἐστι τέφρη.

et ajoutez ce renvoi : (*Anthol. palat.*, XII, 48.)

Page 91, note 2. — Lisez : εἰσαθρεῖς ἐμός.
et ajoutez ce renvoi : (*Anthol. Plan.*, III, VI, 28.)

Page 93, note 1. — Lisez : δάκρυ' ἡμῖν.

Page 100, XXVII, vers 7. — *Mettre à buttin toute chose, entre amis.*

C'est une allusion au fameux proverbe grec : κοινὰ τὰ τῶν φίλων. R. D.

Page 103, ligne 9. — Au lieu de : *a l'on* peut *voir*, lisez : *peu.*

Page 106, XXXIV, vers 4. — Voir Cicéron, *de Inventione*, II, 1, 2, 3. R. D.

Page 112, XLI, vers 5 et 6. — Je lirois :

Et vous voulez (que c'est Dieu offenser !)
A luy oster, en lieu de satisfaire ! R. D.

Page 122, LVI. — La fin de ce dizain paroît avoir été inspirée par la 80e épigramme d'Ausone.
R. D.

Page 122, LVII, vers 9. — Allusion à l'expression *plus que très*, que l'on affectoit d'employer. De Brach, dédiant ses *Imitations* à Marguerite de Navarre, se déclare *son plus que très-humble serviteur.*
R. D.

Page 129, LXV, note 1. — Ménage (voir le *Menagiana*) considéroit l'épigramme de Buchanan comme un des chefs-d'œuvre de la poésie latine des modernes.
R. D.

Page 131, ligne 6, ajoutez : « et une autre encore f° 23 du même recueil. » R. D.

Page 146, note 1. — Lisez : « *Anthologie palat.*, VII, » et, dans le grec : « Ἀστὴρ ἐμός. εἴθε... Οὐρανός. »

Page 151, ligne 3. — Mettez le renvoi deux vers plus bas, après « enchaisné », et, dans la note, lisez : « xylographiques », puis ajoutez : Voir, par exemple, le 180e *Emblème* d'Alciat. R. D.

Page 160, note 3. — Dans les vers de Buchanan, lisez : *perfregit*. Il y a là une allusion au mot de l'Evangile : Le royaume des cieux *se prend par violence*. Le texte de l'édition elzévirienne, 1628, in-16, p. 301, porte : *perfregit*. É. P.-B.

Page 173, ligne 13. — Je ne pense point que l'ordre des deux derniers vers soit interverti dans les anciennes éditions; mais je lirois ainsi le dernier :

Que de ce marbre et de vous *n'ayt* le fais.

Avec cette correction si naturelle, les vers françois rendent assez exactement le latin. R. D.

Page 183, ligne 19. — Lisez : *vent*. R. D.

Page 197, vers 17. — *Plus peut celuy*.

Page 202. — L'*Enigme en façon de prophétie* offre des réminiscences d'un passage célèbre d'Hésiode, *Travaux et Jours*, vers 176 et suivants.

R. D.

Page 214, note 9. — Le dizain cité par La Monnoye porte deux fois, à la rime, le mot *circoncision*. Au second vers, on pourroit lire : *Diminution* ou *mutilation*. E. P.-B.

Page 216, ligne 23. — *Amour a commandement*.

Comparez Hésiode, *Travaux et Jours*, vers 276 et suiv. R. D.

Page 222. — Intervertissez l'ordre des notes 4 et 5, et, dans la citation grecque, mettez une virgule après ἐστιν, et lisez : βολάων et ὀλισθαίνει.

Page 224, ligne 18. — Peut-être faut-il lire :

Qui rien n'en a, ne se peine d'apprendre.

R. D.

Page 249. — Lisez : *Or est noël venu son petit trac.*

Page 254, note 6. — Pour faire rimer notaires et diffamatoires, on prononçoit sans doute *diffamatouères.*

E. P.-B.

Page 258, dizain, vers 6. — *Qui m'offre à vous il y a des jours maints.*

Cette formule étoit alors très-usitée. Marot (*Epistre à A.-C. du Pavillon*) :

M'en retournay à Blois,
Où je fus des jours trois.

Et ailleurs (*Epigr.*, 254, éd. Auguis) :

Le jeu dit tant et si bien à la dame,
Que dessus luy gaigna des baisers trois.

R. D.

Page 258, vers 9. — Ce vers est sans rime. On pourroit transformer la pièce en onzain, et dire :

Que fussé-je ore où il est maintenant,
Si que m'eussiez entre vos mains tenant,
Et il fut mis dans le feu contre moy !

P. B.

Page 264, vers 9. — *Mais le clair feu de vos yeux survenu.*

Sans doute, la leçon de 1719 : « au clair feu », doit être fautive; mais, pour la corriger, il faudroit trouver un mot ayant avec « au » une analogie susceptible d'expliquer l'erreur des copistes ou de l'imprimeur. Je lirois : « *un* clair feu ».

R. D.

Page 267. — Au lieu de 1557, lisez : 1537. Marot étoit mort en 1544.

Page 268, cinquain, vers 4. — Lisez : « *Que s'on.* »

Page 269, Response. — *De vous, sans vous, m'ont donné connaissance.*

Les poëtes de cette époque aimoient beaucoup ces cliquetis de mots répétés. La Boëtie a dit dans un sonnet (p. 446, édit. Feugère) :

Il faut que l'honneur d'elle
De moy, par moy, dessus moy soit vengé. R. D.

Page 273, ligne 8. — On trouve dans les *Hendecasyllabes* de Voulté (fol. 73) cette épitaphe : *In Hovilium*, qui est la traduction, ou peut-être l'original, de celle de Melin, et qui détermine nettement le sens du dernier vers :

Quem saxum premit hoc nihil putatur
Fecisse utile, nilque comprobandum,
Ni quod mortuus est, domi relinquens
Natos dissimiles malo parenti. R. D.

Page 279, Epît. de Louise de S., vers 6. — Lisez : « Tenant », et, vers 9, lisez : « nous secourir ».

Page 282, *Epistre*. — Il faudroit rapprocher cette *Epistre* faite pour le petit Dauphin de celle que Marot avoit faite, une dizaine d'années auparavant, pour la petite princesse Jeanne de Navarre, et qui a certainemeut servi de type à Sainct-Gelays.

R. D.

Page 285, vers 12. — Lisez : « Toutes fois plus je *ne* m'attends. »

Page 285, ligne 15 :

Car un bien qui trop se differe
D'un qui n'est point bien peu differe.

C'est-à-dire : Un bien trop longtemps différé n'en est presque plus un.— On lit dans l'*Anthologie grecque* (*Plan.*, I, xxx, 2) :

Ὠκεῖαι χάριτες γλυκερώτεραι· ἢν δὲ βραδύνῃ,
πᾶσα χάρις κενεή, μηδὲ λέγοιτο χάρις.

Ausone nous a conservé ce commencement d'épigramme, d'une concision plus expressive encore :

Ἁ χάρις ἁ βραδύκους ἄχαρις χάρις

Ce qu'il a ainsi traduit en latin (*Epigr.*, 82) :

Gratia quæ tarda est ingrata est gratia, namque
Cum fieri properat, gratia grata magis.

Sainct-Gelays a voulu rendre cet ἄχαρις χάρις, mais il l'a fait un peu lourdement. Ménage a retourné cela avec quelque élégance en des vers grecs adressés à Lamoignon. On trouvera son épigramme dans le Lucien de Reitz (*Epigr.*, VII) et dans les notes de Bosch sur l'*Anthologie* (t. IV, p. 265).

R. D.

Page 289, ligne 14. — Au lieu de : 1548, lisez : 1543.

Page 295, ligne 21. — Lisèz : « Que l'ay voulu ».

Page 296, ligne 3. — Lisez : « longe ». C'est un terme de fauconnerie.

Page 297, note 1. — Lisez :

'Αλλὰ σαφῶς ἃ πέπονθε Πάρις διὰ τὴν κρίσιν εἰδώς,
τὰς τρεῖς ἀθανάτας εὐθὺ συνεστεφάνουν.

Page 299, au bas de la page. — Lisez : 1574.

Page 307, ligne 2. — *Insulam Antigonem.*

C'est un nom d'homme que le sens exige, *Antigonum*, ou mieux *Antigenem*. Quant au premier mot de l'épigramme, il semble qu'il y auroit plus d'élégance à le mettre en relation avec le sujet de la phrase. On pourroit lire peut-être : *Insulsa Antigenem*, ce qui, graphiquement, se rapprocheroit beaucoup de la leçon imprimée. R. D.

Au deuxième vers, après *tuis*, il faut un point, et, au septième, après *iras*, une virgule.

E. P.-B.

Page 309. — Lisez : *Mosella.*

Page 324, ligne 18. — Au lieu de : *quæ*, lisez : *quâ*.

Page 327, ligne 5. — Lisez : *Salmonium Macrinum.*

Page 327, ligne 12. — Lisez : *Vos quibus*, etc.

TOME III.

Page 3, III. — Ajoutez à la note 1 : « Voy. aussi plus loin, p. 31, LVII. » E. P.-B.

Page 8, XII, vers 6. — *Contenter*. — Avec la plus grande charité du monde, il est bien difficile de ne pas voir ici la même équivoque incongrue que dans le n° 1 ci-dessus. E. P.-B.

Page 10, note 1. — Ce malheureux La Rivière ne seroit-il pas Pierre Rivière, de Poitiers, dont Jean Bouchet a fait l'épitaphe. Il étoit avocat et poëte. Il traduisit *la Nef des Fols* de latin en françois, et mourut en 1499, au moment où il alloit se marier. P. B.

Page 11, XVIII, note 1. — Lisez : Plaute (*Mostellaria*). E. P.-B.

Page 12, XIX. — Ajoutez à la note 1 : « A moins que ce ne fût Louise Labé. Mais cela demanderoit vérification sérieuse et est bien peu probable. » E. P.-B.

Page 19, XXXIII, vers 2. — Nous avons vu déjà ailleurs, dans *Sainct-Gelays*, *regard* pour *action de regarder un objet*. E. P.-B.

Page 21, XXXVI, note 1. — *Prætentum* et *prætendere*.

Page 22, XXXVII. — Le début de cette pièce est fort peu intelligible. On pourroit lire :

> Qui n'a pouvoir *et* ne se veult aider,
> De convertir l'impossible *a* raison...

L'*impossible* signifiant l'*homme impossible à convaincre, à convertir*. E. P.-B.

Page 32. — Ajoutez au deuxième alinéa : « Voir aussi, page 3 ci-dessus, le dizain III : *Si les honneurs*, etc. »

Page 41, ligne 9. — 1538, lisez : 1537.

Page 42, LXXVIII. — Cette pièce a dû être populaire jadis. Il semble que l'abbé de L'Attaignant y ait fait allusion dans sa chanson :

En vain la sévère raison
Sans cesse aux oreilles nous crie :
Fuyez l'amour, c'est un poison, etc.

Page 45. — Dans la citation de Marot, lisez : *amyable.*

Page 49, XCIII, vers 3. — Il faudroit *n'ouse*, pour la rime, et comme prononcent encore journellement nos paysans de la Loire-Inférieure. E. P.-B.

Page 50, ligne 2. — Ajoutez à la note : « Tom. I, p. 255, et ci-dessus, page 9 de ce troisième volume. »

Page 51, XCVI, note 1. — Dans la citation de Pétrone, lisez : *domina*, au féminin. E. P.-B.

Page 53, note 1. — *Esgailler*, verbe dont le substantif est *esgail* ou mieux *aiguail*, se trouve, avec cette orthographe : *aigaïer* (aigaïer un cheval, aigaïer du linge : *baigner un cheval, laver du linge*), dans le Dictionnaire de Littré et dans celui de l'Académie. Il dérive du vieux mot *aigue, acqua :* eau. P. B.

Page 59, CX. — Ajoutez à la note 1 : « Melin semble transmettre ces bonnes nouvelles à quelque amoureux très-haut placé, peut-être à François I[er] lui-même. La pièce suivante seroit alors une sorte de réponse et feroit allusion aux mêmes circonstances, à moins toutefois qu'il ne faille plutôt voir indiqués dans cette dernière *deux amis personnels* du poëte. E. P.-B.

Page 63, CXX. — Cette expression étrange et peu claire, *par une douce attente*, ne peut signifier que : *par une opération lente et patiente, menée doucement.* E. P.-B.

Page 78, ligne 24. — Lisez : « une épigramme de Cratès, que nous citons plus loin, page 113 :

Ἔρωτα παύει λιμός· εἰ δε μή, χρονος. » E. P.-B.

Page 87, ligne 5. — Je persiste dans mon sentiment : la lacune est manifeste et certaine. E. P.-B.

Page 90, ligne 9. — Lisez :

Οὔπω δ'Ἀφρογένειαν.... ἀλλ'.....
Παρθένον... et λέκτρον... E. P.-B.

Page 92, citation de Marot. — Lisez : « je vous acertaine. »

Page 93, CLXXIV. — A la suite de la note, ajoutez : « Il y a aussi une allusion à Télèphe, guéri par la rouille même de la lance qui l'avoit blessé. »

E. P.-B.

Page 95, CLXXVII. — *Cherchant sa grâce*, expression assez obscure, qui veut dire : *cherchant à lui plaire*. E. P.-B.

Page 96, CLXXX. — Se retrouve, avec des variantes plus nombreuses que notables, dans les poésies anciennement imprimées, tom. II, page 88, IX.

E. P.-B.

Page 99, CLXXXVI, vers 6. — *Le despoir.* — Lisez : *desespoir.*

Page 101, lignes 4 et suivantes. — Ma note est obscure et mal rédigée. La *Nuict d'Amour* est imitée d'une pièce de vers (italienne, je crois) que je n'ai pu retrouver, et qui a successivement inspiré François I[er], Sainct-Gelays, Gilles Durand et d'autres encore. P. B.

Page 101. — C'est sans doute la même à laquelle il adresse des vers intitulés : *D'une dame.* T. I, p. 207.

E. P.-B.

Page 101, vers 4. — Il y a certainement ici une lacune.

Page 103, vers 3. — Lisez : « *nulle* crainte. »

E. P.-B.

Page 103, vers 25. — *Cette liqueur*, expression métaphorique assez singulière. On diroit encore aujour-

d'hui : *ce nectar, cette ambroisie*, ou, dans un autre ordre d'idées : *cette rosée, cette manne céleste.*

E. P.-B.

Page 104, note 3. — On lit dans le manuscrit : *O secours Venus!* j'ai proposé de lire : *O seconde Venus!* ou bien : *O secours de Venus!* M. Phelippes-Beaulieux donne la préférence à la seconde leçon, qui répond, dit-il, merveilleusement à l'*irritamentum Veneris* de Juvénal, nous dépeignant (sat. X) de jeunes Espagnoles et leurs danses voluptueuses.

P. B.

Page 104. — La note 5 doit débuter ainsi :

5. Je crois qu'il faut lire :

O moi *tant* en vous, Toute,
Qu'il ne s'en perd seulement une goutte...

Au sujet de ce vers trop vif et trop naïf, etc.

E. P.-B.

Page 104, note 7. — L'édition de Régnier, encadrée (Londres, Tonson, grand in-4), est de 1732.

Page 104, note 7, à la fin. — Effacez : *que j'ai déjà citée.* Dans le grec, accentuez μεσάτης et indiquez : *Anthol. palat.*, V, 120. E. P.-B.

Page 107, vers 18. — Lisez :

Qu'à vous aimer laissasse, il conviendroit
Que tant ou peu, etc.

Page 110, note 3. — ληθάργία.

Page 114, ligne 2. — Ajoutez : « et ci-dessus, p. 78. »

Page 119, vers 2. — *Sont*. — Lisez : *Son.*

Page 123, dernière ligne du titre. — *Sieur* ne se peut dire quand il s'agit du roi de France, ce me semble. C'est évidemment *Seigneur*. L'abréviation des manuscrits aura été mal lue. E. P.-B.

Page 135, vers 13 :

De qui vous suit n'avez souci
Et suivez qui ne s'en soucie.

C'est exactement la traduction de ce vers de Théocrite (*Idyl.*, VI, 17) où il est question de Galatée :

Καὶ φεύγει φιλέοντα, καὶ οὐ φιλέοντα διώκει.

R. D.

Page 147, deuxième quatrain. — *Ceste mer*, etc. Cf. la première des pièces supposées et récentes, données, d'après l'édition de 1656, à la fin du tome II, pages 340-41.

Page 157, ligne 3. — Lisez : Εὐνοῦχός τις et χρῆσιν.

Page 157, ligne 7. — Lisez et accentuez :

... ἢ .. ἐστὶ φιλόκνισος, ἀλλοτριόχρως
.. ζητεῖ διόλου τὴν....

Page 157, ligne 22. — Lisez et accentuez :

.. ἅπαξ ..... δεύτερα λέκτρα..
ναυηγὸς πλώει...

Et guillemettez la traduction.

Page 158, fin de la note 17. — Accentuez : Βρόντα, et ajoutez : *Anth. pal.*, IX, 108.

Page 158, note 25. — Je persiste à voir là une allusion gazée et badine à Henri II, alors dauphin, et à son mariage si longtemps stérile. E. P.-B.

Page 160. — Deux des principaux rôles d'hommes étoient tenus par Sainct-Gelays et Habert. — Ce fait me paroît assez invraisemblable, surtout pour Melin; je ne crois pas qu'il faille prendre à la lettre les paroles fort peu claires de l'avertissement.

E. P.-B.

Page 163, ligne 21. — *De ce* QUE, etc. N'est-ce point *de ce* QUI? Toutefois, l'autre leçon est acceptable et beaucoup plus originale. Une confrontation avec le texte italien pourrait lever les doutes.

E. P.-B.

C'est d'ailleurs la leçon du texte de 1560.

P. B.

Page 270, ligne 20. — *Phithons*. Ce mot est évidemment corrompu. Peut-être faut-il lire *Phytons* (du grec φυτόν); c'est-à-dire *herbes* ou *plantes* employées dans les opérations magiques ? ou peut-être mieux *Pythons*, de πύθων, dans le sens de *démon* ou *prophète?* E. P.-B.

Ou enfin dans le sens de *serpents*, à cause du serpent Python ? P. B.

Page 272, note 1. — Au lieu de 1312, lisez 1512.

Page 274, à la note. — Au lieu de 1849, lisez 1489.

Page 288, XVIII. — *Départir*, signifie *partir*, *se séparer*. Au troisième vers, *partir* signifie *distribuer*. Plus bas : *Nous voyons*, pour : *Nous nous voyons*.

Dans les corrections qui précèdent, on a cherché surtout à compléter le commentaire et à rectifier les citations grecques et latines, pensant qu'il seroit facile de suppléer aux erreurs légères échappées dans le texte françois.

Remarquons, en terminant, que les poëtes contemporains de Melin ont tenu à honneur de le célébrer pendant sa vie et de le regretter après sa mort. — Ce complément n'a jamais été ajouté à ses œuvres. Les pièces qui lui sont dédiées sont très-nombreuses. Nous en avons remarqué dans :

Ant. Gouvea, p. 688, éd. de 1766.

J.-C. Scaliger, *Poemata*, éd. de 1621, p. 156, 320.

G. Buchanan, *Epigr.*, lib. I, tom. II, p. 375, éd. de Burmann.

Salmon Macrin, *Carmina*, éd. de Paris, 1530, folio 31 recto, 44 verso; *Hymni*, éd. de Paris, 1537, p. 85; *Hymn. select.*, éd. de Paris, 1540, p. 12.

J. Vulteius, *Hendecasyll.*, IV, folio 103, verso.

Steph. Doletus, *Carmina*, p. 34 et 165.

Clément Marot rend témoignage de lui en divers endroits de ses œuvres..

Pierre de Ronsard, qui, dans ses *Odes*, lui dédie la 21e du liv. IV (voyez au t. II, p. 278, et à la table historique du Ronsard elzévirien).

Peletier (du Mans), au folio 21 de ses *Œuvres poétiques*, 1547, in-8.

François Habert, à la suite du *Temple de chasteté*, 1549, in-8, et en ses *Epîtres héroïdes*, 1550, in-8.

On lit des vers sur sa mort dans :

J. du Bellay (*Poemata*, 1558, folio 59, verso), qui a aussi paraphrasé en latin et en françois le *Sangelasius moriens* (voy. tom. II, p. 255).

Ch. Utenhove, p. 89 de ses *Allusions*.

Olivier de Magny, *Ode aux Muses*, sur la mort de Melin de Sainct-Gelays.

Scévole de Sainte-Marthe (parmi les pièces liminaires des *Voyages avantureux* de J. Alfonce), un sonnet qui se termine ainsi :

> Que Sainct-Gelays aussi rencontre un Sainct-Gelays,
> Qui montre au jour les vers d'un si divin poëte !

Grâce au commentaire de La Monnoye et à l'aide des savants amis qui ont facilité ma tâche, ce vœu est enfin convenablement exaucé.

PROSPER BLANCHEMAIN.



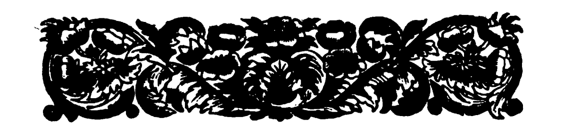


TABLE HISTORIQUE

contenant

LES NOMS DE TOUS LES PERSONNAGES DU XVI[e] SIÈCLE

ET DE QUELQUES AUTRES MENTIONNÉS

DANS LES ŒUVRES DE SAINCT-GELAYS.





TABLE DU TROISIÈME VOLUME

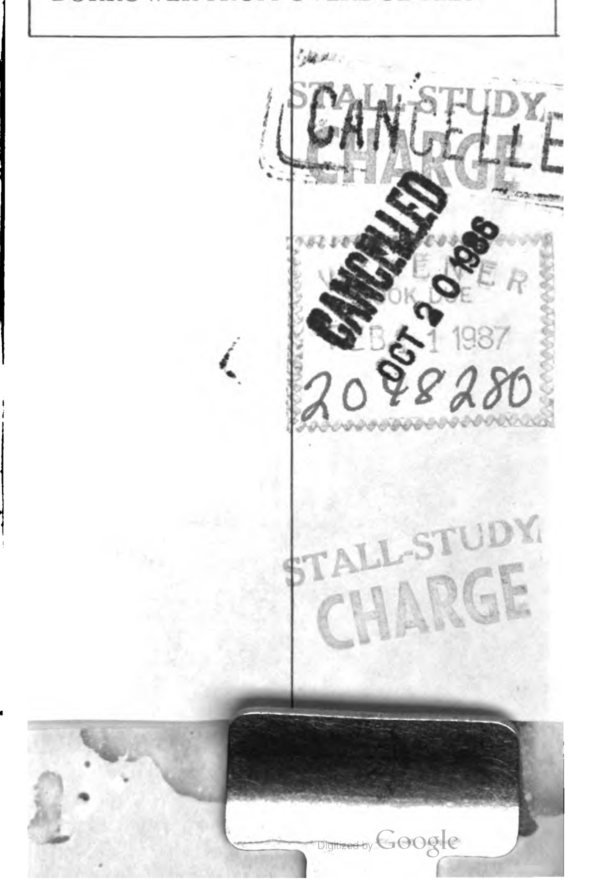
Vers inédits tirés du manuscrit de M. le marquis de La Rochethulon.

Vers inédits extraits du Ms. fr. 885
de la Bibliothèque nationale.

Vers attribués à Sainct-Gelays.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
à Paris
par
GAUTHIER-VILLARS
en décembre
M. DCCC. LXXIII.


STALL-STUDY
CHARGE
CANCELLED
CANCELLED
OCT 20 1986
1987
2048280
STALL-STUDY
CHARGE


Widener Library
3 2044 105 544 779